



N°77 - Octobre 2022

Amis du Vexin Français

Amis du Vexin Français

- Guiry-en-Vexin • Vallée de l'Epte
- Émile Zola • Énergie et paysages



N°77 - Octobre 2022

Amis du Vexin Français

Association créée en 1967

- Statuts publiés sur le site internet : amisduvexinfrancais.fr
- Siège social : Maison du Parc Naturel Régional 95450 Théméricourt
- Adresse électronique : avf@amisduvexinfrancais.fr
- Adresse électronique de la revue : avf957860@hotmail.fr
- Pages Facebook : "Amis du Vexin Français" et "Avf Revue"

Conseil d'administration

Bureau

- Présidente : Marie-Claude Boulanger
- Vice-Président : Étienne de Magnitot
- Secrétaire : Ghislaine Lapchin de Poulpique
- Trésorier : François Michon
- Trésorier-Adjoint : Denis Gibon
- Coordinatrice des Correspondants de proximité : Christine de Meaux
- Chargé de l'événementiel : Régis Derouille

Membres

- | | | |
|----------------------|-------------------------------|------------------|
| - Pierre Bellicaud | - Michel Hénique | - Marcel Roncin |
| - Jean-Claude Cavard | - Mathieu de La Rochefoucauld | - Bertrand Rossi |
| - Diane Fossier | - Xavier Ribot | - Marc Toillier |

Présidents et membres d'honneur

- Jean-Philippe Lachenaud
- François Marchon
- Jacques Grimbert
- Jean-Jacques Guillaumbert

Présidents et membres d'honneur disparus

- Adolphe Chauvin
- Yves de Kerveguez
- Jacques Sirat
- Roland Vasseur
- Jacques Dupâquier
- Philippe Muffang

Mairies, associations et organismes adhérents

Mairies

- | | | | | | |
|---------------------|---------------------|-----------------------|------------------|---------------|---------------------|
| - Arronville | - Cergy-Pontoise | - Epiais-Rhus | - Juziers | - Marines | - Pontoise |
| - Attainville | Communauté d'Agglo. | - Fontenay-Saint-Père | - Lattainville | - Montjavoult | - Reilly |
| - Boissy-l'Aillerie | - Chambors | - Gargenville | - Lavillete | - Moussy | - Théméricourt |
| - Boubiers | - Chaumont-en-Vexin | - Haute-Isle | - Lierville | - Nucourt | - Vienne-en-Arthies |
| - Brueil-en-Vexin | - Chaussy | - Hérouville | - Magny-en-Vexin | - Omerville | - Dép. Val-d'Oise |

Associations et organismes

- | | | | |
|--|---|---|--|
| - A15 Association des Artisans d'Art | - Amis du Domaine de Villarcieux | - Centre de Recherches du Vexin Français | - Sauvegarde Vexin Sausseron (SVS) |
| - Amis de l'église Saint-Josse de Parnes | - Association de Sauvegarde de l'église de Magny-en-Vexin (ASMM) | - Défense des Intérêts des Riverains de l'Aérodrome de Pontoise-Cormelles (DIRAP) | - SICAE de la Vallée du Sausseron |
| - Amis de l'église Saint-Severin d'Orville | - Association Le Bruit du Vent 2017 | - Héritage historique | - Société historique et archéologique de Pontoise, du Val-d'Oise et du Vexin |
| - Amis de Marines | - Association pour la Promotion du Site Archéologique de Genainville (A.P.S.A.Ge) | - Préservons le Prieuré Saint Laurent | - Union Vigneronne du Val-d'Oise et de Seine |
| - Amis de Vetheuil | - AVL3C Vexin Zone 109 | - Protection et Sauvegarde du Patrimoine d'Amblainville et des Sablons | - Vieilles Maisons Françaises (VMF) |
| - Amis du Château d'Hénonville | | | |
| - Amis du Château de Boury | | | |



Publication de l'association des « Amis du Vexin Français »

Directrice de la publication : Marie-Claude Boulanger

Composition et mise en pages : Axel Fossier

Impression : Graphicom, 95610 Éragny

N° ISSN : 0335-4272- N° ISBN : 978-2-9505898-9-7 Dépôt légal 2^{ème} semestre 2022


Graphicom

Ont contribué à ce numéro



Jacques Battais



Pierre Bellicaud



Jean-Claude Cavard



Cyrille Duchesne



Yves Dutell



Diane Fossier



Denis Gibon



Jean-Pierre Grenier



Mathieu de La Rochefoucauld



François Michon



Gabriel de Montfort



Pierre Ribot



Marcel Roncin



Marc Toillier



Axel Fossier

Composition et mise en page



Marie-Claude Boulanger

Directrice de la publication



ÉDITO

Les mois que nous venons de vivre n'ont pas été des plus sereins. Nous avons dû faire face aux contraintes liées à une pandémie qui n'a pas épargné plusieurs d'entre nous, a bousculé nos modes de fonctionnement et nous a privés de certaines actions rassemblées.

La liberté de mouvement retrouvée, les tribulations de la vie démocratique du pays ont agité les esprits... et les calendriers.

Force est de constater que bien peu de discours de campagne – et nous sommes d'autant plus reconnaissants aux élus adhérents chez nous – ont taillé au Patrimoine, aux patrimoines que nous nous assignons la mission de protéger, la place que nous aurions aimé lui et leur voir prendre. Comme si la mémoire n'était pas constitutive du présent, comme si elle n'était que nostalgie et non nécessaire prise de conscience qu'un édifice ne tient que par la solidité de ses fondations. Et comme si le droit de choisir de préserver le « beau », celui qui, selon Kant « plaît universellement et sans concept » semblait relégué dans les arcanes de l'archaïsme, si ce n'est de la futilité. Aux noms des « nécessités » diverses, réelles ou créées de toute pièce et baptisées « progrès » histoire de culpabiliser ceux qui n'y souscrivent pas, nos paysages sont menacés, nos centres de villages en danger.

Le Vexin français, quant à lui, est dans sa totalité (sinon dans l'Oise où nous nous montrons particulièrement vigilants) un territoire « inscrit » à l'inventaire des sites depuis 1975, avec certains lieux « classés », ce grâce à l'action déterminée des fondateurs de notre association qui a été, rappelons-le, un acteur capital dans la création du PNRVF. Ce privilège officiel du beau ne touche qu'une infime partie du territoire national. Nous nous devons de l'assumer, le maintenir, car c'est un bien collectif inestimable. Le progrès, pour mériter son nom, doit apporter aux habitants du territoire une amélioration qualitative, il ne peut pas, pour conserver son sens et sa valeur, être facteur d'enlaidissement, et encore moins de nuisances. Notre responsabilité nous impose de canaliser, de discipliner les manifestations de la modernité, de les rendre compatibles avec la préservation du « beau », non de les repousser a priori.

Peut-être la vraie modernité réside-t-elle justement dans la volonté de préserver notre aptitude à voir et à pérenniser le précieux, le fragile, le rare ?

MARIE-CLAUDE BOULANGER
PRÉSIDENTE

Encart tiré à part : compte rendu et procès-verbaux
de l'Assemblée Générale 2022
par Marie-Claude Boulanger / François Michon

SOMMAIRE

L'Édito par Marie-Claude Boulanger	1
------------------------------------	---

À GUIRY...

Visite au château de Guiry par Gabriel de Montfort / Marie-Claude Boulanger	4
Pour un miroir d'eau par Jacques Battais	16
Un peintre fervent à Guiry : Henri de Maistre par Marie-Claude Boulanger	18
Joseph de Maistre : de la légitimité du pouvoir politique par Marie-Claude Boulanger	26

EN LONGEANT L'EPTÉ

Promenades à travers la vallée de l'Epte par Jean-Claude Cavard	36
---	----

ZOLA EN BORD DE SEINE

Du côté de chez Zola... par Diane Fossier	58
Alfred Dreyfus par Yves Duteil	66
Entretien avec Martine Le Blond-Zola par Marie-Claude Boulanger	70
La vallée de la Seine dans l'œuvre de Zola par Pierre Ribot	78
Cézanne, Zola et le Vexin par Diane Fossier	84

VEXIN, EMPYRÉE D'ART ET D'HISTOIRE

Découverte du Vexin : Rallye 2022 par Marie-Claude Boulanger	100
Mady Mesplé, le Vexin enchanté par Marcel Roncin	104
LEAC 2021 par Marie-Claude Boulanger	114
Météorologie en Vexin à l'heure du changement climatique par Cyrille Duchesne	120
La cuirasse du soldat Fauveau par Marie-Claude Boulanger	126

MOBILISATIONS

Parc éolien des Chesnots par Marc Toillier	133
Sauver la chapelle Saint-Laurent de Méré par Mathieu de La Rochefoucauld	136
Ciments Calcia : Les annonces de 2020 se concrétisent par Pierre Bellicaud	142
Bruit... comme c'est blizzard par Denis Gibon	144
Carrière de Saint-Martin-La-Garenne, pollution par Marcel Roncin	146
Méthaniseurs agricoles : regard sur les problématiques par Marie-Claude Boulanger	150
Le Prieuré Saint-Laurent de Brueil-en-Vexin par Jean-Pierre Grenier	152

PRÉSENCES

Nous y étions... En quelques images par François Michon	159
---	-----

1^{ère} de couverture : Château de Guiry-en-Vexin (photo Axel Fossier)
4^{ème} de couverture : Le fort de Châteauneuf-sur-Epte (photo Axel Fossier)



Rose, une de nos plus jeunes gagnantes du Rallye de cette année (photo Axel Fossier)

SI GUIRY NOUS ÉTAIT CONTÉ...

GUIRY, UN VILLAGE, UNE MAISON, UNE FAMILLE

Par Marie-Claude Boulanger
D'après le texte-guide de Gabriel de Montfort

La lecture de l'encart joint à la présente revue rend compte du déroulé de notre Assemblée Générale du 4 décembre 2021 et relate la journée qui lui a été consacrée.

Une journée à Guiry

Nous y avons été de bon matin magnifiquement accueillis par les propriétaires du château et avons pu parcourir cette prestigieuse résidence tout en nous promenant dans son histoire, guidés les uns par Roselyne, les autres par Gabriel de Montfort.

Avant cette exploration de lieux qui résonnent de l'âme de ceux qui les ont faits et de ceux qui l'ont habité, Gabriel de Montfort propose, dans le grand vestibule d'entrée, de conter leur évolution qui, nous le verrons, se confond avec celle de la famille qui les possède depuis leur origine.

.....

Le mieux est bien évidemment de lui laisser la parole...

« **Guiry est un des plus anciens villages du Vexin.** Il en est fait mention dès l'an 690, dans le testament d'une personne inconnue habitant Arthies. On trouve une reproduction de ce document dans le musée archéologique du val d'Oise, situé en face du château.

(...) Le charme du village vient de la qualité de son habitat rural, construit avec la pierre calcaire des carrières locales, de son environnement vallonné au fond duquel coule le ru de l'Aubette, et de ses dimensions très modestes puisqu'au cours des siècles il n'a jamais dépassé 200 habitants.

Il fut épargné par différentes guerres, à l'exception de la guerre de Cent ans, puisque, d'après la chronique, il ne restait plus à Guiry « que 4 ou 6 pauvres mesnages ».

La famille des Guiry, porteuse du nom du village, est une des plus anciennes du Vexin. On trouve écrit pour la première fois le nom de cette famille dans une charte de l'abbaye de Saint Père de Chartres datant de 1053, en remerciement d'une aide généreuse au prieuré de Juzay dans l'Eure. Certains historiens font remonter cette famille à l'an 830, mais nous n'en avons pas la preuve formelle. (...) Cette famille, ce qui est remarquable, a habité cette propriété sans interruption. Elle s'est transmise par les femmes à partir du milieu du XIX^e siècle. La descendance mâle, quant à elle, s'est éteinte à la fin du XX^e siècle et le nom des Guiry n'est plus porté.



Photo Gabriel de Montfort sur l'escalier monumental retraçant l'histoire du château



Confirmation du roi Saint-Louis 1245 : donation de Mabille de Guiry à l'abbaye du Trésor dont lui et sa mère étaient bienfaiteurs

Le site du château a beaucoup évolué au fil des siècles. Au Moyen-Age, il y avait entre l'église et le château actuel, un **château fort** avec fossés et donjon. Au XV^e siècle, le château fort est transformé en **hôtel seigneurial** plus habitable, entouré de bâtiments de ferme dont subsistent certains bâtiments...

À la fin du XV^e siècle les Guiry se feront construire un second **château**, dit du **Cabin**, situé derrière le château actuel, à 800 mètres (...) Grâce à un inventaire, conservé dans les archives du château, établi lors de sa location à des fermiers, il a été possible de le reconstruire

Le château actuel, construit en 1665, nous est parvenu quasi intact. Fort heureusement il a été épargné par la Révolution et les différentes guerres. Les générations successives, malgré quelques défaillances, ont su le maintenir en état jusqu'à nos jours. Cependant deux galeries entre lesquelles le château avait été édifié et le colombier, survivance du donjon du premier château, en très mauvais état, ont dû être abattus en 1850. On peut voir un état de ce qu'était le site avant ces destructions sur une gravure dans l'entrée du château...

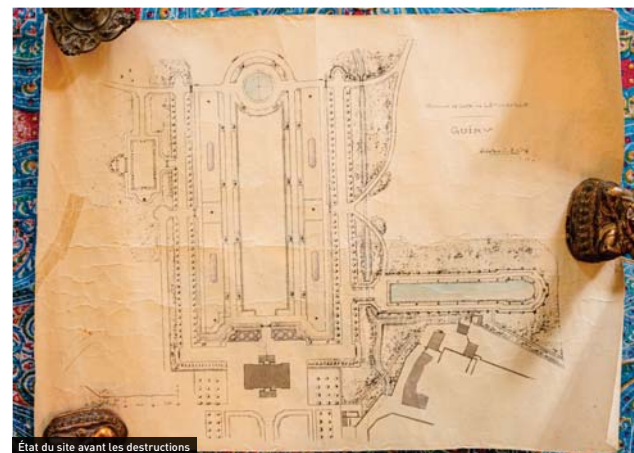
Pendant la guerre de 1870 les allemands souhaitant s'établir au château de Guiry, Noémie d'Osmoy leur demanda d'aller s'installer au château du Cabin. Ce qu'ils firent! ... Lors de la dernière guerre, le château fut transformé en infirmerie militaire. Lors de la retraite des allemands à la fin de la guerre, un convoi fut mitraillé devant le château. Trois allemands furent tués et enterrés sous la pelouse ! A la libération, le 30 août 1944, les alliés s'installèrent quelque temps...

.....

Le domaine des Guiry s'étendait au XVI^e siècle sur 2000 ha environ, principalement sur les fiefs du Perchay, de Gouzangrez, de Vallières et de Cléry. Ces terres **relevaient directement du roi** auquel les Guiry rendaient hommage (...). Ce qui a donné lieu à un certain nombre d'échanges épistolaires entre les Guiry et les rois de France, dont les écrits sont soigneusement conservés dans les archives du château. (...) Seuls les Guiry avaient le droit de chasser dans leur domaine, celui-ci étant « hors des plaisirs du roi ou d'aucune capitainerie ».



Gravure représentant le site premier du château



État du site avant les destructions



État actuel du Château du Cabin

Après les différents partages successoraux, le domaine fait aujourd'hui un peu moins de 100 ha, moitié bois, moitié terres agricoles le tout d'un seul tenant.

Le château, les communs, le moulin, les ruines du château du Cabin et le parc de 3ha sont classés monuments historiques depuis 1944. Il en est de même pour l'église du village, autrefois église seigneuriale, reliée au château par un souterrain marquant ainsi l'appartenance de l'église à la famille des Guiry.

Un château Mansart...

Cette demeure est représentative du tournant architectural du XVII^e dont **François Mansart**, grand architecte du siècle de Louis XIII et de Louis XIV, a été le principal inspirateur. On rompt avec le style Renaissance, pour des constructions plus simples, plus équilibrées, plus ordonnées, sans perdre pour autant l'aspect majestueux et élégant. C'est le **grand classique français** qui va ensuite être repris dans toute l'Europe.

Cette évolution fut reprise notamment par les petits-neveux de François Mansart, en particulier par **Jules Hardouin-Mansart**, Premier architecte du roi Louis XIV, auquel on doit notamment le château du Grand Trianon à Versailles et **Pierre Delisle-Mansart** architecte de superbes hôtels particuliers du quartier du Marais à Paris.

Tous deux ont grandi chez François Mansart. Il les a élevés et formés. Pour marquer cette filiation, tant familiale que professionnelle, Jules Hardouin et Pierre Delisle ont ajouté à leur nom celui de Mansart, avec l'autorisation de leur oncle, compte tenu de leurs grandes aptitudes en architecture.

Le château de Guiry, construit en 1665, fait partie de ces demeures de campagne typiques du XVII^e siècle que certains seigneurs commandent aux Mansart. Nous en avons deux autres exemples à une vingtaine de kilomètres d'ici : le château de Villette, de 1663, attribué lui aussi à François Mansart et le château de Bourry, de 1685, œuvre de Jules Hardouin-Mansart.

Un historien local du début du XX^e siècle, Léon Plancouart, se basant sur des documents malheureusement disparus, attribue le château de Guiry à **François Mansart**.



Photo de l'église Saint Nicolas



Fronton du Château de Guiry

Ce qui paraît vraisemblable. En effet, le propriétaire du domaine, André II de Guiry, connaît bien François Mansart. Il le voit souvent au château de Maisons (1640), œuvre majeure de François Mansart, sur lequel il travailla longtemps et où une chambre s'appelle toujours la «chambre des Guiry». De plus, Léon Plancouart affirme avoir vu une correspondance, également disparue, entre les deux hommes sur la construction du château.

Enfin, sur une des souches des cheminées du château, on trouve la signature du maçon Messier, lequel a travaillé avec François Mansart. Est inscrite également l'année de construction, 1665, soit un an avant la mort de François Mansart.

Mais il se peut que François Mansart, très malade, ait laissé la construction à un de ses petits-neveux, Jules-Hardouin ou Pierre Delisles. En effet, il laisse de plus en plus ses dignes héritiers en architecture honorer ses commandes à partir de ses dessins. Il faut dire que les deux petits-neveux, conscients de la valeur artistique des dessins de leur grand-oncle, se les disputaient... À l'époque de la construction de Guiry, ils ont vingt ans environ et ont besoin de se faire connaître.

Aujourd'hui, les spécialistes des Mansart considèrent Guiry plutôt dans la manière de **Jules Hardouin**, qui osait «la simplicité la plus frappante, voire provocante» (Claude Mignot et Jean Pierre Babelon), que dans celle de François Mansart. Mais, a contrario, ils reconnaissent une certaine similitude entre l'hôtel de Jars de François Mansart et le château de Guiry...

Louis Hauteceur, grand spécialiste de l'architecture classique en France, écrit quant à lui en 1948 que l'on retrouve les caractéristiques du château de Guiry dans celui de l'hôtel de Souvré, œuvre de **Pierre Delisle-Mansart**. De plus, il existe une gravure de 1793 conservée dans le château représentant le château de Guiry, avec la mention « construit par mansard de l'esle sous Louis XIV » L'orthographe des noms étant à cette époque approximative, il faut bien lire Delisle-Mansart.

Des recherches dans les archives d'actes notariés, si tant est que le contrat de travail ait été enregistré par le maître d'œuvre, permettraient, si elles aboutissent, de connaître l'architecte du château de Guiry et de mettre d'accord les experts.



Blason de Guiry



Souche de cheminée du grenier : signature du maçon de François Mansart : Massier. Date l'achèvement du château : 1665

En attendant, nous nous tiendrons à l'hypothèse la plus plausible, celle d'un **dessin de François Mansart** et d'une **réalisation par Pierre Delisle-Mansart**.

.....

La visite du château, rendue particulièrement passionnante par la ferveur des deux « guides » qui le vivent peut-être plus encore qu'ils ne le connaissent, oriente le regard du visiteur, un peu éperdu par cette beauté classique du Grand Siècle.

L'analyse architecturale de l'extérieur que nous livre Gabriel de Montfort inscrit le château sous l'égide de « l'harmonie et la simplicité » et de « l'équilibre » et de l'insertion dans « l'environnement rural ».

Notre hôte évoque « trois rangées de fenêtres... trois étages soulignés par trois bandeaux », précisant qu'il s'agit là d'« une des caractéristiques des œuvres de François Mansart que d'être conçues sur le mode ternaire... le ternaire est plus léger que le mode binaire... » Le toit lui-même « représente environ un tiers de la hauteur du château ». Il évoque aussi le « respect absolu du nombre d'or ». Il attire l'attention sur « le nombre et la dimension des fenêtres apportant beaucoup d'éclairage, amplifié par la luminosité des pierres blondes du château, issues des anciennes carrières de roches calcaires du village ». Citant François Blondel, brillant architecte du Grand Siècle et auteur d'un « cours d'architecture », il affirme que « l'ordonnance du château de Guiry

illustre « cette beauté naturelle et simple de la belle architecture qui contente par la seule symétrie ou juste rapport des parties... »

« Au fronton du château, dans des niches, deux jeunes femmes drapées dans une tunique romaine tiennent dans leurs mains, l'une, une balance et les tables de la loi, représentant la justice, l'autre, un glaive et un globe terrestre, représentant la force, illustrations des vertus cardinales des seigneurs de Guiry.

Ces statues entourent le blason des Guiry, de facture très simple, comme il se doit aux très vieilles familles : d'argent à trois quintefeuilles de sable ».

La cour d'honneur et le parc ont aussi leur histoire

André Le Nôtre a-t-il conçu parc et jardin ? Possible...Il travaillait régulièrement avec François Mansart qui, par ailleurs, « était également architecte paysagiste et il a laissé de nombreux dessins de parcs et quelques réalisations... Il ne nous reste plus comme preuve de ces parterres à la française que les dessins reproduits sur l'atlas Trudaine, au XVII^e siècle »

« ...Au XIX^e siècle Charles de Létourville, propriétaire de l'époque, demande au grand paysagiste Achille Duchêne de lui concevoir un parc. En réaction aux jardins anglais alors très en vogue, Achille Duchêne propose à son tour un aménagement du parc à la

française, dans l'esprit d'André Le Nôtre, dont nous avons gardé le plan. Ce projet fut en partie réalisé en ce qui concerne les coulisses du parc, mais le dessin du tapis vert, élément central du projet d'Achille Duchêne, ne fut pas repris ».

Le comte Jacques de Maistre, qui s'est éteint sans que nous ayons pu le rencontrer — nous lui rendons ici un hommage ému — très peu de temps après notre visite au château, ayant repris la propriété de famille, demandait fin 1999 à l'architecte en chef des monuments historiques Pierre-André Lablaude, de repenser la cour d'honneur et le parc : « Le choix est fait de retrouver l'esprit classique du XVII^e des jardins à la française »

Pénétrons dans l'édifice...

« L'ENTRÉE du château de Guiry est représentative de ce qui se faisait en France au XVII^e siècle, c'est-à-dire un escalier faisant corps avec le vestibule. François Mansart l'a décalé sur la gauche. Ainsi, du vestibule, nous avons une vue dégagée à la fois vers l'arrière du château, jusqu'aux ruines du château du XVI^e siècle et, vers l'avant, sur l'allée cavalière, allant jusqu'au bois de Morval, soit une perspective totale de 2 km environ ».

Ce très bel escalier est pourvu d'une balustrade en pierre, « apanage à cette époque des grandes maisons, à la différence des balustrades en fer forgé ».



Portrait d'Anne de Saintôt



Portrait de Louise de Cléry



Portrait de Caroline de Guiry

Le vestibule, où nous nous attardons un long moment, nous plonge d'emblée dans l'histoire humaine du château, ses murs affichant les portraits de châtelaines ayant particulièrement marqué celle-ci. Gabriel de Montfort satisfait brièvement notre curiosité sur chacune d'elles.

« Au-dessus de la table d'entrée, Anne de Saintôt qui épousa André II de Guiry, commanditaire du château, en 1641, à Paris, en présence de toutes les personnes qui comptaient à l'époque. Elle a une réputation de grande chanteuse et elle est célébrée par les plus grands poètes de son temps, comme Charles d'Alibay ou Vincent Voiture... »

« Au-dessus de la gravure représentant le château de Guiry en 1794, Louise Eléonore de Cléry, mariée à Claude

Charles de Guiry en 1774. Elle est représentée « dans l'éclat de sa jeunesse » comme l'écrira son fils en contemplant son portrait. »

« A gauche de la porte menant à la salle du billard, **Caroline Geneviève de Guiry** qui épousa en 1826 Charles Henri Le Boeuf d'Osmoy. Son père, désapprouvant ce mariage, et souhaitant qu'un Guiry garde le château, fait don du château à un héritier mâle, son neveu Charles Alexandre de Guiry. Mais, Caroline d'Osmoy, après la mort de son père, conteste la donation à son cousin germain. Après de nombreux procès, elle réussit à récupérer le château et les terres de Guiry, lors d'une adjudication, le 8 janvier 1850, pour une somme plus importante que celle de son cousin. **Depuis, le château se transmet par les femmes.** »

« Charles Alexandre, cousin germain de Caroline, a une descendance jusqu'à la fin du XX^e siècle. Mais le dernier marquis de Guiry n'ayant pas de fils, le nom des Guiry s'éteint au tout début du vingtième siècle.

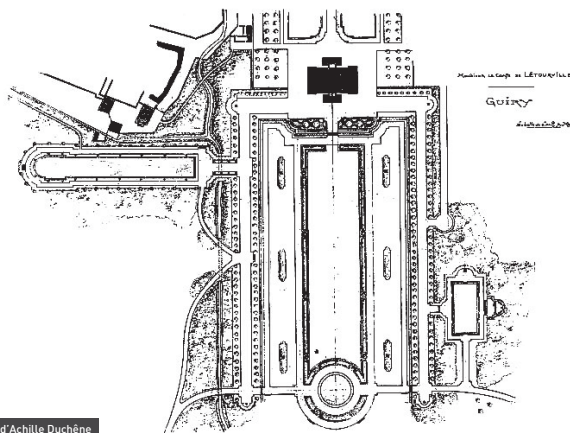
A droite de la porte, la fille de Caroline, **Noémie d'Osmoy**, qui fait passer par son mariage, à la fin du XIX^e siècle, la propriété à la famille Rosset de Létourville. Cette famille s'impliqua beaucoup dans la restauration du château et dans la vie locale sociale, économique et culturelle avec les découvertes archéologiques, comme l'allée couverte dans le bois de Morval, chambre funéraire bien conservée pouvant recevoir 200 personnes et datant de l'an 2000 au moins avant Jésus-Christ. Pour toutes ces actions il fut décoré de la Légion d'Honneur.



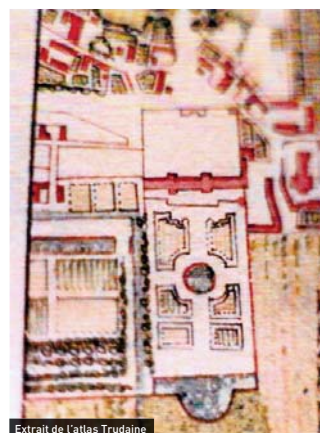
Portrait de Noémie d'Osmoy



Portrait de Nathalie Daru



Plan d'Achille Duchêne



Extrait de l'atlas Trudaine



Portrait de Xavier de Maistre



Portrait de Constance de Maistre



Portrait de Pierre Daru

Ses deux fils n'ayant eu aucune descendance, la propriété, à la demande de son père cette fois-ci, passa à sa fille en 1899 qui épousa Rodolphe de Maistre.

Sur le pilier près de la porte, **Nathalie Daru**, descendante de Pierre Daru, Surintendant des armées de Napoléon. Très impliquée dans la conservation du patrimoine rural du Vexin, Nathalie

Daru fut décorée Chevalier des Arts et des Lettres. Elle épousa en 1949, Jacques de Maistre, fils du peintre Henri de Maistre. » (NB Henri de Maistre fait l'objet d'un article spécifique dans la présente revue).

Nathalie Daru est la mère de notre hôtesse.

•••••

Nous suivons ensuite nos hôtes dans les différentes pièces du château, et rencontrons, présents sur les murs, ceux par qui passe l'histoire du lieu et de la famille qui l'occupe. Depuis le vestibule, nous accédons au **Salon de BILLARD** qui fut autrefois salle à manger et qui est « ornée des tableaux de personnages célèbres, dont descend Roselyne de Montfort, propriétaire actuel, à savoir les Maistre par son père et les Daru par sa mère ».

Le portrait de **Joseph de Maistre**, magistral, se présente face à nous. Ce personnage, descendant direct de notre hôtesse et de son cousin Nicolas de Maistre qui nous accueillit dans son propre domaine pour la réunion de l'assemblée générale, est sans doute historiquement le plus célèbre et intellectuellement le plus influent du nom, et fait l'objet d'un article spécifique dans la présente revue.

Xavier de Maistre, frère cadet de Joseph, né en 1763 à Chambéry et mort à Saint-Petersbourg en 1852, peintre, général au service du tsar Alexandre Ier, est lui aussi écrivain et « connu pour avoir écrit « Voyage autour de ma chambre » alors qu'il était tenu aux arrêts de rigueur pendant 40 jours, pour s'être battu en duel avec un camarade de promotion, sûrement pour une noble et belle dame ; il y livre ses réflexions sur son combat entre les forces du mal et les forces du bien. Combat quotidien et universel... »

Les deux autres grands tableaux représentent Constance de Maistre qui soutint ardemment les idées de son père Joseph, et son mari, le duc de Montmorency-Laval, descendant d'une des plus anciennes et plus prestigieuses familles de la noblesse française.



Roselyne de Montfort raconte et explique...



Portrait de André II de Guiry



Portrait de Charles de Guiry



Portrait du marquis de Guiry grand bailli

Sur notre gauche, près de la porte du salon empire, on est impressionné et séduit par la fière allure de **Pierre Daru**, dont la carrière fut brillante, plurielle, riche et longue. Comte d'Empire, grand Intendant des armées puis ministre de l'Administration de la guerre, il accompagna Napoléon Ier dans toutes ses campagnes et lui resta fidèle, même si sa carrière militaire se poursuivit au-delà de Waterloo. En 1813, l'Empereur qui disait de lui « il joint le travail du boeuf au courage du lion » l'avait promu Grand-aigle (grand-croix) de la Légion d'honneur. Sa carrière militaire se poursuivit, enrichie d'une carrière politique active, sous la Restauration (pair de France). Cousin de Stendhal — qui, rappelons-le, était présent à Waterloo —, il fut membre de l'Académie Française et de l'Académie des sciences. Il fut, à sa mort survenue en 1829 alors qu'il n'avait que 62 ans, remplacé à la Chambre des pairs par son fils aîné Napoléon Daru, et par Lamartine — rien moins ! — à l'Académie française. Un personnage qui mériterait lui aussi quelques pages rien que pour lui !

Sur le billard de ce salon, plans et documents anciens témoignent de l'histoire architecturale du domaine sont commentés par les propriétaires.

A gauche de la pièce réservée au billard, nous pénétrons avec ravissement dans le **PETIT SALON**. Celui-ci « présente la particularité de trouver au-dessus de ses portes des bas-reliefs représentant des charmantes figurines féminines, drapées d'un léger voile, représentant les saisons. On remarquera également des tableaux figurant les heures de la nuit. Il y en a 6 dans l'alcôve et 6 dans la petite pièce à côté. A noter aussi le parquet Versailles de style Louis XIV.

Pendant un temps, à la fin du XVIII^e siècle, cette pièce sert pour des **soirées culturelles**, organisées par une société savante créée par Claude Charles de Guiry, à l'image de ce qui se pratique à Paris dans la dynamique intellectuelle du siècle dit des Lumières. C'est une première dans le Vexin. Mais la noblesse locale, composée de militaires et de propriétaires terriens, est plus préoccupée par la chasse et captivée par les hauts faits militaires que par les belles lettres et la science. De plus, les cuisiniers de Claude Charles de Guiry se surpassant à chaque dîner, il n'y avait plus de temps pour se concentrer sur des sujets bien loin de leurs préoccupations ou de leurs centres d'intérêt. Aussi, peu de temps après sa création, la première société savante du Vexin cessa toute activité !

Nous passerons ensuite, retraversant le salon de billard, dans le **GRAND SALON**, installé pour notre déjeuner

en commun qui se déroulera sous les yeux d'autres personnages attachés à la vie du château. Ainsi, entre les deux fenêtres du côté du parc, se trouve **André II de Guiry**, (1611- 1682) «...commanditaire du château neuf de Guiry. C'est lui, en tant que fils aîné qui hérite du domaine de Guiry. Il était capitaine d'une compagnie de gens de guerre dans l'armée de Louis XIV. Il se marie en présence de nombreuses personnalités avec Anne de Saintôt, dont nous avons vu le portrait dans l'entrée. André II de Guiry est salué par d'Hozier, grand généalogiste de l'aristocratie française, comme « un des gentilshommes de France les plus accomplis en toutes sortes de vertus ».

André II de Guiry descend d'une famille de militaires qui se sont souvent distingués dans les combats aux côtés des rois de France, et dont nous avons le récit dans les archives du château.



Photo du petit salon

Ainsi, quand les Guiry mènent les seigneurs du Vexin en 1270 à la 8^e et avant dernière croisade reprendre Tunis aux côtés de **Saint Louis**.

Les hauts-faits militaires de **Jean et Indy de Guiry** durant la guerre de Cent ans, lors de la défense de Pontoise en 1436 contre les assauts des anglais sont relatés dans les chroniques du règne de Charles VII.

André II est fier de son père **André, premier du nom**, resté fidèle au roi Henri IV, encore protestant, en le défendant contre les Ligueurs. Par la suite, le roi Louis XIII récompensera son père en lui versant une rente annuelle de 2000 livres, soit environ 30 000 €.

Charles de Guiry (1682 – 1753) se trouve, lui, à droite de la porte de la salle à manger. « Il porte la croix de l'ordre militaire de Saint Louis en récompense des services rendus au roi Louis XIV. Il vivait le plus souvent à Paris et négligeait son château de campagne. Pourtant Guiry n'est qu'à une journée de diligence de Paris ! Il fut enterré à Paris, mais demanda à ce que son cœur soit rapporté à l'église où une pierre gravée l'atteste dans la crypte de l'église où sont enterrés les seigneurs de Guiry ».

A gauche de la même porte, on trouve **Claude Charles de Guiry** (1723 – 1796). «... mousquetaire du roi, il reçut comme son père le collier des

Chevaliers de Saint Louis, de Louis XV, en 1756. Il sauva le château, les bâtiments de ferme et le parc de la ruine que les deux générations précédentes avaient délaissés. Claude Charles était aussi très impliqué dans la vie locale. Il était grand bailli d'épée de Magny en Vexin et de Chaumont. A ce titre, il fut choisi par Louis XVI pour diriger les Etats Généraux de son baillage en mars 1789. » Jacques Dupâquier dans sa volumineuse étude intitulée « Ainsi commença la Révolution » a étudié les cahiers de doléance de la noblesse comme du tiers Etat de tout le Vexin français, dont, bien sûr, ceux de Guiry, village de 215 habitants répartis en 45 feux. Il évoque, en tant que seigneur du lieu, « Claude Charles de Guiry, chevalier marquis de Guiry, Grand Bailly d'épée de Chaumont et Magny en Vexin, seigneur de la haute, molenne et basse justice de Guiry » qui avait préparé un petit cahier de doléances où il « se montre surtout soucieux de préserver ses droits de haute justice, de protester contre la « multitude éphémère » des anoblissements et de réclamer la réforme des pensions. » Il ne fut pas choisi comme député de la noblesse comme il le souhaitait, ni suivi dans ses propos, « il est probable, analyse Jacques Dupâquier, qu'une partie des présents, sans être acquis aux idées nouvelles, souhaitait la conciliation avec le Tiers Etat ». Ce tiers Etat, dont l'assemblée était localement présidée par le syndic Jean Duvivier qui deviendra un des deux députés du tiers. Cahier, selon l'historien, « authentiquement paysan, ne s'élevant guère au-dessus des préoccupations quotidiennes des cultivateurs : l'impôt, le gibier, le champart, le privilège des messageries, la continuité des baux ». Aucune hostilité particulière contre le seigneur local, ce que corrobore Gabriel de Montfort qui affirme que « L'honnêteté et la bienveillance de Claude Charles de Guiry et sa prudence lors de l'époque révolutionnaire ont sûrement contribué à éviter le saccage du château ».

Dans la **SALLE à MANGER** actuelle, sont accrochées quelques œuvres de Henri de Maistre, le grand-père de notre hôte, Roselyne de Montfort. Comme indiqué plus haut, Henri de Maistre fait l'objet d'un article spécifique dans la présente revue.

Par-delà les grandes fenêtres évoquées depuis l'extérieur, Gabriel de Montfort nous invite à apercevoir, tout au fond du parc, les ruines du **Château du CABIN**. Celui-ci « date de la fin du XV^e siècle. Les Guiry avaient fait construire ce château car le château médiéval, même rendu habitable, ne leur convenait plus. Selon un inventaire réalisé après le décès de Charles de Guiry, il s'agissait d'une belle demeure avec chapelle où se trouvait notamment une très riche bibliothèque ».

Après la construction du château « neuf », les Guiry quittent le château du Cabin et le louent à des fermiers. Mais, petit à petit, le château du Cabin sera délaissé et tombera définitivement à l'abandon. Les intempéries et les pillards auront raison de lui. Il ne reste plus de son style Renaissance qu'une cheminée, une porte et une fenêtre.

Deux campagne de fouilles archéologiques menées par le CRAVF en juillet 2018 ont permis de dégager les murs et fenêtres recouverts par le lierre ainsi qu'un escalier menant à une cave... et de reconstituer (sur le papier) le château du Cabin tel qu'il était, de découvrir le bassin circulaire du tapis vert et le système hydraulique du parc.

Nous empruntons ensuite un escalier intérieur qui nous conduit dans les profondeurs du château, jusqu'à ses fondations, et restons un moment prisonniers du charme des **ANCIENNES CUISINES**.

Roselyne nous apprend que son père aimait à prendre son petit déjeuner, au calme, dans ce cadre au calme incitant à la réflexion et à la méditation. Cet ensemble, nous explique Gabriel de Montfort, a « servi de cuisine jusque dans les années 1960. Les plats étaient montés par un passe-plat, toujours en fonctionnement, dans la salle du billard, autrefois salle à manger ».

Les propriétaires de ce domaine que nous venons de parcourir, sensibles à son harmonie et aux échos historiques qu'il restitue, ne se lassent pas de faire ressurgir la vie derrière les pierres, ainsi ont-ils restauré et transformé en logements des communs du XVI^e siècle, autrefois bûcher, cellier, pressoir et maison de gardien.

Ce château n'est pas un musée, c'est un lieu de vie qui respire l'histoire et l'enracinement.

NB : les parties du texte inscrites en *italique bleu* sont de la plume de **Gabriel de Montfort**.

- Les documents et illustrations d'archives ont été fournis par Roselyne et Gabriel de Montfort

- Les clichés photographiques sont d'Axel Fossier



Portrait d'Henri de Maistre



Photos de la cuisine



POUR UN MIROIR D'EAU...

Par **Jacques Battais**
Délégué « Vieilles Maisons Françaises » du Val d'Oise

Le samedi 4 décembre 2021, au cours du déjeuner qui a précédé l'assemblée générale des AVF au château de Guiry-en-Vexin, a été remis à M. et Mme Gabriel de Montfort, propriétaires du château de Guiry, un chèque de 4000€ qui correspond au prix attribué en 2021 par le jury du *Prix départemental VMF* du Val d'Oise pour la *restauration du miroir d'eau* et de son environnement paysager.

Ce prix récompense justement le travail continu de restauration réalisé à Guiry par Jacques et Nathalie de Maistre puis par leurs fille et gendre, Roselyne et Gabriel de Montfort. Rappelons que le comte Jacques de Maistre, figure lumineuse et bienveillante du Vexin, s'est éteint le 18 janvier 2022 et que son épouse Nathalie avait longtemps assuré la présidence de la délégation VMF du Val d'Oise avant de la transmettre à Christine de Meaux.

L'action des propriétaires dans la préservation du patrimoine bâti et paysager est majeure. Ils assurent avec passion et abnégation un rôle de passeurs de culture, maillons d'une longue chaîne humaine. Les VMF qui rassemblent 17 000 adhérents au niveau national soutiennent les propriétaires et diffusent une très belle revue qui fait connaître les patrimoines bâti, mobilier et paysager. Elles les aident dans leur œuvre de protection et d'entretien desdits patrimoines.

Dans ce cadre, des prix sont attribués aux niveaux national et départemental.

En 2020, un prix départemental de 7 000€ avait été attribué à M. et Mme Xavier des Courtils pour la réfection d'une partie des toitures du château de Montgeroult, et un prix de 3 000€ à M. et Mme Etienne de Magnitot pour la restauration des vitraux de la chapelle du château de Magnitot.

Le rôle des associations dans la protection du patrimoine est capital. Le bénévolat complète les actions des propriétaires et de l'état, et répond à la nécessité d'une action commune.



Plan d'eau du Château de Guiry-en-Vexin



Roselyne de Montfort, Jacques Battais et Gabriel de Montfort



Remise du chèque de Jacques Battais à Gabriel de Montfort

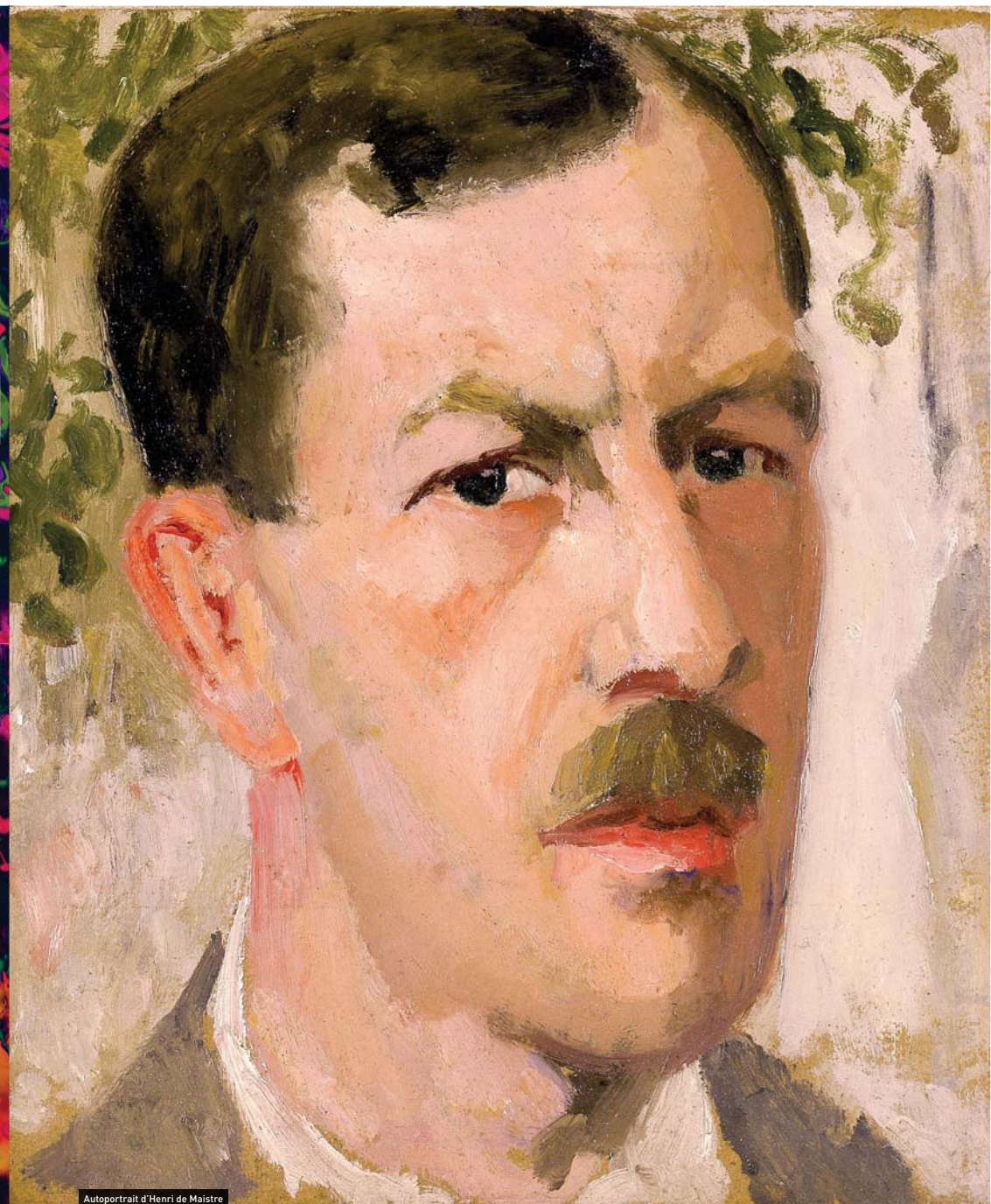
UN PEINTRE FERVENT À GUIRY : HENRI DE MAISTRE

Par Marie-Claude Boulanger

Nombre de pages évoquent, dans le présent numéro, Guiry et son château. Ce lieu fut pour certains d'entre nous, et sera sans doute pour plusieurs de nos lecteurs, une découverte passionnante. En effet, se confondent ici l'histoire d'un village, d'un domaine, avec celle d'une famille qui l'« habite » dans les acceptions les plus concrètes et les plus profondes du terme : les pierres et les hommes respirent là le même air depuis des siècles et se confondent dans une mémoire commune.

Naturellement et spontanément, Roselyne de Montfort m'avait, fin novembre, ménagé un entretien avec son père, Jacques de Maistre, âgé de 97 ans, qui résidait dans un des bâtiments du domaine, afin qu'il me parle de son père à lui, Henri, artiste peintre de renom. Malheureusement, déjà très fatigué, le comte Jacques de Maistre, qui devait quitter ce monde le 15 janvier, n'avait pu finalement me recevoir, ce qui privera bien-sûr cet article d'un témoignage sensible, émouvant et précieux.

Roselyne a pu cependant me parler de son grand-père Henri, et de l'image que son père, Jacques, en gardait.



Autoportrait d'Henri de Maistre



Peintures exposées dans la salle à manger du château de Guiry



L'attachement d'Henri à Guiry était une évidence: sa mère, Marie-Charlotte de Rosset de Létourville, à laquelle il n'a survécu que trois ans, descendait directement de Charles de Guiry, le dernier des marquis de Guiry à avoir habité le domaine. Et les dernières œuvres du peintre, une dizaine de toiles dont certaines sont accrochées aux murs de la salle à manger du château, ont, témoignage familial et autobiographique, été exécutées à Guiry où le peintre s'était installé en 1947. Elles représentent le château, le parc, et le paysage environnant.

Henri naît à Saumur le 14 avril 1891, troisième d'une famille de sept enfants. Il passe son enfance en Normandie, dans le domaine familial de Beaumesnil. En 1922, il épouse, à Paris, Madeleine Delaunay. Ils auront ensemble six enfants: Geneviève, Jacques, Françoise, Bernard, François Xavier et Marie-Christine.



Peintures exposées dans le château de Guiry (suite)

Roselyne le décrit comme très sensible, joyeux, et très croyant. Ce dernier point est capital car son art sera guidé par sa foi et imprégné de sa ferveur religieuse. « Son art était une prière », dit sa petite fille. Il partageait sa sensibilité artistique avec ses enfants, dont Françoise qui peignait avec son père, et Jacques bien sûr. Pourtant, très pudique, il ne parlait pas ou fort peu de son art.

Très tôt, il ressent sa vocation pour l'art pictural. Dès sa scolarité terminée, il s'inscrit à l'Ecole des Beaux-arts à Paris dont très vite, critique, il rejette l'académisme.

Pourtant la première guerre mondiale provoquera une coupure dans son parcours et le marquera, bien sûr, profondément et durablement. Après un service militaire de trois ans (il est de la classe 1911), il est mobilisé en août 1914.

Blessé par deux fois en 1915, il est

ensuite, en tant que lieutenant, fait prisonnier dans le camp d'officiers de Weiburg jusqu'en 1918. Il sera décoré de la Croix de guerre. Il sera plus tard fait chevalier de la Légion d'Honneur. Peut-être les épreuves de cette guerre l'ont-elles incité à se tourner avec une ferveur avivée vers des sujets religieux ? Il n'en a cependant pas pour autant abandonné la création d'œuvres profanes.

En tout cas passionné par l'idée du renouveau de l'art chrétien, vrai sujet en cette troisième République qui avait promulgué la loi de séparation de l'Eglise et de l'État en 1905, et pour lequel militaient Georges Desvallières-peintre « converti » à la spiritualité dominicaine en 1904- et Maurice Denis, le théoricien des nabis, il s'intéresse aux Ateliers d'Art Sacré créés par le même Denis, et ouverts le 15 novembre 1919. Pour Maurice Denis, « la beauté est un attribut de la divinité ». Henri de Maistre partage cette conviction.



Portrait photo d'Henri de Maistre



Photo d'Henri de Maistre avec ses enfants



Henri de Maistre au front pendant la 1ère guerre mondiale

Élève du maître qui deviendra et restera un ami, il intègre, en 1920, les Ateliers. En 1926, il a alors 35 ans, sollicite par Denis, il en devient directeur, et le restera jusqu'à la dissolution de l'Ecole, en 1947, date à laquelle il rejoindra Guiry.

Il s'emploie à maintenir la cohérence créatrice et d'inspiration dans les Ateliers, refusant une modernité « agressive ». Il maintient fermement une conscience respectueuse du style de chacun de ses compagnons et incite à une collaboration active entre élèves

et maîtres. Coopération qui s'inspire de celle du Moyen Âge.

Adeptes de l'alliance entre architecture et art pictural par le biais des éléments ornementaux, il avait, en 1925, assisté Maurice Denis dans la décoration de la coupole du Petit Palais à Paris. Denis y retrace l'histoire de l'art français en exposant des portraits des plus grands artistes accompagnés de leurs œuvres les plus célèbres. Depuis le temps des cathédrales, en passant par celui de François Ier puis de Louis XIV à Versailles, par le XIX^e siècle, son arc

de Triomphe et son Opéra Garnier, dominé par Delacroix accompagné de Carpeaux, Ingres, et de leurs successeurs dont Courbet, on arrive à Rodin Monet, Cézanne, Renoir et Degas.

Il sera aussi associé à Denis qui, en 1927, peint sur la grande paroi du chœur dans l'église Saint-Louis de Vincennes une « Glorification de Saint Louis », après y avoir produit en 1923 huit fresques de « Béatitudes » de l'évangile de Matthieu.



Henri de Maistre aux Beaux-Arts



Photo de la carte d'étude d'Henri de Maistre



Carte de lecteur d'Henri de Maistre à Florence

Henri de Maistre sera, dans les années trente, maître d'œuvre et artiste associé au décor d'églises comme l'église du Saint-Esprit, la chapelle Saint-Michel de Picpus, la chapelle du collège-lycée Saint-Louis de Gonzague...

Parallèlement, tout au long des années vingt, il réalise des œuvres profanes sous forme de décorations murales dans plusieurs propriétés privées telles que Beaumesnil (les de Maistre l'occupèrent de 1851 à 1927), le château d'Hattonchâtel à Verdun, le manoir de la Pommeraye à Berville-sur-Mer. « *Qu'on me donne des murs* », réclame-t-il alors... Il perfectionne, par cette pratique, son art de la composition.

Henri de Maistre est partie prenante dans tous les grands événements culturels de l'entre-deux-guerres. En 1925, à Paris, il réalise les décors de l'église du Village Français à l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs; travail pour lequel il reçoit le diplôme d'honneur. En 1931, en tant que directeur des Ateliers d'Art Sacré, il supervise la décoration du Pavillon des Missions Catholiques dont l'architecte est Paul Tournon à l'Exposition Coloniale, et y impose un style quasi « multiculturel » ;



Maquette de la Coupole du Petit Palais (1920-1921)



Coupole du Petit Palais : Maurice Denis à gauche ; Henri de Maistre à droite



Église Saint-Louis de Vincennes (1927) : Henri de Maistre à gauche ; Maurice Denis à droite

l'église est aujourd'hui reconstruite à Epinay-sur-Seine et classée monument historique. En 1937, il reçoit la médaille d'or pour *Le Sacrifice*, décoration réalisée au Pavillon Pontifical de l'Exposition Internationale des Arts et Techniques.

De 1930 à 1947, Henri de Maistre déploie en effet une grande activité, tant dans le cadre des Ateliers d'Art Sacré qu'individuellement. On ne compte pas moins, de son vivant, de 14 principales expositions individuelles et collectives de ses œuvres, la première en 1917, alors qu'il n'a que 26 ans, la dernière en 1945. D'autres, nombreuses, lui seront hommages posthumes (voir note).

En 1930, il effectue un voyage d'études de six mois en Italie, Rome, Florence... Il admire les œuvres des grands maîtres dans les musées, s'arrête aux fresques dans les églises et monastères. En même temps, il est sensible à la beauté des paysages italiens, et s'intéresse à la vie quotidienne du pays.

A partir de 1931, il travaille intensément à la direction des Ateliers où il reçoit d'importantes commandes de décors religieux, ce qui ne l'empêche



pas de poursuivre la création d'œuvres personnelles dites « profanes ».

En 1939, son âge -il a 48 ans- et les séquelles des blessures subies au cours de la première Guerre mondiale constituant une contre-indication à sa mobilisation, il s'installe, compte tenu de la fragilité de la santé de sa femme, à Montpellier avec sa famille, et déménagera plusieurs fois dans la région. Il s'efforce de diriger les Ateliers à distance, tout en, inspiré par le midi, continuant à peindre et à exposer. Au Salon d'Automne de Paris en 1944, il montrera des toiles de

Montpellier.

Touché en 1943 par deux deuils éprouvants, il rentre à Paris. Il assiste aux obsèques de Maurice Denis mort le 13 novembre, auquel il rend un hommage vibrant au nom des Ateliers d'Art Sacré. Ce même 13 novembre, son frère François-Xavier de Maistre, résistant, était fusillé par les Allemands à Rouen dont il était le maire; « *je vous promets d'être fort et de mourir en chrétien et en français* », écrivait ce dernier à sa femme et à ses enfants une heure avant son exécution.



Montpellier (1939-1941)

En 1947, Henri de Maistre est contraint de fermer les Ateliers d'Art Sacré. Les causes de cette fermeture sont multiples. La fin d'une époque et la fin d'un type d'art plastique. Inadéquation avec les clients et avec le monde de l'art qui se fait jour. D'une part, le clergé-client souffre d'un manque criant de formation artistique et, dès 1939, la guerre mondiale a généré une grande pénurie pécuniaire. Par ailleurs, les Ateliers sont pris entre deux types de critiques contradictoires mais qui, contre ceux-ci, se cumulent. Les traditionnalistes, on vient de l'évoquer, voient trop de modernité dans cette tradition artistique des fondateurs. A contrario, les modernistes affirmés, eux, comme le père dominicain Marie Alain Couturier, ancien membre des ateliers, admirent Picasso et Matisse même s'ils sont totalement incroyants. D'autre part, l'architecture nouvelle valorise les grandes verrières, et donc l'art du vitrail, les fresques qui firent la gloire des Ateliers devenant ainsi obsolètes. Les commandes ecclésiastiques, pour toutes ces raisons, se raréfient drastiquement.

Henri de Maistre continue bien sûr à peindre. En 1947, il reprend la propriété familiale de Guiry-en-Vexin et partage son temps entre la peinture et la gestion de ses terres. Il y déménage son atelier en 1949. C'est là, le 16 juillet 1953,

qu'un cancer aura raison de lui. Son épouse lui surviva deux ans.

Il n'a que 62 ans. Mais 62 années tellement riches et intenses ! On se souvient en effet de Henri de Maistre dans le monde de l'Art, on l'honore. Cet artiste dont la discrétion et l'humilité furent extrêmes a posé son regard libre et inspiré sur le monde qu'il restitue avec ce qu'il s'efforce d'être sa vérité. Il chercha, dans l'esprit de la Renaissance, influencé par les nabis comme Pierre Bonnard et Édouard Vuillard, à revendiquer le caractère sacré de la peinture. Il pensait que la liberté de créer relevait du sacré, et que l'artiste, exprimant sa sensibilité, avait pour mission de transmettre l'émotion, tout en respectant l'ordre et la rigueur du thème traité. Jacques Thuillier, professeur au Collège de France, parle de « sensibilité ordonnée ».

Grand travailleur et créateur scrupuleux, il s'imposait un important travail préparatoire : esquisses, ébauches, études de composition et de coloration. Qu'il réalise des fresques d'art religieux, des paysages, des représentations de lieux de vie, des personnages ou de natures mortes, il nous force à voir le lien intrinsèque qui unit sa production religieuse et sa production profane.

Jacques de Maistre, son fils, nous confirme ce lien, prononçant devant l'Académie des Sciences, belles lettres et arts de Savoie, en 2005, de très beaux mots où transpirent émotion filiale et admiration de l'artiste, dans un discours intitulé « Des Ateliers d'Art Sacré. Introduction à la spiritualité du peintre Henri de Maistre » :

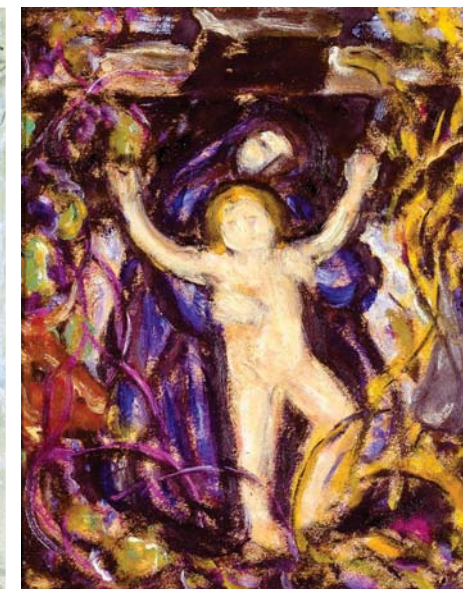
« Pour avoir partagé avec lui les respirations même de la vie, je pense qu'il faut se référer aux deux voies que lui dicte sa sensibilité : la première voie pousse le peintre à traduire de façon figurative et constante la proximité de Dieu à l'homme [...] Si nous recherchons en second lieu où se situent, dans le domaine de l'expression, les sources d'inspiration de son œuvre profane, c'est bien dans les signes de la Création qu'il faut les trouver [...] privilégiant ces marques simples mais essentielles de la Création que sont le mouvement, la lumière et la beauté ».

Notes

1. De nombreuses expositions posthumes ont été réalisées en 1955, 1956, 1984, 1991, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 2003, 2005, 2008, 2010, 2011, 2014 et en 2015 (détail année 2015 : Musée d'Art et d'Histoire, Grasse, exposition *L'Art retrouvé. France terre d'accueil (1918-1950)* ; Archives départementales de la Savoie, Chambéry, exposition *Henri de Maistre, compagnon des Ateliers d'Art Sacré*, Musée d'Art et d'Archéologie, Abbaye de Cluny, exposition *Henri de Maistre et les Ateliers d'Art Sacré*, Mairie du 16^{ème} arrondissement de Paris, exposition *Eglises parisiennes du XX^{ème} siècle*).



Œuvres additionnelles exposées à l'exposition de Créteil



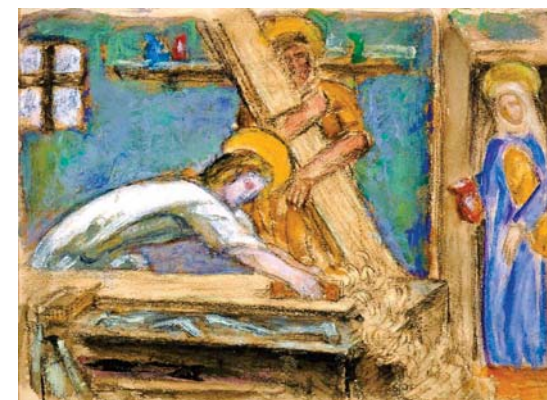
Croquis de Saint-Germain (1-2)



Croquis de Saint-Germain (2-2)



Affiche de l'exposition à Créteil (2022)



La conclusion du très vibrant discours de Jacques mériterait de nous tenir lieu, à nous aussi, de conclusion :

« Entre rationalisme classique et engouement irrationnel, portés par toutes sortes de tourbillons et courants, modes et clubs, les artistes sincères qui ne rêvaient ni de grandiloquence, ni de promotion, ni de provocation ou d'artifice ont eu à faire des choix afin de rester eux-mêmes : le choix d'Henri de Maistre a été celui de la Vérité, en quoi tout, finalement, se résume pour qui veut bien l'accepter avec humilité ».

Et le 15 septembre 2018, au Musée des Beaux-Arts de Bernay, à l'occasion de l'exposition d'Art Sacré de Henri de Maistre, le frère Michel Martin insiste à son tour sur la constance et la valeur de cette lumière dans l'œuvre – et la vie!- de l'artiste : « La lumière baigne l'ensemble de l'œuvre de Maistre, cette lumière de la réalité poétique dont il a été le chantre. [...] C'est cette même lumière qui a baigné toute son existence dans son rôle de fils, d'époux, de prisonnier, de père de famille, de peintre » Donc, Vérité, mais aussi unité, authenticité.

Notes

2. La famille de Maistre a fait don de 16 œuvres au musée Maurice Denis de Saint-Germain-en-Laye. S'y ajoute en 2017 une donation de dessins et documents remarquables.

D'autres œuvres se trouvent dans de nombreux autres musées : Musée des Beaux-arts de Bernay, Musée d'Art et d'Industrie de Roubaix, MUJO de Beauvais, Musée Fabre de Montpellier, Musée Albert André de Bagnols-sur-Cèze, Musée des Années Trente de Boulogne-Billancourt, Musée Fernand-Desmoulin à l'Abbaye-Brantôme, Musée d'Art moderne à Cérêt, Musée d'Art moderne à Collioure.

H. de Maistre

JOSEPH DE MAISTRE

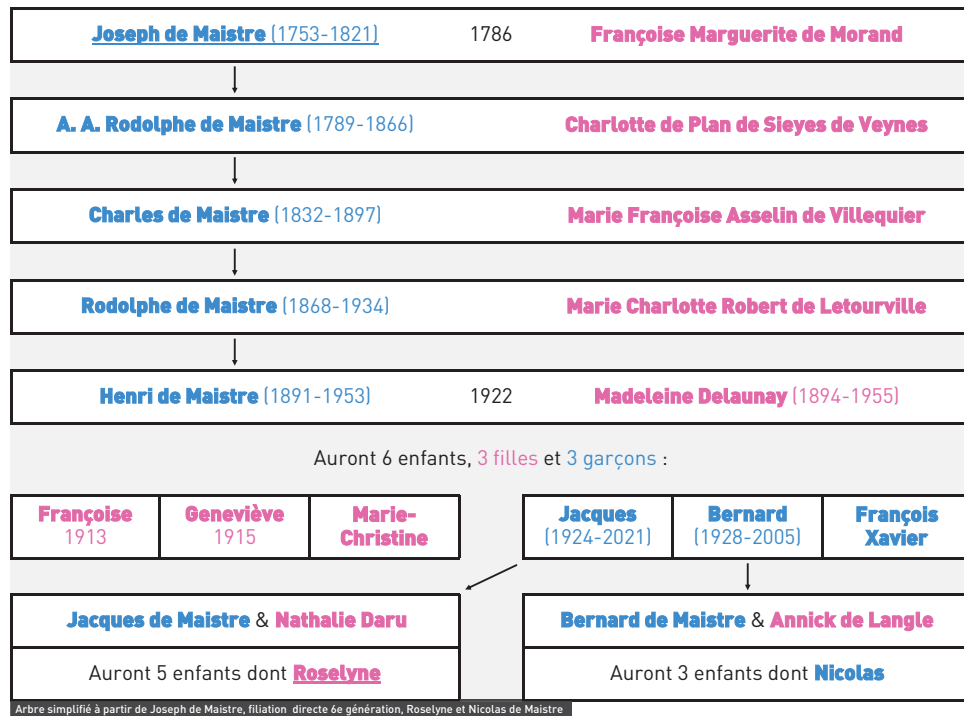
UN REGARD SUR LA LÉGITIMITÉ DU POUVOIR POLITIQUE

Par Marie-Claude Boulanger

Évoquer Joseph de Maistre, savoyard — « savoisien » écrira Albert Blanc, éditeur de sa correspondance sous le second Empire —, dans une revue consacrée au Vexin français serait-il incongru ?... Le 6 octobre 2001, plus de 800 descendants du comte Joseph de Maistre, inscrits sur un arbre qui recensait quelque 1080 noms, étaient réunis au château de Puiseux-le-Hauberger, dans l'Oise toute proche, pour une inédite réunion de famille. Ils venaient de toutes les régions de France, certains d'Italie et même certains autres des États-Unis. Parmi eux, le comte Jacques de Maistre, venu, lui, de Guiry-en-Vexin ! Membre de l'académie de Savoie, il démontre, ce jour-là, au parterre attentif formé par cette famille rassemblée, que « Joseph de Maistre n'est pas l'homme que l'on décrit ». Qui connaît Guiry peut ainsi nous rassurer quant à l'interrogation posée d'entrée et à la pertinence du sujet. Le patronyme de Maistre est, dans ce village, implanté, familial... et évoque spontanément le « Joseph » porteur du nom qui, par-delà les siècles et les frontières, est arrivé jusqu'à l'oreille de chacun sans que pour autant que sa personne et son œuvre soient vraiment forcément connues. Le 4 décembre 2021, Roselyne de Montfort, la fille de Jacques de Maistre, puis Nicolas de Maistre, son cousin, nous recevaient pour une journée mémorable. Ils descendent en droite ligne du, controversé, certes, mais si prestigieux Joseph. Alors, comment ne pas être tenté d'évoquer la personne, la vie, la pensée de cet ancêtre dont le portrait s'impose dans le salon de billard du château ?



Joseph de Maistre (1753-1821). Peinture de Karl Vogel von Vogelstein (1810), accrochée sur le mur du salon de billard du château de Guiry.



Il ne s'agit bien sûr pas ici, dans le cadre limité de notre revue, de prétendre à une étude exhaustive littéraire, philosophique, politique de l'œuvre abondante, riche et très complexe de Joseph de Maistre, mais de donner vie à son souvenir, et corps à ce tableau intimidant accroché sur un mur du château. Peut-être aussi quelques lecteurs auront-ils envie, après ces lignes, d'aller puiser aux sources et se confronter à une œuvre moins connue que le nom de l'auteur et beaucoup moins schématique que certains l'ont affirmé ?...

Les années de formation

Joseph naît le 1^{er} avril 1753 à Chambéry qui est alors la capitale Duché de Savoie qui appartient au Royaume de Sardaigne. Il sera l'aîné de dix enfants.

Son éducation est soignée dans un milieu très cultivé, bénéficiant notamment d'une riche bibliothèque familiale. Il fera de brillantes études. Il entre jeune au Collège royal de Chambéry puis chez les **Jésuites** envers

lesquels il gardera un fort attachement tout au long de sa vie. Il étudie le français, le latin, le grec, et plusieurs langues étrangères. Il lit la Bible, les auteurs de l'Antiquité, les Pères de l'Eglise, les érudits, les savants, et les écrivains du Grand Siècle ainsi que Voltaire, Rousseau et l'Encyclopédie.

Fort de ce solide savoir étendu, il commence en 1771, à Turin, des études de droit. Il obtiendra le titre de Docteur en 1772 : il n'a pas 20 ans !

Le juriste, le catholique et le maçon

Il revient alors à Chambéry où il entame une carrière de juriste. Mais c'est aussi à ce moment qu'il prend un engagement qui déterminera, voire conditionnera bien de ses pensées ultérieures : il entre en **Franc-Maçonnerie**. D'abord à la loge des « Trois Mortiers », qu'il considère vite comme trop « mondaine », lui préférant la loge « Parfaite Sincérité » qui relève du rite écossais rectifié, et est marquée par l'illuminisme qui est censé faire contrepoids au rationalisme des Lumières.

Dès ce moment, il exprime ses aspirations politiques en harmonie avec son double engagement spirituel : la **foi catholique romaine** et la maçonnerie. Très croyant, il se prononce pour une « Sage » monarchie, rejetant absolutisme et despotisme, même éclairé. Il préconise de prudentes réformes conseillées par l'élite qu'il connaît bien : les maçons.

Cette dualité restera présente au sein de sa pensée politique et philosophique tout au long de son existence.

Les responsabilités personnelles

En 1786, il se marie avec Françoise Marguerite de Morand. Le contrat est consultable sur le site des archives départementales de la Savoie. Ce couple harmonieux aura trois enfants : deux filles et un garçon. Lorsque, plus tard, il sera en poste à Saint-Petersbourg, Joseph dira combien il a souffert de la séparation d'avec son épouse et ses enfants pendant 11 longues années.

La Révolution française

Alors qu'il est tout juste Sénateur, en 1788, il s'inquiète déjà de l'agitation en France.

La Révolution deviendra un de ses sujets majeurs de réflexion. Il condamne la réunion des trois ordres qu'il considère comme un nivellement nuisible, mais condamne dans le même temps la « vertu défaillante » de la vieille monarchie. Il désapprouve tous ceux qui détruisent les lois fondamentales qui fondent l'unité de la Nation depuis des siècles.

L'entrée brutale des troupes révolutionnaires en Savoie, le 22 septembre 1792, fut pour lui un véritable traumatisme. Elle aboutit par décret du 27/11/1792 au rattachement-annexion de la Savoie à la République française (département du Mont-Blanc divisé en 7 districts) jusqu'en 1815, la chute de l'Empire renvoyant la Savoie à la Maison monarchique du même nom, ce jusqu'à l'annexion définitive de 1860.

Maistre est resté fidèle au roi de Sardaigne Victor Amédée III qui pourtant le comprend et le récompense mal, se méfiant de ce franc maçon, intellectuel lecteur des philosophes.

En 1793, ses biens étant menacés de confiscation, Maistre revient à Chambéry. Mais, craignant pour sa vie, il émigre en Suisse, à Lausanne où il noue des amitiés solides avec les protestants vaudois qui lui ouvrent leurs salons.

Débute alors avec la rédaction des « Lettres d'un royaliste savoisien à ses compatriotes », sa **carrière d'écrivain contre-révolutionnaire**, pendant que son frère Xavier, de dix ans son cadet, et dont il est le parrain, commence une carrière militaire qui le mènera au service du tsar de Russie jusqu'à sa mort, à Saint-Petersbourg en 1852, après avoir servi Alexandre Ier puis Nicolas Ier.

Pendant la Terreur, Joseph aide les émigrés en fuite. Dans son « Étude sur la souveraineté », en 1794, il critique, ou plutôt dénonce les théories de Rousseau et Voltaire, qu'il voit à l'origine des conditions qui ont conduit à la violence sans limites de la Terreur. Certaines de ses œuvres sur ce thème ne seront publiées qu'après sa mort, mais figureront dans la première édition de ses œuvres complètes, en 1825.



Victoire de Montesquiou entrée à Chambéry (anonyme), Estampe 168 p.21 du Journal des Révolutions de Paris 1792, musée Carnavalet



Portrait de Victor Amédée III, Roi de Sardaigne

La Révolution française est restée un sujet permanent de réflexion pour Maistre. Il s'est efforcé de comprendre pour la combattre cette « *révolte insensée et sacrilège commise contre tout ce qu'il y a de plus saint dans l'univers, couronnée par un énorme parricide, et qui a couvert l'Europe de larmes et de sang* » comme il l'écrit au moment où il espère le retour de la royauté, lors des élections législatives de germinal an V (mars-avril 1797) devant renouveler le tiers du corps législatif du Directoire. Ses « *Considérations sur*



Portrait Xavier de Maistre

la France » : rédigées en 1796, donnent pourtant à la Révolution une signification providentielle de châtiment régénérateur. Mais le Coup d'Etat du 18 brumaire an VIII fera que livre ne sera pas diffusé.

Pourtant, plus de 16 ans plus tard, au moment de la Restauration, ces réflexions et intuitions lui vaudront, tout au long du XIXe siècle, une réputation d'esprit supérieur.

Après que Maistre aura été rappelé à

Turin en 1797 par le nouveau roi de Sardaigne et prince du Piémont, Charles Emmanuel IV, les événements afférents à la Révolution française se précipiteront. Le 14 juin 1800, le 1er consul est victorieux à Marengo ; en mars 1801 l'armée piémontaise est incorporée à l'armée française, puis, le 11 septembre 1802, le Piémont est annexé à la France et forme les départements de Doire, Marengo, Pô, ou Eridan, Sesia, Tanaro. Joseph de Maistre vit tout cela comme une suite de catastrophes.

Les deux frères, Joseph et Xavier de Maistre.
Le premier exemplaire du *Voyage autour de ma Chambre*, Dessin d'E. Forest.

Bataille de Marengo [14 juin 1800]

Le tsar et l'Empereur

Le 23 octobre 1802, Maistre est envoyé – extrêmement soulagé – comme ambassadeur à St Pétersbourg où il arrive en mai 1803. Mais, restrictions obligent, il ne peut y emmener sa famille. D'où un amer découragement. Il est présenté au tsar Alexandre le 1er en juin. Il sait que le tsar lit ses correspondances avec le roi sarde, ce qui lui permet de lui faire passer des messages implicites. Il est alors très conscient de l'influence qu'il peut exercer de cette façon implicite sur la pensée du tsar.

Le rapport à Napoléon

La fulgurance du succès de Napoléon crée la stupeur. Napoléon à l'égard duquel Maistre manifestera des sentiments ambivalents, complexes, voire ambigus.

Certes, Napoléon, pour Maistre, est un usurpateur, parvenu, destructeur de l'ordre ancien, persécuteur des monarques légitimes et du pape comme en témoigne son couronnement, considéré comme le travestissement d'un rite sacré, et partant, il est un paria moral.

Cependant, Maistre admire le réalisme, l'autorité, l'intelligence des réalités du pouvoir, de Napoléon. Il partage avec lui son mépris pour libéraux et

démocrates. Il va même jusqu'à pointer le contraste entre la stupidité et la faiblesse des Bourbons et le génie militaire et administratif de celui qui sait porter la France au sommet de la gloire.

Dès 1794/97, ses écrits révélaient ses analyses du phénomène Bonaparte : Maistre rend hommage au regard d'aigle et à l'action foudroyante du Général vainqueur de l'armée d'Italie. Il connaît son génie militaire par les relations de Henry Costa de Beauregard et Benoît-Maurice de Salles qui ont participé aux pourparlers de l'armistice de Cherasco.

Joseph de Maistre oscille en 1797 (« *Considérations sur la France* ») entre l'espoir d'un rétablissement de la monarchie et l'« *espérance* » en ce « *sombre insulaire* » dont on ne sait pas vraiment « *ce qui couve dans le cœur* ».

Après le Consulat : les monarchies usées, rongées de l'intérieur, tombent... L'usurpateur est-il fondateur d'une nouvelle dynastie, d'une nouvelle légitimité? « *Usurpation légitime [...] que le temps se hâte de consacrer* »

La tentation est grande de se soumettre au principe sacré, et à la volonté de Dieu. En effet, « *Dieu fait les rois au pied de la lettre. Il prépare les races royales ; il les mûrit au milieu d'un nuage qui cache leur origine* » comme

il l'affirme dans la préface de son « *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines* » qui paraîtra en 1814.

Il considère Napoléon comme « *un instrument visiblement choisi par la Providence pour opérer une des plus grandes révolutions qu'on ait vues sur la terre* » (mai 1808). Napoléon est d'ordre « *métapolitique* ».

Son descendant Jacques de Maistre ne l'a donc pas trahi en épousant une descendante du magnifique Pierre Daru, général et comte d'Empire dont le nom est gravé sur l'Arc de triomphe de l'Etoile, et dont un pavillon du Louvre et une rue du 8e arrondissement portent le nom.

Joseph de Maistre va même jusqu'à préparer dès 1805 une demande d'audience à l'Empereur Napoléon par l'entremise du Général Savary, mais sans vouloir indiquer de motif. Puis Tilsit, en 1807, scelle l'alliance des deux Empereurs.

La démarche de Maistre repose sur un double principe et une double motivation : politiques et philosophiques : « *métapolitique* » (sic) Le sens de cette demande d'audience est incontestablement éclairé par son engagement maçonnique (cf « *Mémoire au Duc de Brunswick* »).



Portrait d'Alexandre 1er de Russie



Portrait de Mikhail Speransky

Sa conception de la mission du maçon l'amène à préparer une rencontre « *de frère à frère* » au contenu non précisé. La demande d'entrevue avait d'ailleurs été approuvée par le « frère » Alexandre I^{er}. Mais elle n'eut pas lieu.

Pourtant, sa position, et personnelle et officielle est équivoque à Saint Pétersbourg. Notamment en 1807, au moment du traité de Tilsit, cette alliance entre Alexandre et Napoléon : en tant que représentant d'un souverain en guerre avec la France, il considère l'Empereur des Français comme un

usurpateur et un ennemi... alors que lui-même est considéré comme ressortissant français depuis l'annexion de la Savoie le 27/11/1792 (il n'a jamais obtenu la nationalité piémontaise). Le tsar appelle Speransky, libéral, en vue de la conception d'une constitution sur le modèle français, ce qu'exécra Maistre.

En 1812, il pense avoir remporté une victoire diplomatique et politique lorsqu'Alexandre renvoie Speransky et rompt avec Napoléon. Il devient conseiller du tsar, bien qu'il n'entre pas au service de la Russie, en vertu

d'une fidélité dynastique qui ne lui apportera rien, le souverain piémontais ne lui en sachant guère gré.

En 1814, paraît le fameux « Essai sur le principe générateur des constitutions publiques » qui dénonce la « *manie* » constitutionnelle inspirée des Lumières, ouvrage écrit en réaction à la phase « libérale » du tsar Alexandre et au ministère de Speransky, franc-maçon lui-même et « père du libéralisme russe », qui s'est montré particulièrement puissant de 1809 à 1812.

Les derniers instants de l'ambassade à Saint-Pétersbourg

En octobre 1814, Joseph de Maistre est enfin rejoint par sa famille après 11 ans d'une séparation très mal supportée, comme il s'en était ouvert dans maints courriers privés.

Pourtant, dès Février 1816, mis en cause dans l'affaire des conversions russes au catholicisme romain, accusé de prosélytisme jésuite, il entre en disgrâce politique en Russie. Dans la foulée, un oukase y proscrit la compagnie de Jésus.

En juin 1817, il quitte, avec sa famille, Saint Pétersbourg.



Gravure de l'armistice de Cherasco (28 avril 1796)



Adieux de Napoléon et d'Alexandre après la paix de Tilsit (9 juillet 1807). Tableau de Serangeti (1810)

Honorable fin de carrière diplomatique et désenchantement politique

Sur la route du retour vers Turin, Joseph de Maistre foule pour la première fois de sa vie les pavés de Paris en Juillet 1817. Émotion. La Restauration semble stabilisée, Louis XVIII, frère de Louis XVI, est installé sur le trône.

Maistre obtient, pour le 7 juillet, une : audience auprès du roi qui a, souvenons-nous en, « octroyé » le 4 juin 1814, une charte constitutionnelle au royaume. Or, le diplomate philosophe avait commis, on s'en souvient aussi, l'« Essai sur le principe générateur des constitutions publiques », manifestement arrivé jusqu'au roi qui l'a très mal perçu, ledit essai étant une charge en règle contre les constitutions, ce qui s'applique bien évidemment à la charte... De toute évidence irrité par cette position de principe, Louis XVIII ne parle à Joseph, au cours de leur entretien, que de son frère Xavier et de son ouvrage « Voyage autour de ma chambre », récit autobiographique d'une période de mise aux arrêts à la suite d'un duel, considéré comme un chef d'œuvre et paru en 1794. Dépit, Joseph trouve un réconfort certain dans l'accueil triomphal que lui réservent l'Académie Française et les salons du faubourg Saint-Germain.

De retour à Turin, il attend avec une certaine impatience une nouvelle affectation. Il est enfin nommé en décembre 1818 « *Régent de la grande chancellerie* », belle fonction honorifique, mais sans pouvoir politique bien qu'il ait rang de ministre d'État. Son dépit de voir l'œuvre de la Révolution se poursuivre est accentué par une gêne matérielle certaine. Il se montre conscient de la médiocrité des Bourbons au pouvoir et des rivalités au sein de la Sainte Alliance et déplore qu'aucune puissance européenne ne semble à la hauteur du défi posé par la chute de Napoléon. « *Quand je pense à ce qu'on a fait et à ce qu'on pouvait faire...* », écrit-il en septembre 1815.

Il continue, inlassablement, à écrire. En 1819, il publie « Du Pape » où il estime que toute association politique en Europe pour être viable doit reposer sur l'autorité infaillible du souverain pontife. Principe mal reçu et en France et au Vatican ! Ses convictions l'emportent toujours sur le désir de plaire.

Il compose en 1820 le 11^e entretien des « Soirées de Saint Pétersbourg » qui ne paraîtra qu'après sa mort qui survient à Turin le 26 février 1821, à 68 ans. Après avoir été inhumé dans un caveau privé, son corps fut transféré dans la crypte des pères jésuites sous l'église des Saints-Martyrs de Turin. Cohérence. Ce 11^e entretien sonne, quant à lui, comme une sorte de testament philosophico-politique qui reprend et regroupe les grands thèmes de sa pensée dont la sacralité de la guerre et du bourreau, et traduit sa conception eschatologique de l'histoire.

Le calendrier de l'Histoire a offert à Joseph de Maistre un champ de souffrance, d'observation et d'analyse philosophico-politique très particulier et unitaire tout à la fois. Son regard passionné, analytique, critique, réprobateur, interrogateur, embrasse dans son entier la fracture la plus vive et la plus bouleversante, dans toutes les acceptions du terme, de notre Histoire. Exilé quasi permanent, il a pu observer et ressentir les ondes proches et lointaines de ce tsunami qui a secoué l'Europe entière et reconfiguré son paysage politique. Le filtre constant de la ferveur de sa foi catholique et « papiste », de son christianisme que certains qualifient de « transcendant » ne le garantit pas tout à fait d'un pessimisme très spécifique, lequel serait, selon le critique érudit franco-américain George Steiner « *fondé sur une théologie de la Chute où cruauté et absurdité de l'Histoire résultent du péché originel.* »



Statue des deux frères de Maistre à Chambéry



Allégorie du retour des Bourbons (24 avril 1814), Louis XVIII sortant la France de ses ruines par Louis-Philippe Crépin

La postérité

Croyant fervent, chantre d'une autorité forte, élitiste assumé, ennemi proclamé du libéralisme politique, fidèle à ses engagements, à son roi, à la monarchie en général, authentique et sans concessions, Joseph de Maistre a été, bien souvent sans même avoir été lu, diabolisé : on ne se sort pas indemne chez nous d'une image de « contre-révolutionnaire ».

Ceux qui l'ont lu n'en restent pas là. Sa hauteur aristocratique a séduit des Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy ou Baudelaire. Il fait s'interroger Renan, Taine, Lamennais ou Lamartine. Aussi différents qu'ils puissent être, idéologiquement, philosophiquement, ces écrivains ont été sensibles à la hauteur de ses vues, à l'intelligence de ses paradoxes, à son ironie qu'on n'ose qualifier de voltairienne, et Valéry voyait en lui un « prosateur magnifique ».

Un de ceux qui en parlent le mieux est sans doute notre contemporain Philippe Sollers dans un entretien qu'il intitule « **Prodigieux Joseph de Maistre** ». Il faut certainement prendre l'adjectif dans toutes ses acceptions, y compris celle la plus proche du sens premier.

« C'est un personnage prodigieux dont la vie romanesque est extrême. Et ses livres sont absolument capitaux pour étudier l'histoire ». Sollers ajoute « D'accord, pas d'accord, ce n'est pas le problème. Le style vous emporte immédiatement ».

« Il met en avant le rôle central de la providence, qui est l'origine de véritables punitions divines dont la Révolution française serait une illustration éclatante... »

... Il est celui qui analyse le mieux ce qu'on peut penser de l'histoire dans un terme providentialiste ou selon une volonté cachée à longue échéance à partir de la Révolution française. C'est là que ça se joue. Et, aujourd'hui, Maistre peut être une clef pour comprendre notre époque, donc on a tout intérêt à le lire. Sauf qu'on est sous hypnose et que, dans l'enseignement transmis par l'école, par l'université, par les familles, par la politocallerie, il ne faut surtout pas aborder la question de la Révolution, car c'est le socle. C'est la fondation ».

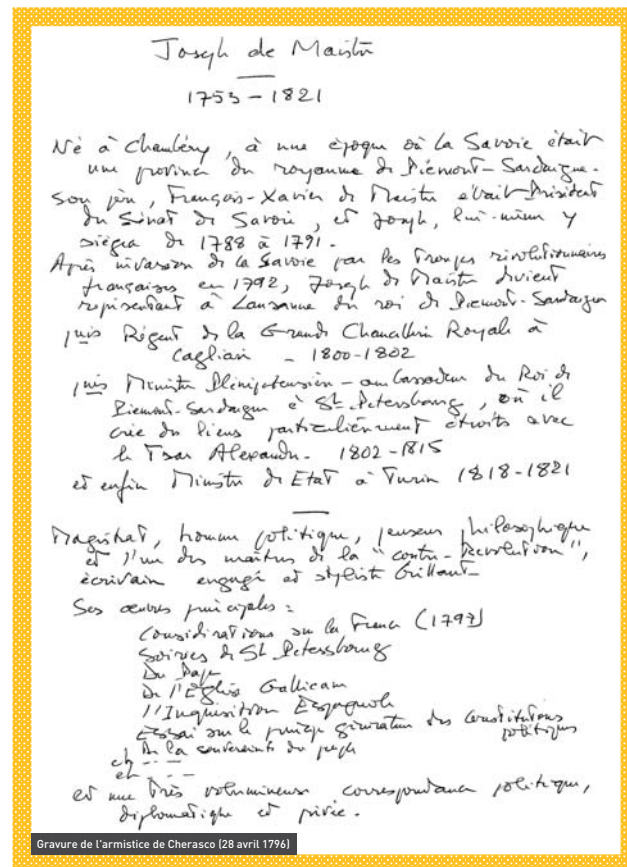
C'est peut-être pour ces raisons complexes sous-jacentes, antinomiques, paradoxales, ambiguës, non dites, mais qui toutes concluent au talent littéraire

supérieur, que par deux fois, les maires d'un quartier de Paris aux sympathies historiquement révolutionnaires ont choisi de donner à une rue de leur arrondissement le nom de Joseph de Maistre. En 1889 Jacques Wiggishoff, maire du XVIII^e, donne à l'ancien chemin des Dames le nom de Maistre. Un quart de siècle plus tard, un décret du 4 juin 1914 ouvre, entre les rues Marcadet et Championnet, une prolongation de la rue. Edouard Kleinmann, alors maire, et qui avait pourtant combattu dans les rangs de la Commune, confirme pour ce qui devient la plus longue rue du XVIII^e arrondissement, le nom de « Maistre », en y ajoutant le prénom de « Joseph ». Décision qui n'a depuis jamais été remise en question. Est-ce parce qu'ils avaient pris la précaution de préciser que l'écrivain était un « contre-révolutionnaire » ?

Ce à quoi répond encore Sollers : « Il faut lire ici, bien entendu, non pas 18^e arrondissement, mais 18^e siècle, et non pas "auteur contre révolutionnaire", mais auteur révolutionnaire ».



Plaque rue Joseph de Maistre (1753-1821), contre-révolutionnaire, [cliché Jutes Boulanger]



Gravure de l'armistice de Cherasco (28 avril 1796)

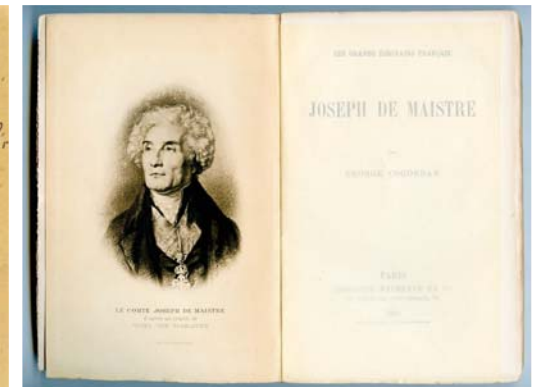
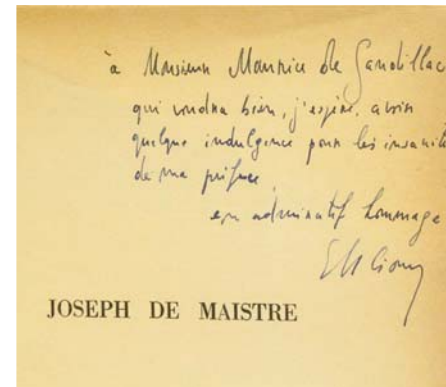
Notes

• Jacques de Maistre, le père de Roselyne de Montfort, est décédé le 15 janvier 2022, à l'âge de 97 ans. Nous étions convenus d'un entretien en décembre 2021, son état de santé a

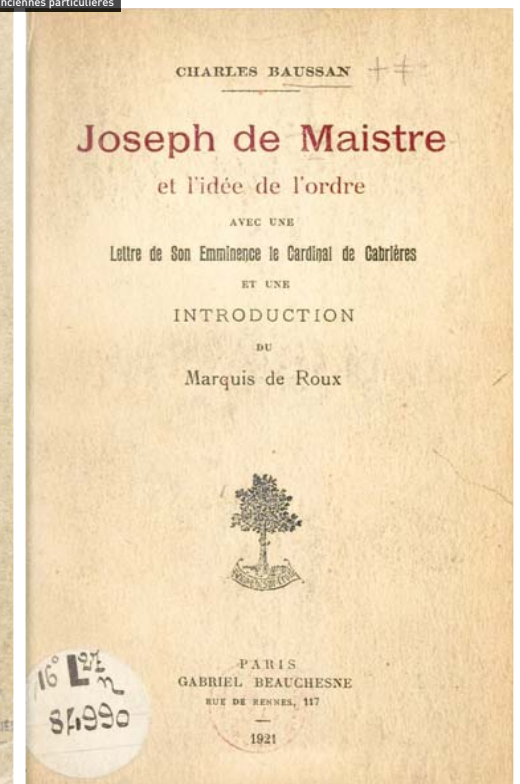
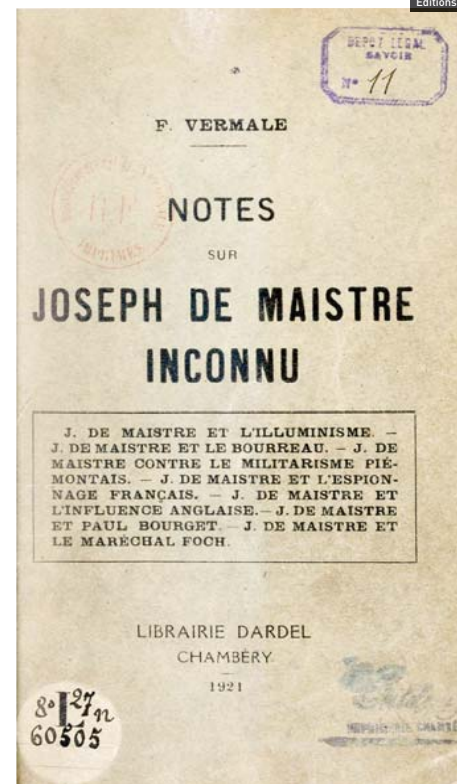
empêché, à notre grand regret, cette rencontre de se réaliser. De justes hommages lui ont été rendus.

• 2007 Premier article du n°100 de la revue littéraire « l'Infini » consacré par Philippe Sollers à Joseph de Maistre

• Depuis la première édition des œuvres complètes de Joseph de Maistre en 1825, de nombreuses rééditions ont été proposées, facilement trouvable, à des prix très divers selon la date et l'éditeur. Certaines éditions ont inclus les correspondances.



Éditions anciennes particulières



PROMENADES À TRAVERS LA VALLÉE DE L'EPTÉ, DU PAYS DE BRAY À GIVERNY

Par **Jean-Claude Cavard**

**HISTOIRE PATRIMONIALE,
PAYSAGES, ENVIRONNEMENT,
ENJEUX D'AMÉNAGEMENT
ET DÉCOUVERTES RÉCRÉATIVES**

« Cette noble terre, entre Paris et Rouen, est de nos jours une région de tourisme car la nature y est restée authentiquement belle et l'homme aime à s'y reposer... L'Epte et l'Andelle sont appréciées des pêcheurs de truite. »

— André Castelot, Route « Normandie-Vexin »,
Nouvelles de l'Eure, n° 62, printemps 1977.

La très intéressante exposition du Château-de-la-Roche-Guyon consacrée ce dernier semestre de 2021 à la thématique des « Frontières », pour l'anniversaire des 1100 ans du Traité de Saint-Clair sur-Epte, a incité Les Amis du Vexin Français à aborder pour la première fois cette vallée. Cette rivière issue du Pays de Bray constitue une limite départementale entre l'Oise, l'Eure et le Val d'Oise et joue ainsi un rôle de véritable « frontière » tant au niveau administratif qu'au niveau de l'espace vécu des habitants. Sur plus de 110 km, le promeneur découvrira des paysages remarquables. Partout, présence de l'eau, de bois, d'étangs, dont de grandes peupleraies et, de temps en temps, de petites communes rurales nichées au débouché de vallons. Beauté des paysages et grande fragilité de l'environnement, autant de caractères dominants d'un territoire géographique original. Il s'agit ici, d'analyser l'attractivité d'un territoire et sa capacité à assurer à la fois sa protection environnementale et son développement socio-économique.

Partons à la découverte de la vallée du Pays-de-Bray à la confluence de l'Epte avec la Seine !

La vallée de l'Epte vue par deux « témoins »

L'espace vécu, impression d'une résidente de la vallée de l'Epte val d'oisienne

Un questionnaire avait été adressé à une **habitante de la vallée de l'Epte** (Bray-et-Lû, rive francilienne, 95). Témoignage intéressant car il traduit le vécu de l'espace vécu et la quotidienneté : ressenti d'une "rurbaine" qui, comme beaucoup de couples, a choisi d'habiter ce secteur du Vexin français.

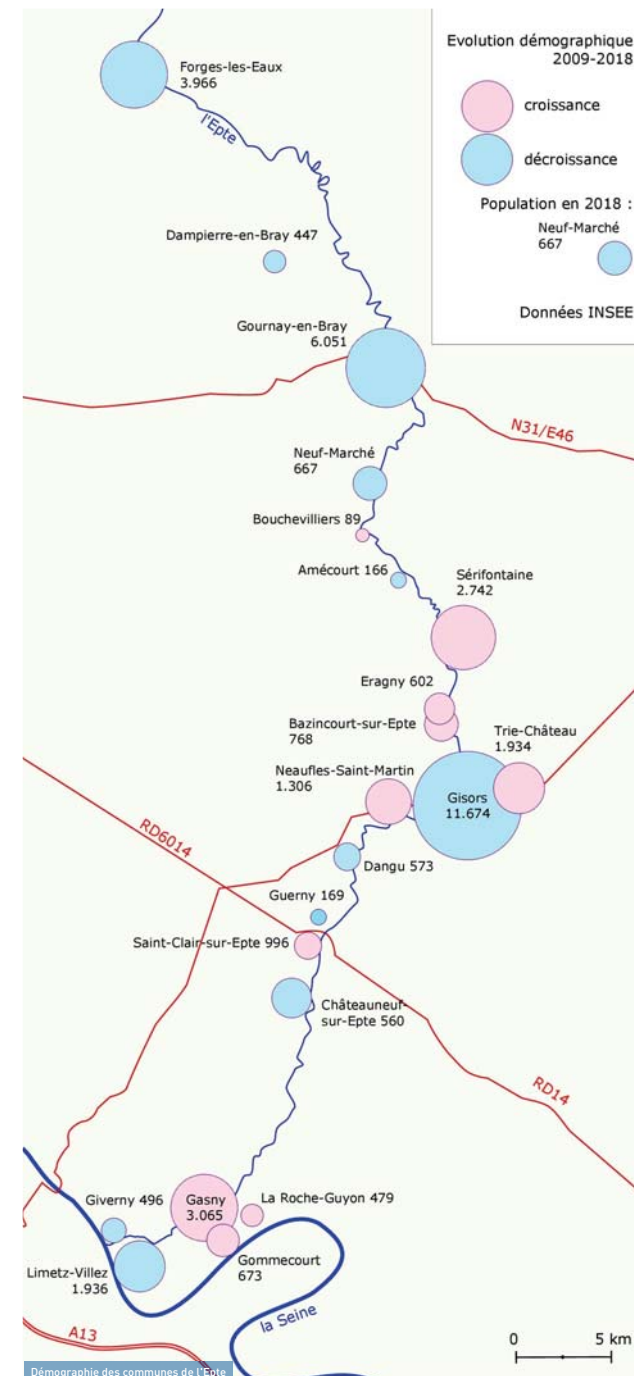
« La Vallée de l'Epte nous a immédiatement séduits par son calme et sa douceur de vivre, ses paysages, ses villages en pierre et ses champs à perte de vue. Et surtout, nous étions riverains de l'Epte. C'est pour nous un énorme atout car l'emplacement de notre maison est véritable privilège. L'Epte est la frontière naturelle entre l'Île-de-France et la Normandie et quand je rentre chez moi en venant de mon travail de Cergy-Pontoise, j'ai l'impression de sortir de la ville pour partir à la campagne voire même de partir en vacances ! Les paysages sont verts et vallonnés. C'est calme et apaisant et la vie y est douce. Peu de voitures et beaucoup d'espace ! Mais, mon secteur préféré est celui qui longe l'Epte de Giverny à Gisors. Nous pouvons faire des balades inoubliables

ou bien suivre la "voie verte" qui traverse tous les villages typiques de la vallée de l'Epte. Ce secteur est propice aussi aux longues randonnées en vélo car la voie verte est un itinéraire cyclable hors pair.

Mais, j'aimerais cependant qu'on développe des lieux conviviaux pour boire un thé (ou autre) ou manger une glace le long de la voie verte car quand on se promène, cela manque ! Il faudrait aussi des petites terrasses où on pourrait consommer. Une activité de canoës gérée par deux entreprises extérieures à Bray-et-Lû amène beaucoup d'amateurs de la descente de l'Epte d'avril à octobre environ. Cela attire de nombreux touristes sur la commune, ce qui contribue au dynamisme du village. Pour les amateurs de peinture, la vallée de l'Epte est un « incontournable » puisqu'elle a inspiré de nombreux peintres pour ses paysages et ses couleurs. Pour nous, la vallée de l'Epte est un bon compromis entre la ville et la province tant au niveau de sa situation que de la qualité de vie. Par téléphone, j'ai pu vous exprimer mon admiration pour cette belle région.

C'est un secteur plein de charme, plein de surprise, vert et vallonné. La Vallée de l'Epte est pour moi, mon « petit paradis » ; on est entre ville et campagne ! J'ai pu ainsi, vous exprimer mon admiration pour cette belle région».

— Cécile Barthélémy, 54 ans, mariée, 4 enfants dont 2 encore à la maison.



Témoignage d'un ancien Inspecteur des sites, Yves Périllon

Yves Périllon fut inspecteur des sites en Normandie et pendant longtemps dans le Val-d'Oise. Du fait de ses fonctions, il a instruit le montage du Parc naturel régional du Vexin et a suivi les « grands dossiers » de la vallée de l'Epte qui passaient en commission des sites dans le Val d'Oise. Sa description concerne la partie comprise du sud de Gisors à Giverny.

« Lors des premières réflexions sur le PNR du Vexin français à la fin des années 1980 par l'IAURIF (Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région Ile-de-France), une étude avait été mandatée par le préfet de région et le ministère de l'environnement pour délimiter le territoire du futur parc du Vexin selon des critères paysagers,

écologiques, architecturaux suffisamment compatibles même s'ils n'étaient pas strictement identitaires (à l'ouest et à l'est de l'Epte). Nous avons évoqué l'éventualité d'élargir nos réflexions sur les territoires voisins de l'Ile-de-France qui se prévalaient de l'étiquette Vexin à la fois du côté de la Picardie et du côté de la Haute-Normandie. Rattacher au Parc le Vexin « picard » ne faisait aucun doute, d'autant que les Amis du Vexin que nous associons à ces réflexions avaient une implantation forte de ce côté. Or, si la vallée de l'Epte était concernée par nos réflexions sur l'éligibilité en Parc, c'était bien évidemment parce qu'il était difficile de mettre la rive gauche sans la rive droite, très liées par le paysage.

Toutefois, l'histoire avait figé une frontière, confortée par l'administration et l'état d'esprit des populations normandes, comme en témoignait la teneur des réactions des élus du Vexin Normand et celle des associations locales, plus centrées sur leurs activités dans les pôles historiques et culturels comme ceux des Andelys ou d'Etrepagny. Ainsi, faute de demande des élus normands peu désireux de partager au sein d'un PNR les objectifs et les financements des franciliens mieux dotés et plus ambitieux sur ces thèmes, et faute d'intérêt de la part des associations locales ou départementales, la Région Haute-Normandie n'a pas voulu s'intégrer dans notre démarche, tout comme la Région Picardie d'ailleurs pour la partie vexinoise du département de l'Oise. C'est cela qui me semble important. Pour toutes ces raisons (et il y en a d'autres !), nous avons manqué malheureusement l'élaboration d'un Parc qui aurait intégré, comme il se doit, l'ensemble de la vallée, laquelle a une réelle unité paysagère et une forte identité.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Le marais de Frocourt (95) comme une très grande partie de la vallée a été trop envahi par les peupleraies dont la plantation ne pouvait pas être interdite par le classement au titre des sites. La vallée de l'Epte présente néanmoins certaines problématiques délicates lesquelles ont fait conflit. La partie inondable de la vallée de l'Epte génère des problèmes importants, notamment à Saint-Clair. Inutile de vous dire aussi que la grande réserve souterraine de gaz dans la colline du Heloy a fait l'objet d'un PPRI (plan de protection des risques industriels) localement « détonnant ! ». Ce fut un dossier des plus conflictuels dans les années 1970/1980.

Selon moi, le « must », c'est Giverny avec son magnifique musée des Impressionnistes construit en totale harmonie avec le site. C'est une des rares réussites d'intégration contemporaine. Cette vallée est remarquable pour ses paysages, ses villages et ses ambiances variées. Mais, quant à moi, j'ai toujours rêvé de descendre l'Epte en kayak et passer en particulier sous le pont d'Aveny et ses platanes magnifiques -parce que non taillés ! Ce doit être sublime. C'est l'unique ouvrage du XVIII^e siècle construit en pierre de taille avec trois arches et qui fut classé en 1995. Le site est superbe.

Un site d'exception, la maison et les jardins de Claude Monet, le « Musée des Impressionnistes » ; un « haut lieu » du tourisme national et international, à quelques kilomètres de la confluence de l'Epte avec la Seine. »

Par ailleurs, en tant qu'inspecteur des sites, Yves Périllon avait dans un cahier spécial consacré aux parcs naturels régionaux (en 1995) bien posé les

problèmes des futures limites du Parc lequel aurait pu (et dû selon nous) dépasser la vallée vers le Vexin Normand, ce que l'actuelle révision de la charte en cours en 2021 n'a toujours pas envisagé. Ajoutons que de leur côté, dans les années 1990, les élus franciliens du Vexin n'étaient guère favorables à un parc tri-départemental (Eure, Val d'Oise et Yvelines) du fait de la plus grande complexité du

« montage » d'un PNR birégional (Normandie, Ile-de-France). Un PNR qui eût pris en compte toute la vallée au moins jusqu'à Gisors (laquelle serait devenue ville-porte) eût été un outil de labellisation territoriale et eût favorisé les problèmes d'aménagement grâce aux lignes budgétaires. C'eût été enfin, une transgression de la frontière historique. L'occasion en a été perdue.

Découverte historique et patrimoniale d'une « vallée frontière »

« Vérité en deça, erreur au-delà ! »

Quelle est actuellement la valeur de cette frontière, la vallée de l'Epte pouvant encore aujourd'hui être considérée comme une « marge » au sens géographique du terme ? Elle se situe en effet assez loin de Paris (métropole de 12 millions d'habitants avec ses couronnes) et surtout, elle est souvent « oubliée » car « tangente » à plusieurs départements et régions. Un auteur a pu dire que c'était un véritable « Far- West » ! Ainsi, le toponyme de Neuf-Marché (27) ne renvoie nullement à la notion commerciale mais à celle ancienne de marche, au sens historique du terme. Toujours est-il qu'un vexinois francilien ignore tout de ce qui se passe chez son voisin, en Vexin Normand, et vice-versa. L'aménagement de l'espace a grandement souffert car chaque territoire a par définition une vision endogène et il n'existe encore aujourd'hui de ce fait aucune véritable coopération entre « voisins. L'histoire a donc marqué durablement la vallée de l'Epte.

Joël Godard est secrétaire général et vice-président de la revue « Société Historique et géographique du Bassin de l'Epte » (S.H.G.B.E). Agrégé d'histoire et pendant de longues années responsable éditorial de la revue « Vivre en Val d'Oise », il intègra par la suite une collectivité territoriale. Un des rares historiens à faire la part belle à la géographie ! Cela fait de lui pour nous un véritable interlocuteur dans le domaine qui nous occupe.

« Certains spécialistes locaux, très au fait du sujet, considèrent par exemple que les actions actuelles doivent s'appuyer sur la connaissance de l'histoire de la rivière. L'Epte est en effet, un bien petit cours d'eau. La frontière qu'elle a constituée serait aujourd'hui invisible s'il n'y avait pas

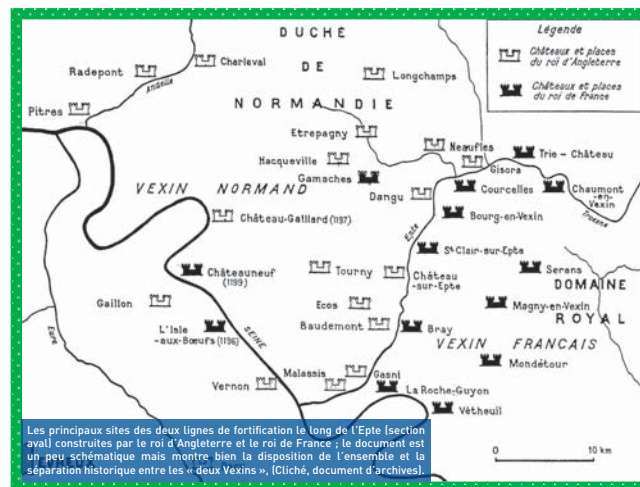
eu une ligne de forteresses sur chaque rive (la « française » et la normande). Or, et cela est remarquable, cette frontière est toujours bien présente dans les mentalités aujourd'hui ! En raison à mon avis, de l'ancrage des circonscriptions administratives modernes mises en place à la Révolution. La création des départements au premier chef et ensuite des régions administratives ont accentué le « fossé ». Je ne citerai qu'un seul exemple mais qui me semble significatif. Du fait de la construction de zones commerciales, il n'existe plus de séparation physique entre Gisors, dans l'Eure et Trie-Château dans l'Oise ! La première (la ville) pourrait facilement « travailler » avec le « Cap de la Hague » (en Normandie) et la seconde avec Calais (Hauts-de-France) compte-tenu du découpage des nouvelles régions !

Un exemple, la Société Historique et

Géographique du Bassin de l'Epte, qui a son siège à la mairie du Coudray-Saint-Germer (Oise) n'a jamais pu obtenir de subvention du Département de l'Eure au motif, certes officieux que son siège était dans l'Oise alors que nombre d'articles de notre revue concernent l'Eure ! Il est aujourd'hui encore très difficile de faire « travailler » ensemble les « deux côtés » de l'Epte. En outre, le découpage administratif s'est aussi imposé aux esprits. Ainsi, on est de l'Oise ou on est de l'Eure, plutôt que du Vexin et dans les mentalités, les vexinois « d'outre-Epte » c'est-à-dire ceux du Vexin Normand ne sont pas des nôtres ! Au point de vue historique, le Vexin Français relevait du diocèse de Rouen jusqu'à la révolution mais l'archidiaconé de Pontoise supportait mal cette tutelle et profitait de son éloignement. L'Epte a donc toujours été une frontière symbolique et c'est toujours vrai aujourd'hui ».



La maison de Claude Monet à Giverny, l'exceptionnalité de ce site en fait un lieu de visite international. (Cliché, Cavard, 2015)



Les principaux sites des deux lignes de fortification le long de l'Epte (section aval) construites par le roi d'Angleterre et le roi de France : le document est un peu schématisé mais montre bien la disposition de l'ensemble et la séparation historique entre les « deux Vexins ». (Cliché, document d'archives).

L'Epte : une frontière fortifiée

L'Epte obtient sa valeur emblématique à la signature du Traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911. La rivière devient alors une frontière fortifiée, séparant le Vexin français du Vexin normand. Chacune de ses deux rives était jalonnée de forteresses. Les châteaux de Saint-Clair-sur-Epte et de La Roche-Guyon protégeaient la rive française du Vexin, tandis que ceux de Dangu, Château-sur-Epte et Baudemont veillaient sur le Vexin normand. S'il ne reste qu'une tour en ruine de l'édifice de Saint-Clair-sur-Epte, le donjon de La Roche-Guyon est en revanche encore visible. Il occupait une position stratégique, lui permettant de surveiller l'Epte et la Seine. Côté normand, le site de Château-sur-Epte offre de beaux restes du premier château fort construit sur motte par Guillaume Le Roux, au bord de l'Epte. Le donjon, entouré d'une « chemise », se dresse sur un piton. Ces forteresses défendirent la frontière de l'Epte pendant plusieurs siècles.



Une ligne de fortifications le long des deux rives, un cas unique en France

À l'époque romaine, le gué de Saint-Clair-sur-Epte était le lieu de passage de la grande voie qui allait de Lutèce à Rotomagus (Rouen) et les tribus gauloises occupaient l'est de l'Epte (c'étaient les Bellovaques) tandis que les Véliocasses étaient localisés à l'ouest de l'Epte. Depuis le Haut-Moyen-âge, la frontière s'est matérialisée concrètement par toute une série de

points de fortification dont le nombre est impressionnant même si la plupart ne sont plus que des vestiges, voire des ruines. Ces « témoins » patrimoniaux attestent symboliquement de l'importance de l'histoire entre la Normandie et l'Île-de-France et il est probable que c'est un cas quasi-unique en France aujourd'hui.

Dès le Haut-Moyen-âge (X^e-XI^e siècles), la vallée s'est couverte de mottes castrales (buttes de terre) avec des tours et de véritables châteaux forts. Du côté normand mais aussi du côté français, il y avait 2 lignes de fortifications, la deuxième servant de couverture à la première. Ainsi, une première ligne a été construite autour du Château de Gisors lequel était encadré par les ouvrages plus secondaires mais néanmoins importants en tant que soutien de Gournay-en-Bray et de Neuf-Marché (Eure). En Normandie, les fortifications de Gournay étaient protégées par l'Epte, la Morette et son affluent. Le gué de Dangu était protégé par un château avec une double enceinte et un donjon. Trie-Château (60), à l'est de Gisors a toujours son château devenu mairie et Courcelles-les-Gisors (27) avait un château (aujourd'hui en ruines) lequel fut bâti par Philippe Auguste pour surveiller l'Epte.

D'une rive à l'autre, les fortifications se « répondaient » face à face; ainsi, le château de Saint-Clair-sur-Epte (95) a été construit en vis-à-vis de celui de Château-sur-Epte (27). Celui de Saint-Clair (disparu) était d'une conception défensive très efficace car comme celui de Chars (hors vallée et sur le plateau du Vexin Français) il était protégé par



MAIS VOICI QUE, BRUSQUEMENT, LUI APPARAÎT, S'ÉTENDANT JUSQU'À LA LIGNE D'HORIZON LE GRANDIOSE PANORAMA DE LA VALLÉE DE LA SEINE, AVEC TOUT EN BAS, LA CÉLÈBRE, BOUCLE DU FLEUVE, ET, À L'AVANT PLAN, ENFOUÏ PARMI LES FRONDAISONS ROUGES, LE PUISSANT DONJON DE LA ROCHE-GUYON...



des marécages. Neaufles-Saint-Martin (27, ouest de Gisors) fut établi au XI^e siècle près du confluent de l'Epte et de la Lièvre et ce fut le plus ancien point fortifié de la « frontière ». Le donjon actuel qui se dresse sous la forme d'un demi-cylindre de 13 mètres de diamètres fut construit sous les ordres de Henri de Plantagenet et était construit sur une motte artificielle. Le château lui-même fut démantelé au XVII^e siècle. Quant à celui de Château-sur-Epte fondé à la fin du XI^e siècle par Guillaume le Roux et bâti sans doute par Robert de Béllème, le meilleur architecte militaire, seule une partie de la « chemise » a survécu au démantèlement alors qu'une deuxième enceinte défendait le donjon.

Tout à fait en aval, dominant la Seine mais aussi la basse vallée de l'Epte, le formidable château de La Roche-Guyon fut construit en « proue » et à la pointe sud du plateau lequel s'effile. Il complétait en fait la surveillance des deux vallées. Plus en aval mais vers la confluence avec la Seine, le château de Gasny était en fait un véritable « contre-château ». Au total, c'est tout un système fortifié qui fut mis en place et ce, en peu de temps et la notion de « frontière » donne lieu à des débats. Ainsi, les élus du Parc du Vexin ont refusé d'intégrer dans la nouvelle Charte la rive normande de l'Epte car disent-ils, le « Traité de 911 » est toujours présent dans les esprits... en fait, cette intégration les eût obligé à

« travailler » avec une autre région, la Normandie !

Raymond Woessner, ancien Professeur de Géographie à Paris 1 avec qui nous abordons cette thématique des « marges » et des « Frontières » estimait, quant à lui :

« Je ne suis pas du tout d'accord avec vous; cette notion de « frontière » ne doit pas être oubliée comme vous avez l'air de le dire ! L'Epte fonctionne comme une frontière-fantôme. Et, apparemment cela laisse des traces. Elle a donc aujourd'hui un intérêt patrimonial et de curiosité touristique ».



Une si petite rivière... Une multiplicité d'usages de l'eau

L'Epte est une petite rivière au cours très sinueux, au courant rapide voire tumultueux en hiver ou au printemps. Elle prend sa source (comme on disait jadis dans les vieux ouvrages de géographie) à 192 mètres en Seine-Maritime un peu au nord de Forges-les-Eaux. Elle a un bassin versant de 1 467 Km², est rejointe par 21 affluents et se jette dans la Seine non loin de Vernon près de Giverny après un parcours de 113 km. Si son débit moyen est faible, (6 à 13 m³ seconde en été) et ce, en section centrale, ses crues peuvent être brutales comme en 2001 et atteindre les 50 m³.

Depuis le Moyen-âge, la vallée a été totalement modifiée : drainage de prairies humides pour l'élevage et la mise en place des communaux, utilisation des zones humides et marais pour la production du bois, de l'osier, de la tourbe, du chanvre et du cresson. Les étangs furent utilisés pour la pêche professionnelle. Les moulins à usage industriel (moulins à farine, à tan-tissus-et à draps) vont marquer l'activité économique en particulier dans la partie amont. Ainsi, dans la partie brayonne de l'Epte, c'est-à-dire de la source à Gisors, il existait 17 moulins avant la Révolution et au XIX^e siècle l'utilisation de l'énergie hydraulique a joué un rôle considérable. Cependant, en 1860, on ne comptait plus que 15 moulins et le déclin fut ensuite inexorable car en 1920, il n'en y avait plus que 3 sur toute la section étudiée. Les moulins ont joué un rôle capital car certains ont induit par la suite la création à partir du milieu du XIX^e siècle de filatures, d'usines de tissage voire de laminaires. Il a donc existé une proto-industrie originale.

En effet, les activités artisanales et manufacturières des XVII^e et XVIII^e siècles ont donné naissance dès le début du XIX^e siècle à l'apparition de grands capitaines d'industri, tel le baron Dauvilliers pour la filature et le tissage à Gisors et à Eragny-sur-Courcelles. Le général Darlincourt a introduit la petite métallurgie (laminage de zinc et de cuivre) à Sérifontaine (27). D'où, la création par la suite de grandes entreprises de type capitaliste dont l'usine de zinc de Bray-et-Lû (« La Vieille-Montagne » devenue aujourd'hui VM Building avec 180 salariés produisant du zinc laminé en feuillet et bobines).

Par ailleurs depuis toujours, la rivière

a « servi » à tous les usages domestiques et urbains : eau alimentaire (!), latrines, égouts et lavoirs. Mais, au XIX^e siècle, l'Epte a vu se développer la « fonction récréative » : sites de pêche, baignade, canotage, promenade le long des rives, voire thermalisme à Forges-les-Eaux. Les cartes postales de l'époque et les peintures de Monet à Giverny en sont des témoignages. Des maisons de campagne que l'on appellerait aujourd'hui des résidences secondaires furent construites par des familles parisiennes et l'ouverture des gares à Gisors, à Gournay-en-Bray et à Forges-les-Eaux a joué dans ce cas un rôle important dans la « découverte » de cette petite vallée.

La maîtrise de l'eau pour ces différents usages a nécessité la réalisation, en différents secteurs de la rivière, de petits barrages avec des moulins, des biefs et des canaux de défluviation. Le centre-ville de Gisors en est un bon exemple. Il est évident qu'au fil des ans, cette accumulation d'usages à fonctions bien différentes a provoqué l'assèchement des marais et des zones humides. Levées de digues, plantation de saules et de peupliers, autant d'éléments qui ont modifié la nappe phréatique et affecté le fonctionnement hydrique. L'anthropisation de la vallée s'est donc fortement accélérée, avec toutes ses conséquences négatives induites.

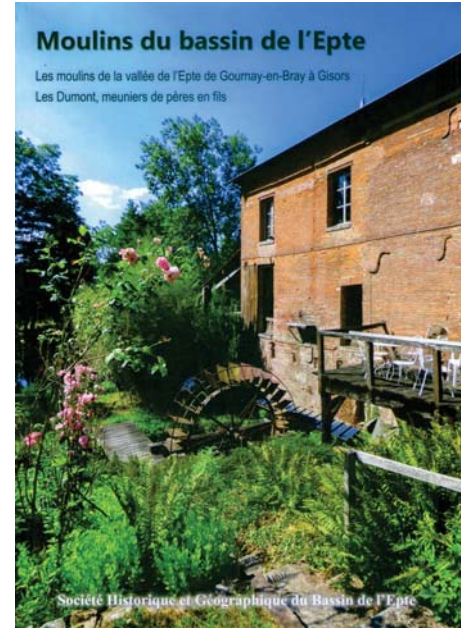
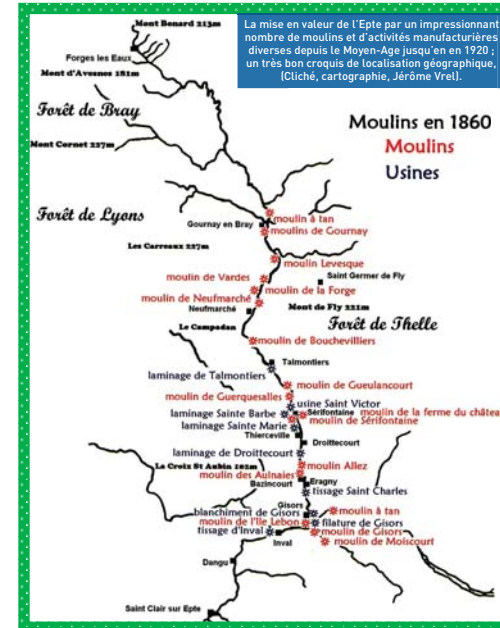
Journée d'Histoire de Gisors
La SHGBE vous invite
Samedi 28 février 2015 à 14 h 30
Salle Guernica au Boisgeloup (Gisors)
Conférence de Jérôme Vrel

**Usages de l'eau
dans le Bassin de l'Epte
à travers les siècles**

Faire "connaître" au grand public l'espace géographique, une des fonctions essentielles des sociétés historiques et naturalistes : conférence sur les usages de l'eau par le naturaliste et historien Jérôme Vrel, (Cliché, S.H.G.B.E, Jacqueline Briand).

Entrée gratuite

La journée d'Histoire de Gisors est organisée par
la Société Historique et Géographique du Bassin de l'Epte
avec le concours de la Ville de Gisors



Promenades, découvertes paysagères et écologiques en vallée de l'Epte... Carnet de voyage

« Comprendre » un paysage est un exercice difficile. Une « lecture » attentive de différents Atlas permet pourtant d'appréhender les subtilités de l'interprétation.

De Forges-les-Eaux à Gisors, le secteur brayon, un milieu original (1)

Dans cette partie amont, le chevelu hydrographique très dense entraîne régulièrement des inondations. Ainsi, au XIX^e siècle, les immenses pâturages au sud de Gournay connus sous le nom de « grand pré » étaient régulièrement submergés. Les bois, les collines vallonnées, le paysage de bocage, les cultures sur zones alluvionnaires et limoneuses et les prés en fond de vallée sur zones humides forment la trame paysagère bien connue de toute cette partie de la vallée de l'Epte brayonne. Le paysage de bocage domine partout avec un habitat souvent dispersé. En revanche, après

Neuf-Marché, l'Epte se resserre car elle entre alors dans la cuesta du Bray laquelle est observable par un talus bien marqué. Le Bray a un climat plus froid, mais, sur les coteaux calcaires bien exposés vers le sud on peut observer des pelouses et une flore de type méditerranéen. Au XIX^e siècle, les paysans y plantaient encore de la vigne du fait des conditions microclimatiques favorables.

De Neuf-Marché à Gisors, l'Epte forme une « entaille » régulière d'environ 1 km de large avec des versants asymétriques, un versant raide

vers le sud-ouest et un versant doux vers le nord-est. L'Epte est bordée par des collines boisées, des pelouses calcaires enrichies et des herbages en fond de vallée. Les petits affluents rejoignent l'Epte à Gisors après avoir drainé les plateaux cultivés en grande agriculture intensive du Pays de Thelle (à l'est) et du Vexin Normand (à l'ouest). Après cette ville, la vallée s'élargit et les coteaux en pente douce sont le plus souvent cultivés mais on y observe encore, sur les talus, des pelouses calcaires en friche ou boisées. Elles sont identifiées en zone Natura 2000 (cf. infra).

De Gisors à la confluence, la « vallée historique » (2)

Dans cette partie de la vallée, toutes les communes sont de petite taille (sauf Gisors au sud, plus importante) et si on comptabilise la population des 15 villages présents le long des deux rives, de Dangu à Giverny, c'est à peine si on arrive en 2018 à 11 000 habitants. La Roche-Guyon (479 habitants) n'a pas été retenue dans le calcul. Toutes ont connu depuis le début des années 1990 une assez forte croissance démographique mais elles montrent aujourd'hui un certain ralentissement, voire un vieillissement de leur population. La Charte du Parc (rive francilienne) limite la croissance de ses communes (secteur de la rive gauche). La majorité des habitants sont des « rurbains » (habitants originaires de Paris ou de sa banlieue).

A Gisors, l'Epte effectue un véritable coude à 90° (ce qui est rare pour une rivière !) et la vallée s'élargit considérablement du fait des confluences de petites rivières affluentes (la Lévrière, par exemple, affluent de la rive droite). Ensuite, l'Epte retrouve un profil symétrique avec une large vallée non urbanisée d'environ 2 km et des versants raides coupés régulièrement

de petites vallées secondaires. C'est à leur niveau que se sont établis les villages — en dehors des crues —. Les cartes IGN montrent bien les éléments de topographie et leur singularité. Le relief est marqué par un fond plat jalonné d'étangs et de marais, contrastant avec des coteaux régulièrement échancrés en éperons par les affluents de l'Epte, ce qui contribue au grand intérêt des paysages. Au sommet des coteaux, les bois et les bosquets forment des ourlets forestiers. Des friches témoignent de l'abandon de l'agriculture, ces coteaux formant un motif paysager majeur. Les Atlas des paysages (Eure, Val d'Oise) ont remarquablement analysé les grands enjeux paysagers. Ainsi, pour l'Atlas du Val d'Oise, les chapelets de villages positionnés en léger surplomb constituent des « événements » et produisent des ambiances singulières. « La vallée de l'Epte offre un véritable spectacle, une perspective paysagère naturelle rendue dynamique par le jeu des horizons et les effets de lumière qui se succèdent au fil de son parcours, au droit des vallées affluente » (Atlas du Val d'Oise, page 189).

Les Atlas paysagers effectués par les

services de l'Etat n'ont certes pas de valeur juridique mais sont destinés à conseiller les élus en charge des documents d'urbanisme. D'où toute une série de préconisations de manière à protéger les grands enjeux paysagers. Il est suggéré de mieux mettre en valeur les différents belvédères ; il est préconisé d'éviter la « fermeture » des paysages trop souvent occultés par les peupleraies ; l'urbanisation se doit d'être très soucieuse de l'ambiance paysagère, d'où, refus du mitage, nécessité d'un choix judicieux des jeux de couleurs des maisons individuelles, traitement des bords de villages et des espaces publics, obligation de conserver les villages dans leur « enveloppe » urbaine. Plus en aval et près de la confluence, Giverny apparaît en co-visibilité avec la boucle de Guernes et le coteau de La Roche-Guyon. Les paysages de la vallée de l'Epte sont donc de très grande qualité et nécessitent d'être minutieusement préservés, voire restaurés. La Charte du PNR du Vexin (dans son périmètre de compétence), les PLU (plan local d'urbanisme) et tous les documents d'aménagement intercommunaux ont, dans ce domaine, un rôle capital à jouer.

Découverte « naturaliste » dans une vallée d'intérêt écologique majeur (3)

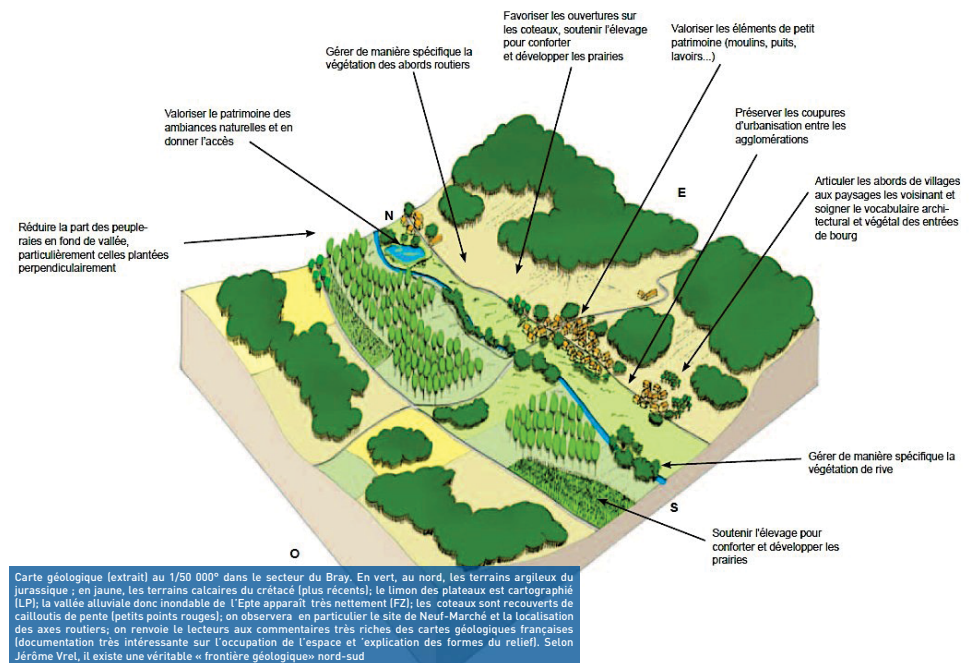
L'Epte est identifiée comme un couloir écologique majeur au niveau du Bassin parisien, et comme un réservoir de biodiversité. On a pu parler de la vallée comme d'un « sanctuaire » ! Au début des années 1980, son classement, du sud de Gisors à la confluence, au titre de la loi de 1930, avait donné lieu à une suite de procédures juridiques. Ainsi, en 1972, la société des *Sablères Modernes* avait déposé vallée de la Lévrière (à l'ouest de Gisors) bénéficie de la loi de 1930. Mais dans toute la vallée, du nord au sud, de nombreuses protections réglementaires viennent se superposer : ENS, (espaces naturels sensibles gérés par les départements), ZNIEFF (zones naturelles d'intérêt faunistique et floristique), sites inscrits et, bien évidemment, périmètres des monuments historiques avec leurs 500 mètres de protection. En outre, sur la rive gauche francilienne, la charte du PNR du Vexin Français renforce l'aménagement au sens durable du terme. Pas un pouce de terrain, donc, qui n'ait été ausculté et minutieusement répertorié ! un dossier en vue de l'extraction de sables et de graviers (au

niveau de Montreuil-sur-Epte). En 1977, les services de l'Etat avaient classé la vallée du côté Val d'Oise mais le Conseil d'Etat, suite à un recours de la société, l'avait déclassée pour vice-de forme dans l'instruction du dossier. Les communes riveraines de l'Epte et les différentes associations de défense de l'environnement, dont *Les Amis de la Vallée de l'Epte* et *les Amis du Vexin Français*, se sont battues de manière à obtenir un classement définitif en 1982 et ce, sur les deux rives, la normande et la francilienne. Longue et délicate bataille. Les projets de carrière dans cette section géographique sont revenus assez souvent. La partie amont, entre Forges-les-Eaux et Gisors, n'est pas classée.

La vallée de l'Epte, au sud de Gisors, procède sur ces deux rives des DOCOB (Documents d'Objectifs) dans le cadre du réseau Natura 2000. Il s'agit du réseau européen des sites à forte valeur écologique, avec pour finalité la valorisation du patrimoine naturel et la préservation de la biodiversité, tout en tenant compte des activités

économiques (agriculture, élevage). On a en effet ici, une véritable mosaïque de milieux humides (herbiers aquatiques, prairies humides) en fond de vallée alluviale. La vallée de l'Epte est considérée comme un « bastion » pour les oiseaux (pie grièche et cédénisme criard). Le réseau Natura 2000 est établi selon les 2 directives européennes : la directive « Oiseaux » et celle dite « Habitat-faune-flore ». La partie normande du site Natura 2000, s'étend sur 948 hectares, 50 km de long, 11 communes (de Bouchevilliers à Limetz-Ville, à la confluence avec la Seine, sur 14 communes. Le PNR en est l'animateur. Le site a été labellisé Zone Natura 2000 en raison de la présence de 13 habitats et

Du côté francilien, le site Natura 2000 s'étend sur 3715 hectares, de Saint-Clair-sur-Epte à Limetz-Ville, à la confluence avec la Seine, sur 14 communes. Le PNR en est l'animateur. Le site a été labellisé Zone Natura 2000 en raison de la présence de 13 habitats et



de 11 espèces d'intérêt communautaire. Au niveau des boucles de la Seine et des falaises de La Roche-Guyon et de la route des crêtes, les inventaires écologiques et faunistiques effectués ont montré l'intérêt exceptionnel du site : 470 espèces dont 59 rares, 11 espèces de chauves-souris. 48 espèces de papillons et de libellules ont été répertoriées sur les coteaux de Giverny. On peut notamment y voir voler la libellule « Agrion de Mercure ». Ce secteur a été, en 1995, un des premiers sites-pilotes de la démarche Natura 2000. Toute la boucle de la Seine et ce, à très grande proximité de l'Epte, est classée en réserve nationale depuis 2009.

La procédure Natura 2000 est un outil contractuel ayant pour but la mise en place de pratiques environnementales de gestion, en accord avec les propriétaires des parcelles privées concernées, à qui des aides financières sont allouées. Des cahiers des charges sont institués et toute une série d'objectifs sont définis dans le cadre de chartes (mesures agro-environnementales, gestion des espaces humides et des berges, entretien des ripisylves, sauvegarde des pelouses des coteaux calcaires etc...). Chaque DOCOB est mis en place par le Préfet du département concerné. Un comité de pilotage est constitué, formé d'élus, de naturalistes et de techniciens.

Les études et travaux effectués sont considérables et de haut niveau scientifique (inventaires, diagnostics, suivi des espèces). Des bilans d'activité annuels et des comptes rendus de réunions de pilotage mis en ligne font le point sur l'évolution de ces espaces fragiles. Les activités humaines ne sont pas interdites mais on les « accompagne » et c'est là, toute la difficulté de l'exercice. Chaque région a élaboré un S.R.C.E (schéma régional de cohérence écologique) suite au Grenelle de l'environnement de 2008, et les cartes établies montrent l'importance primordiale de la vallée de l'Epte en tant que couloir écologique.

Randonnées par monts et par vaux et canotage en vallée de l'Epte.... Place aux excursionnistes !

... Cheminer et pagayer

« Amoureux de la randonnée, escapades, découvertes »... autant de termes qui reviennent sans cesse dans les informations touristiques collectées. La vallée est bien davantage axée sur les activités ludiques que sur le tourisme au sens réel du terme, à savoir, résider plus d'une journée sur place. Caractéristique constatée dans toute la grande périphérie francilienne. Jean-Luc Briot, responsable de Cap Tourisme, structure de développement touristique du Parc du Vexin français, remarque que l'Epte est l'un des rares cours d'eau d'Ile-de-France sur lequel on peut pratiquer le canoë-kayak du fait de la rapidité suffisante du courant. Toutes les berges sont privées, mais de nombreux plans d'eau attirent régulièrement les pêcheurs. On peut cependant déplorer des conflits d'usage entre les randonneurs, les VTTistes, les pêcheurs et les propriétaires privés. Deux loueurs de canots offrent leurs services, l'un dans l'Eure (Rando-Epte) et un autre dans le Val d'Oise, (Canoëpte). Pourtant, au total, le nombre des excursionnistes est toujours assez limité, sauf au niveau des sites majeurs tels que Giverny ou La Roche-Guyon, classé plus beau village de France avec 25 000 à 100 000 visiteurs. Hôtels, gîtes ruraux, location de meublés et restaurants sont peu nombreux et les prestataires touristiques s'intéressent en fait assez médiocrement à toute cette vallée. Il est donc nécessaire d'offrir de nouveaux « produits week-end » en lien avec des



Un ancien moulin devenu un bel hôtel-restaurant plein de charme, à Fourges (27), un site remarquable : à découvrir ; la photographie a été prise lors d'une crue hivernale ; la majorité de la clientèle est d'origine parisienne ; au XIX^e siècle, il était fréquenté par les peintres, (Cliché, S.H.G.B.E. Jacqueline Briand).



Croquis du pont entre les deux Vexin qui accompagne la carte V3 à droite. Randonneurs dans un chemin de la vallée de l'Epte, cheminer avec des « guides » expérimentés que le PNR utilise depuis 2008, un moyen de se plonger dans la quiétude et la découverte de la nature ; secteur francilien du Parc sur la rive gauche de l'Epte, (Cliché, PNR du Vexin Français).

opérateurs spécialisés (cf. Cap Tourisme, comité syndical de mars 2017). Faudrait-il assouplir quelque peu les règles très contraignantes de la procédure de classement pour faciliter dans la vallée la réalisation d'hôtels et équipements d'hébergement ? La question est ouverte.

A elles seules, les très bonnes cartes IGN permettent de découvrir les multiples chemins de promenade dont le « GR » de randonnées dit de Pays de la Vallée de l'Epte, lequel passe d'ailleurs davantage sur le plateau du Vexin Français que dans la vallée ! Les deux petites routes qui longent l'Epte sont — surtout celle de la rive droite, la RD 146 — de véritables axes touristiques de découvertes paysagères.

Toute une série d'initiatives intéressantes de « découverte » de la vallée et de ses abords ont été mises en œuvre. Ainsi, de très nombreux sentiers de randonnée ont été ouverts par les différentes collectivités normandes et par le PNR du Vexin Français. Le Parc a mis en place depuis 2010 des sentiers du patrimoine avec installation de panneaux de découverte des sites. Quant à la Voie verte (28 km), qui utilise l'ancienne voie ferrée de Gisors à Gasny du côté de la rive normande, elle est bien connue des parisiens et permet le cyclotourisme, le roller ainsi bien sûr que le cheminement pedestre. C'est un élément structurant important de la découverte de la vallée car elle longe toute la rive gauche de l'Epte. Par ailleurs, l'Avenue Verte Londres-Paris (520 km), ouverte en 2012 pour les JO de Londres, passant par les départements de l'Oise, de l'Eure et du Val d'Oise, draine environ 30 000



Descendre la rivière sur 17 Km de Dangu à Bray-et-Lu, une activité prisée par les amateurs de kayak, une activité originale en Ile-de-Franc, (Cliché, PNR du Vexin Français).

passages-vélo recensés par compteur automatique. Depuis 2017, un itinéraire cyclable de 162 Km, dit *Des 2 Vexin au Pays de Nacre*, a été réalisé, partant de Cergy-le-Haut (gare RER) vers Gisors, Chaumont et Méru — ancienne ville de la nacre —, ce en 3 étapes. À La Roche-Guyon, on peut y pratiquer le parapente du haut des falaises et, depuis 2018, embarquer en été sur un bateau de croisière prévu pour 150 passagers. Enfin, un bac y permet la traversée de la Seine. Mais, il manque toujours à ce niveau, une « Maison de la découverte de la Nature et des Paysages », point d'accueil permanent du public, création que le Parc envisage. La vallée de l'Epte échappe heureusement à des équipements de type « Disneyland » !

Dans le Val d'Oise, c'est-à-dire dans la partie de « notre » Parc Naturel Régional, Cap Tourisme a édité toute une série de pochettes-randonnées bien pratiques et téléchargeables avec, pour certaines, des audio-guides. Il en est ainsi pour la pochette *Randonnées pedestres dans les vallées de l'Epte et de l'Aubette de Magny*. Petites cartes topographiques IGN mais aussi informations de type naturaliste conseillent les *Chers Amis randonneurs* mais cela s'arrête bien sûr aux frontières du Parc. Le Parc a eu l'heureuse idée de créer un service de guides de randonnée qu'il appelait avec bonheur les « sherpas », et un accompagnateur d'ânes offre ses services pour faire découvrir le Vexin et l'Epte, au moins sur sa rive francilienne.

Un pont entre deux Vexin

Le pont d'Aveny est aujourd'hui l'unique ouvrage du XVIII^e siècle enjambant l'Epte. Ce pont pittoresque est également un lieu symbolique marquant la liaison entre deux villages, deux départements, deux régions mais surtout entre le Vexin français et le Vexin normand. Construit en pierre de taille, il se compose de trois arches, permettant de briser le courant de l'Epte. En février 1993, sa traversée est interdite à toute circulation pour cause de vétusté. Un combat commence alors pour sa sauvegarde, menée notamment par l'Association pour la protection du pont d'Aveny. Il sera classé Monument Historique le 4 juillet 1995, puis restauré en 2001.



Carte V3 « Coteaux et abords de l'Epte » dans « Les randonnées pedestres dans les vallées de l'Epte et de l'Aubette de Magny »

Focus sur une structure originale, Cap Tourisme (PNRVF)

Cap Tourisme a été créé en 2006 et a fonctionné à partir de 2008. Son Conseil d'exploitation composé de 28 membres titulaires (élus, techniciens, prestataires du tourisme, associations) et d'une trentaine de membres associés se réunit 3 fois par an et examine des « fiches d'opération » lesquelles sont votées avec les lignes budgétaires afférentes et proposées au bureau ou comité syndical du Parc. Ces réunions techniques sont toujours largement suivies et Cap Tourisme définit la stratégie touristique qui se décline autour de 6 axes : *Animer, développer et mettre en réseau les prestataires pour une meilleure structuration de l'offre de tourisme et de loisirs ; *Valoriser les acteurs publics et privés intégrant les principes du développement durable dans leurs activités ; *Développer la pratique des activités de pleine nature respectueuses de l'environnement ; *Améliorer l'accessibilité du territoire pour tous les publics ; *Assurer la promotion de l'offre de tourisme et de loisirs du Vexin français pour renforcer l'attractivité de la destination ; *Gouvernance, partenariats et observation touristique

De 2008 à aujourd'hui ses actions ont été assez impressionnantes : aide à la création de gîtes, création de l'association des Guides du Vexin français et des Balades du Dimanche, création d'itinéraires de randonnées, de 44 sentiers de patrimoine, mise en place d'un Baladobus partant de Cergy-le-Haut-gare- malheureusement abandonné en 2018 du fait du coût, partenariat avec les communes et EPCI, grand nombre de publications largement diffusées par le Parc. D'après l'évaluation de la Charte de 2021, Cap Tourisme qui fait preuve d'un très grand professionnalisme est « responsable » de 25 actions dont la ligne budgétaire totale depuis 2008 est proche de 3 millions d'euros.

Cette structure qui prend en compte bien évidemment aussi la vallée de l'Epte montre fort bien l'immense intérêt d'un PNR pour fédérer les multiples initiatives qui se manifestent et sont issues de milieux différents — offices de tourisme — spécialistes du tourisme, propriétaires de gîtes, etc. C'est, au total un outil capital pour la « mise en tourisme » au sens fort du terme. La revue du Parc *Couleurs du Vexin français* a souvent abordé la

thématique récréative et touristique (elle est en ligne sur le site du PNR).

Ce type de structure n'existe pas dans la partie amont de la vallée de l'Epte. (4), dans l'Eure et l'Oise. Pourtant le Pays de Bray est fort bien identifié par les parisiens car son identité géographique en tant que territoire est bien connue, et ses paysages sont emblématiques : magnifique forêt de hêtres de Lyons, bocage traditionnel et exceptionnel village de Gerberoy un peu plus à l'est. Plus au nord, Forges-les-Eaux est une ville thermale bien connue des parisiens pour son casino, le seul au nord-nord-ouest de Paris avec Enghien!

La communauté de communes du Vexin Normand et l'office de tourisme de Gisors, ouvert toute l'année, ont publié une très intéressante brochure de découverte des sites patrimoniaux et des paysages les plus marquants. Le « Pays » du Vexin Normand a de son côté diffusé des petits feuillets recto-verso comme ceux sur La Lévière, les Boucles de la Tour de Neaufles avec comme leitmotiv « Vivez la randonnée au Pays du Vexin Normand ».

Une nécessaire « mise en tourisme », mais dans le respect de l'environnement

D'amont en aval, le patrimoine des villages, souvent de grand intérêt, et celui des vestiges des fortifications mériteraient d'être beaucoup mieux mis en valeur. Or, présentement, aucun guide touristique n'est disponible pour le randonneur voulant découvrir les 113 km de la vallée.

Les offices de tourisme (Vernon, Gisors, Gournay-en-Bray, Lyons-la-Forêt, La Roche-Guyon, ...) sont nombreux, bien documentés, et les intercommunalités existantes ont toutes repris la compétence « tourisme ». Mais les obstacles à une mise en valeur globale touristique de la vallée et des plateaux riverains sont nombreux. En effet, les différents départements et régions n'ont pas forcément les mêmes stratégies. Chaque comité départemental de tourisme (Eure, Oise, Val d'Oise et Yvelines) met en ligne des informations intéressantes mais sans lien avec celles de leurs « voisins ». Les restructurations intercommunales expliquées par la loi NOTRe de 2016

n'ont pas non plus facilité les choses. La complémentarité entre les différents offices de tourisme est encore à peu près inexistante. Ainsi, pendant longtemps, le PNR du Vexin français a collaboré avec l'office de tourisme de Gisors mais cette pratique a cessé, au grand regret du Parc. Seul, le « bon » guide Vert Michelin (dixit « *Nouvelle Normandie* ») a publié une excellente carte des itinéraires de promenade depuis le Bray jusqu'à Giverny mais en occultant, bien sûr, la partie « française » du Vexin.

Transformer « l'excursionniste du dimanche » en véritable touriste pendant les vacances d'été et les congés scolaires constitue bien sûr un objectif séduisant et dynamisant. L'ouverture de la vallée au tourisme est très souhaitable, à condition qu'elle se fasse dans le plus grand respect d'un environnement de qualité particulièrement fragile.

Quant aux grands sites majeurs de

notoriété nationale, voire internationale, tels Giverny (164 000 visiteurs en 2020), La Roche-Guyon, Gerberoy ou Villars-les-Écluses dans le Vexin Français, ils pourraient être appelés à devenir des « points de séjour » pour la découverte des autres segments de la vallée. Pour cela, s'avère nécessaire une offre suffisante en termes d'hébergement (gîtes, hôtels, chambres d'hôtes), ce qui n'est pas le cas présentement.

Mais, sur plus de 100 Km, tout promeneur peut aussi organiser son propre itinéraire par les villages et découvrir maints monuments historiques, petits ou grands, toujours intéressants.

Il existe, on l'a vu, un très grand nombre d'activités ludiques et récréatives que l'on ne soupçonne pas forcément a priori, mais la vallée de l'Epte a, heureusement répétons-le, échappé à la réalisation d'un quelconque « Disneyland »!

La création d'un Syndicat Mixte du Bassin de l'Epte met l'EAU au centre des grands enjeux de la vallée

Jérôme Vrel, Maire d'Amécourt (Eure), et auteur en tant qu'historien et naturaliste de très nombreux articles et travaux parus dans la revue de la S.H.G.B.E. est un excellent connaisseur de la partie brayonne de la vallée de l'Epte. Il nous a adressé le texte qui suit dans lequel il explicite un projet destiné à voir prochainement le jour, et qu'il porte depuis de longues années.

Porté par le SIIVE (ancien syndicat interdépartemental et interrégional de la Vallée de l'Epte qui réunissait 28 communes le long de l'Epte vexinoise) un nouveau syndicat de bassin est en cours de création. Sa nouvelle appellation en est le S.M.B.E. (Syndicat Mixte du Bassin de l'Epte) et il regroupera 220 communes, 3 régions (Normandie, Hauts de France, Ile de France) 5 départements (Seine Maritime, Eure, Oise, Val d'Oise, Yvelines), et, au total, 3 régions naturelles (Pays de Bray, Pays de Thelle, Vexin Normand et Français). Il gèrera les eaux de surface de ce bassin qui s'étend du nord au sud de Forges les Eaux à la Seine et d'Est en Ouest de Méru à Etrépigny. Ce Syndicat Mixte du Bassin de l'Epte, S.M.B.E., aura en charge la GEMAPI: Gestion des Milieux Aquatiques et Prévention des Inondations et des ruissellements avec un objectif de préservation,

d'amélioration de la qualité des eaux.

Les rivières parcourant ce bassin sont l'Epte (épine dorsale) et ses affluents: la Morette (Pays de Bray), la Troëgne et le Réveillon (Pays de Thelle), la Lévière et la Bonde (Vexin Normand), l'Aubette de Magny (Vexin Français). En tête de bassin, le Pays de Bray, constitue un "château d'eau" avec un chevelu de nombreux ruisseaux. Historiquement enherbées et dédiées à l'élevage, les terres y sont argilo-sableuses et peu perméables, le régime des eaux y est très irrégulier et Gournay en Bray a subi de nombreuses inondations. Après Neufmarché, (marche-frontière nord-sud au niveau géologique), la vallée de l'Epte se resserre, est bordée de collines avec bois, pelouses calcaires enfrichées en coteaux et herbages en fond de vallée. Elle entre dans des terrains du crétacé supérieur (terrains surtout argileux) qui régule le régime des eaux jusqu'à la Seine. Les petits affluents (cf.supra) drainent les plateaux cultivés du Pays de Thelle et du Vexin et rejoignent l'Epte à Gisors. En tête de ces bassins, les forêts de Bray, de Thelle et de Lyons constituent de véritables éponges stockant les eaux. Après Gisors, la vallée s'élargit, les coteaux en pente douce sont le plus souvent cultivés mais il existe encore quelques

pelouses calcaires enfrichées ou boisées (elles sont classées en zone Natura 2000).

Dans le bassin de l'Epte (d'amont en aval), les exploitations d'élevage disparaissent; les vallées brayonnes historiquement en herbe, présentent de nombreuses peupleraies et les prairies sont retournées au profit de cultures (maïs, betteraves, céréales...) laissant présager des problèmes de ruissellement et de qualité d'eau. Corollaire à ces mutations agricoles, de nombreuses haies ont été arrachées. Le futur S.M.B.E. devra mettre en place un plan d'hydraulique douce avec plantation de haies, réalisation de fascines (filtres végétaux à base de saules), de fossés enherbés (noues) sur les têtes de bassin des différentes rivières. L'objectif est de ralentir les ruissellements, favoriser l'infiltration et donc la filtration de l'eau. La qualité des eaux s'en trouvera améliorée, la quantité des eaux de ruissellement réduite et donc les inondations. Ce syndicat de bassin devra préserver les zones humides, les prairies qui rendent de multiples services : zone d'expansion de crue (prévention des inondations), assainissement, filtration de l'eau, maintien de la biodiversité, piège à carbone...

Pour conclure...

La vallée de l'Epte, on l'a vu, est plutôt méconnue de l'extérieur. Elle mériterait la rédaction d'un bon ouvrage, bien illustré. Les politiques interdépartementales et interrégionales doivent impérativement être renforcées. La notion de « frontière », obsolète aujourd'hui, devrait pouvoir être oubliée. Dans cette « reconnaissance » de la vallée, les sociétés historiques ou environnementales peuvent jouer un rôle important, par leurs publications, et en tant qu'acteurs associatifs. C'est l'aspect encore « naturel » de la vallée de l'Epte qui attire. Calme, beauté des paysages, présence de l'eau partout, autant de ferments d'attractivité pour

une véritable mise en tourisme, qui ne peut s'envisager que dans le cadre d'un respect strict des environnements historique, culturel, patrimonial et naturel. En effet, l'Epte et tous ses affluents sont d'une très grande fragilité. Le nouveau syndicat d'aménagement sera en outre un outil particulièrement précieux pour fédérer le travail commun d'un grand nombre de municipalités. La rivière — l'eau ! — constitue l'élément majeur de l'unité de ce territoire, coulant sur plus d'une centaine de kilomètres. Elle impose, en ce début du XXI^e siècle, à la vision et à la conception de l'aménagement de cet espace original et spécifique, une beauté particulière.



Croquis du château de Gisors extrait d'un des guides du PNR

.....

Pour en savoir plus...

La Vallée de l'Epte appartient-elle à la « frange francilienne » ?

— par Jean-Claude Cavard

Du fait de sa forme allongée sur plus d'une centaine de kilomètres et de la traversée de plusieurs milieux géographiques, la vallée de l'Epte est formée d'une succession de « micro-bassins » de vie peu reliés entre eux. Cet émiettement est d'autant plus patent que nombre de ces petits « pays » sont eux-mêmes « coiffés » par des régions administratives différentes, qui sont par ailleurs, sous obédience vis-à-vis de pôles urbains différents (Rouen, Beauvais, Paris). Le secteur nord-nord-ouest brayon (Forges-les- Eaux et ses environs) est influencé par la métropole rouennaise (proximité de l'autoroute A 28).

Le sud-sud-est du Bray, « bascule » de plus en plus dans l'aire d'attraction de Beauvais et les migrants alternant vivant dans le Bray et travaillant Beauvais sont de plus en plus nombreux. Les agriculteurs y sont « puissants » et les mentalités plus locales (bien que les résidences secondaires parisiennes y soient nombreuses). Tout ce secteur est polarisé par le centre-bourg de Gournay -en-Bray-Ferrières (6 000 habitants en 2018). Son marché, ses fonctions administratives et l'entreprise Lactalis (ex-Danone) lui confèrent un rôle local. Sa position sur la RD 31 de Beauvais à Rouen en fait une ville « carrefour » (certes, à une échelle modeste). Toute cette partie nord de la vallée

procède de l'aménagement territorial porté par la région « Normandie » mais aussi par les « Hauts-de-France » (jadis, la Picardie !). Les logiques d'aménagement sont donc bien différentes de celles existantes en Ile-de-France. En 2010, 36 000 actifs de Haute-Normandie, soit 5% des actifs régionaux venaient travailler à Paris et les flux se sont accentués.

Si, dans ce secteur brayon, la ruralité a pu perdurer comme le montre par exemple le nombre élevé de maires-agriculteurs, la ruralisation a cependant progressé du fait de l'influence de Beauvais et de Gisors. Ainsi, selon les services du département de l'Eure, la pression foncière s'accroît surtout à l'est du Vexin normand. Toutefois, dans la « vallée historique » (plus au sud), la périurbanisation est freinée par la Charte du Parc naturel régional du Vexin mais ce, sur la rive francilienne seulement. En effet, la Charte du Vexin tient lieu de document d'aménagement et elle est assez malthusienne quant au développement des petites communes rurbaines.

En position charnière, entre la partie amont et la partie aval de la vallée, Gisors (13 000 habitants en 2018), ville de l'Eure, est du fait de sa localisation, bien davantage tournée vers l'Oise. Petite ville carrefour entre la Normandie

et l'Ile-de-France, elle fait partie de ce que les urbanistes appellent la zone d'influence INSEE de l'Ile-de-France. Capitale du Vexin Normand, Gisors est aussi une ville des « franges franciliennes » au sens des urbanistes et des documents d'aménagement. Sa proximité avec les pôles métropolitains voisins (Rouen, Paris) en fait ce que le géographe Frédéric Gilly appelait dès 2003 dans ses travaux ces « villes avant-poste » à une heure de Paris.

A 70 km de Paris, elle est reliée par le rail à Saint-Lazare mais à 1 heure voire plus et ce, avec des cadences très insuffisantes. Gisors est un pôle d'emploi local (3000 actifs) et l'hôpital en est le premier employeur; elle fut jadis caractérisée par des industries manufacturières (textile, tanneries, brasseries). Aujourd'hui, la municipalité s'est engagée dans un certain nombre de projets de développement : réaménagement du quartier de la gare, valorisation du tissu commercial, création d'un grand pôle culturel et mise en valeur d'un patrimoine de grande valeur. Vieilles rues de style normand en centre-ville, parc public et donjon en plein centre urbain, très belle église de style gothique flamboyant, autant d'aménités qui peuvent attirer les franciliens d'autant que le prix du foncier y est des plus intéressants. Paris.

Gisors est intégrée à la communauté de communes du Vexin Normand (41 communes et 34 000 habitants) mais cette partie de l'Eure n'a plus de schéma de cohérence territoriale — SCOT — (5). Gisors est donc un exemple typique de ces petites villes relativement éloignées de Paris mais qui peuvent et doivent se renforcer en tenant compte des nouvelles conditions d'activité et de travail (création de co-working, installation de petites entreprises innovantes, possibilité aussi d'attirer des start-up franciliennes).

Plus au sud, dans la section comprise entre Gisors et Gagny, l'influence de Cergy-Pontoise est très nette (RD 14, lignes de car et voie ferrée vers Pontoise) et, dans la vallée de la Seine, l'axe ferroviaire de Mantes à Saint-Lazare est capital.

Cécile Barthélémy, notre interviewée a très bien su dégager les notions complexes de fréquentation des lieux de polarité (dans le secteur « historique » de la vallée entre Gisors et Giverny, à Bray-et-Lu,95).

« Nous avons acheté à Bray-et-Lu (95) en 2013 en pensant au départ plutôt nous installer à Magny en Vexin; nous souhaitions offrir à nos enfants un cadre de vie privilégié à la campagne tout en étant proche de la ville pour de futures études et une vraie vie sociale pour eux. La maison qui nous a été présentée à l'achat nous a plu énormément. Le choix de cette commune a été déterminant car il y avait une école primaire et un collège, ce qui était un plus pour nos deux garçons scolarisés. En tant qu'habitant de la Vallée de l'Epte, nous avons la possibilité de fréquenter les commerces de Gisors ou bien ceux de Vernon (à égale distance). Ces deux villes moyennes de l'Eure possèdent un charmant centre-ville suffisamment

pourvu en commerces et équipements en tout genre. On a donc le choix. Et, si j'ai un achat précis à faire, je peux facilement me rendre à Cergy ou à Mantes-la Jolie.

« Mais, pour répondre précisément à votre question sur la mobilité concernant les transports, mieux vaut avoir une voiture pour se déplacer aisément même si un service de bus est toutefois en place ! Des améliorations seraient indispensables, tant sur le circuit que sur les horaires. Et, faute de transports, « nos jeunes » du Vexin et donc de la vallée de l'Epte quittent « les villages » dès qu'ils prennent leur indépendance s'ils ne sont pas motorisés. Il faut absolument une voiture à un jeune qui étudie et souhaite avoir une vie sociale ne serait-ce que pour aller à Cergy-Pontoise. A mon avis, il manque une ligne de chemin de fer allant au moins de Pontoise à Magny en Vexin afin de faciliter la vie des villageois vexinois ! En effet, les bus ou cars sont soumis aux aléas des embouteillages d'où beaucoup de retard. La RD 14 est saturée tous les matins aux heures de pointe dès Sagy ! Oui, le gros point noir du transport dans le Vexin, ce sont les embouteillages aux heures de pointe à l'entrée de Cergy-Pontoise ».

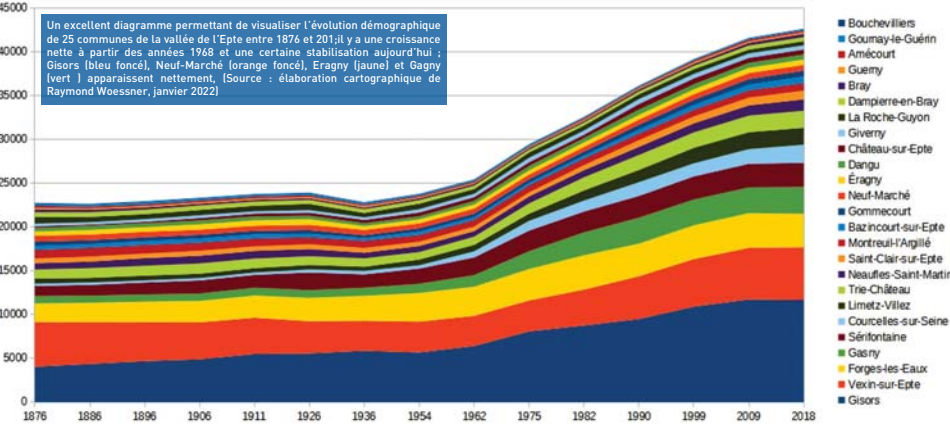
(Courriel envoyé le 10/12 /2021)

Tout à fait au sud de la vallée de l'Epte, à la confluence avec la Seine, l'agglomération de Vernon (23 700 habitants) et le Mantois (44 000 habitants) jouent le rôle de pôles urbains pour une aire géographique dense, fortement industrialisée (activités de toute sorte) avec une forte présence d'industries lourdes : pétrochimie, usine thermique, cimenterie, centres de production d'automobiles mais aussi entreprises de pointe telle ArianeGroup à Vernon.

Tandis que la vallée de la Seine s'offre à nous, dans une grande beauté, en particulier dans la boucle de la Roche-Guyon, la présence d'unités industrielles et de quartiers de « tours et de cités » peu amènes à Mantes-la-Jolie, heurte le regard (même si ces quartiers ont été réhabilités). L'arrivée du RER E accentuera l'avancée francilienne dans la vallée de la Seine et peut-être aussi sa « banlieuisation ».

Au total, on devine combien la vallée de l'Epte et tout son environnement proche est complexe au niveau de l'aménagement du territoire (non étudié dans cet article d'ailleurs). Certaines communes comme Saint-Clair-sur-Epte et d'autres d'ailleurs, sont caractérisées par des indicateurs socio-économiques inquiétants. D'un point de vue historique, ce fut une « marche », d'un point de vue géographique, c'est une « frange » ! C'est donc en définitive, un « territoire » quelque peu indéfinissable selon l'heureuse expression de l'urbaniste Jacques Grangé (mais expression qu'il utilisait pour la « Plaine de France », au nord de Paris et non pas pour la vallée de l'Epte !). Le nouveau syndicat obligera à une « décidabilité » sur toute la rivière et donc par la force des choses à un nouveau « regard » sur l'espace de toute la « Vallée ». La crise pandémique a montré l'importance pour les parisiens (12 millions d'habitants) de la « redécouverte » des « campagnes » à moins de 100 km de Paris. Que l'on lise les annonces des agences immobilières de l'Eure ou de l'Oise ! Mais, bien évidemment, il ne faudrait surtout pas que ces franges deviennent de « nouvelles grandes banlieues » (ce qu'elles sont déjà quelque peu au niveau de Gisors, Trie-Château et Vernon). (6)

.....



	Etablissements privés en 2015	Nombre d'emplois en 2015
Gisors [27]	348	2908
Bray-et-Lu [95]	18	201
Vexin-sur-Epte [27]	69	183
La Roche-Guyon [95]	15	101
Saint-Clair-sur-Epte [95]	9	74

Emplois et activités économiques dans quelques communes de la vallée de l'Epte: existence de « micro-bassins » d'emploi, (Source, CEEVO, 95)

La vallée de l'Epte comme espace d'accueil des résidents parisiens ? Les conditions d'un futur attendu

— par Jean-Pierre Lugnier, économiste et spécialiste d'aménagement du territoire, ancien Professeur à l'Université d'Amiens

On ne peut approcher la question du développement futur de la vallée de l'Epte sans appréhender la question posée par l'installation de résidents parisiens. Avec ses paysages charmants et accueillants, ses collines amènes, ses petites vallées, avec son patrimoine architectural rural en l'état, si proche de Paris (et en particulier de l'Ouest parisien), la vallée de l'Epte apparaît comme un lieu particulièrement propice à la venue de nouvelles populations métropolitaines. Les processus de migration de populations venant des grandes métropoles vers des zones rurales sont bien connus. Ils sont à appréhender comme des phénomènes portés par des logiques de fond. Ils correspondent à de l'une des plus grandes mutations sociétales contemporaines.

On évoque le plus souvent un besoin de la part de ces populations urbaines, d'air pur, d'espaces, de vie plus authentique et conviviale. Bref de « retrouvailles » avec une vie plus amène et plus humaine, dans un lieu fait de beauté et de calme. Selon une approche qui serait d'ordre anthropologique et plus « savante », on pourrait considérer qu'il s'agit là d'un mouvement dialectique profond et à caractère historique voire civilisationnel. À l'opposé d'un monde fait d'individualismes, à l'inverse d'une société égoïste, marquée par de grandes vacuités psychologiques, il conviendrait de rechercher des lieux pour se poser afin de se « retrouver » soit même et afin d'y développer une plus grande complétude dans les relations humaines comme vis à vis de soi.

Ainsi, il serait fait appel à des territoires « miraculeux ». Ceux-ci porteraient en eux, grâce à une supposée persistance de traditions locales et grâce à la beauté des lieux, tant de bienfaits attendus ! Tel est le cas de la vallée de l'Epte et de son environnement géographique de proximité. Dans la pratique, les populations concernées pourraient, le plus souvent, continuer à travailler dans le monde dit « moderne » — la métropole —, tout en résidant dans ces espaces ruraux, considérés alors comme « post modernes ». De ce fait, il conviendrait que les relations de transports-voyageurs, en particulier publiques soient des mieux organisées

entre le territoire de résidence et celui du travail, en l'occurrence ici, entre la vallée de l'Epte et les pôles d'emploi parisiens (La Défense, Paris- rapidité et plus grande fréquence des navettes ferroviaires-). En ce qui concerne le monde rural d'accueil, on peut espérer que celui-ci y gagnerait du fait de la création de nouveaux services, d'un meilleur encadrement administratif et scolaire comme de nouveaux emplois, sans compter un meilleur accès à « la grande ville ».

Pourtant, de telles projections de populations urbaines sur des territoires ruraux, peu urbanisés (ce qui est le cas, ici) génèrent au sein de ces derniers, nombre de conflits. Les antagonismes sont fréquents et de tout ordre (bétonnage et dysharmonies dans de nombreux domaines, conflits d'usage, disjonction dans les fonctionnalités du quotidien, incompréhensions dans les représentations, les idées, etc...). Bien souvent les populations locales se sentent « dominées-envahies » voire, rejetées (du fait, par exemple, de la hausse des prix des biens et des loyers). D'où une très grande difficulté en matière de cohabitation. Le territoire lui-même pourrait souffrir d'une trop grande densification urbaine avec nombre d'atteintes aux paysages et au système écologique, etc...Quant aux populations nouvellement installées, celles-ci pourraient se retrouver reléguées dans des « ghettos » (ceux des « riches » ou ceux des « pauvres »), bien loin du rêve de convivialité généralisée ! À terme, la déception pourrait être grande tant pour les nouveaux venus que pour les populations locales. Le projet d'ensemble, dans son esprit, pourrait capoter.

La gouvernance du territoire est donc ici fortement interpellée. Comment éviter les conflits, comment faire en sorte que chacun des deux « mondes » trouve son compte, comment favoriser les brassages et les idiosyncrasies (7). Bref, comment faire en sorte que chacune des deux parties ici concernées puissent ne pas souffrir de telles situations mais qu'au contraire elles puissent y gagner ? Ces questions, relatives à une « bonne gouvernance », se posent dans de nombreux domaines. A titre d'exemple, examinons, même rapidement, ce qu'il en est, à ce sujet,

au niveau du système écologique. Dans l'hypothèse d'une « non gouvernance », il se pourrait que l'urbanisation nouvelle soit « ratée » (création de zones ghettos avec bétonnage). Cette urbanisation apparaîtrait alors, d'un point de vue écologique, non seulement comme étant géophage mais également comme étant nuisible pour nombre de systèmes écologiques (systèmes végétaux et aquatiques, etc...). Or, la vallée de l'Epte au sens large du terme, ne peut souffrir de voir son environnement se dégrader.

Une « bonne gouvernance » pourrait, à l'inverse, conduire à une amélioration du système écologique général. On pense à des maisons à énergie positive, au stockage de l'eau associé à l'irrigation des jardins, à la démultiplication « intelligente » des plantes et des arbres et ce, dans le but de favoriser la biodiversité. On pense également à une planification/gestion des systèmes aquatiques comme de la vie végétale sur plusieurs communes. Cette dernière forme d'intervention devrait alors déboucher sur une mise en coopération des autorités locales, mais aussi sur une forte participation des citoyens (démocratie locale, réseaux « d'intelligence partagée »). Tout cela viendrait contribuer à enrichir le « vivre ensemble ». Pour qu'une telle gouvernance puisse opérer de façon opportune, il faudrait que les autorités publiques locales puissent réunir autour d'elles, des experts dans certains domaines (celui des infrastructures et de l'aménagement, celui de l'écologie) mais aussi, des architectes, des urbanistes ainsi que des promoteurs immobiliers. Il faudrait que ces autorités proposent aux citoyens des formations adaptées aux objectifs ici fixés (le travail du jardin etc...), tout en favorisant la rencontre, autour d'expériences, entre territoires voisins.

Les autorités publiques ont également un rôle à jouer dans la mise en place de plates-formes participatives des citoyens à la vie locale. Outre cette question de l'écologie, bien d'autres domaines sont ici concernés : aménagement des espaces, transports et déplacements, formation, économie, construction sociétale ou culturelle.

D'une façon générale, la « bonne gouvernance » devrait conduire à une amélioration de la vie globale du territoire et en particulier, à un enrichissement des rapports entre les deux types de populations (les locaux et les nouveaux venus). Cette question de la gouvernance est donc centrale.

On pourrait proposer que la vallée de Epte, devienne un territoire « test » (ou « témoin ») pour l'analyse des questions ici posées et tout particulièrement pour ce qui concerne la gouvernance « intelligente » et proactive. Et, pourquoi pas, la création d'un observatoire dédié à l'ensemble de ces problématiques ?

.....

Notes

- (1) La boutonnière du Bray est un classique de la géomorphologie structurale ; allongé sur 90 Km du NNO au SSE, elle présente un bombement formé de calcaire jurassique et elle est encadrée de talus taillés par l'érosion; c'est un véritable « château d'eau » ; le terme espagnol de « cuesta » est employé pour parler des talus et des versants.
- (2) L'expression de « vallée historique », parfois utilisée est la section comprise du sud de Gisors à la confluence ; c'est ici que fut signé le « Traité » et c'est ici aussi que les vestiges fortifiés sont les plus nombreux.
- (3) Les documents d'objectifs (DOCOB) sont des sources d'information de tout premier ordre et sont largement illustrés; il en est de même pour les différents « Atlas ».
- (4) En tant que représentants des Amis du Vexin, Régis Deroudille et Jean-Claude Cavard sont invités aux réunions de Cap Tourisme et ce depuis au moins une dizaine d'années; ce sont toujours des moments de grande convivialité et d'un réel intérêt technique; chaque réunion fait l'objet de dossiers et de débats que la revue du bulletin des Amis du Vexin résume au moins dans leurs grandes lignes.
- (5) Depuis 2017, le SCOT du Vexin Normand et approuvé en 2009 a été rendu caduc du fait de la loi NOTRe qui a obligé à un redécoupage des intercommunalités.
- (6) Les urbanistes et aménageurs utilisent depuis le début des années 1990, le terme de « franges franciliennes », pour parler de tous les

départements situés autour de l'Ile-de-France et situés dans l'aire d'attraction métropolitaine parisienne. Ainsi, on ne parlera pas de migrants alternants mais de navetteurs ! Cette thématique a fait l'objet de très nombreux rapports et les réflexions à ce sujet ont été récemment relancées par les grandes administrations régionales et en particulier en Ile-de-France. Les études de l'INSEE francilien mettent tout le sud du Bray dans l'aire d'influence de l'Ile-de-France.

(7) Prédisposition particulière et personnelle d'un territoire à réagir aux influences externes.

.....

Bibliographie

- Cartes IGN au 1/25 000^e, Lyons-la-Forêt (2111), Forges-les-Eaux (21 100), Gisors (2112 E), Mantes-la-Jolie (2113 E), Vernon (2113), capitales pour la compréhension paysagère et les « randonnées » (1/25 000^e)
- Guides touristiques et informations diverses des différents offices de tourisme dont Gisors, Giverny, La Roche-Guyon, Lyons-la-Forêt et Vernon
- Etudes Normandes (en ligne jusqu'en 2013) sur le site Persée; il ne semble pas que cette excellente revue sur la Normandie ait abordée le sujet de la « vallée de l'Epte »

Sources administratives

• Dossiers du classement de la vallée de l'Epte et enquêtes publiques (sources des années 1980/1990 utilisées dans le cadre de l'article)

• Atlas cartographique du tourisme et des loisirs, PNR du Vexin, 2018, 59p. (en ligne à ce titre)

• Atlas des paysages de l'Eure, DDT de l'Eure, 2018

• Atlas des paysages du Val d'Oise (DDT du Val d'Oise, Préfecture), Octobre 2010 (la vallée de l'Epte est traitée pages 189/183), en ligne

• Itinéraire cyclable Des 2 Vexin au Pays de Nacre, Office de tourisme de Gisors et des Sablons, 2017, non paginé

• Atlas des paysages de Haute-Normandie (<http://www.normandie.developpement-durable.gouv.fr>), nombreux dossiers mis en ligne (Vexin « bossu », Vexin Normand, vallée de l'Epte, Pays de Bray), coupes, cartes et blocs diagrammes,

DREAL, (accès direct sur le portail du site à la vallée de l'Epte) 2011

• Bilan d'activités annuel de Cap Tourisme, PNR du Vexin Français (document interne), responsable, Jean-Luc Briot

• Communautés de communes et communautés d'agglomération concernant les départements de l'Oise, de l'Eure, du Val d'Oise et des Yvelines (cf. dossiers et documentation en ligne)

• Docob, Vallée de l'Epte francilienne et de ses affluents, Natura 2000, FR 1102 2014, 2010, 332 p. 1102 2014, février 2010, 332 p. (en ligne à ce titre)

• Docob, Epte, Vallée Normande, FR 2301152, 138 p.+ 92 p. (en ligne à ce titre), 2011

• Dossiers de classement de la vallée de l'Epte (nombreux articles dans le *bulletin des Amis du Vexin Français*, (cf. en particulier les n° 5 de 1974 et n° 15 de 1979)

• Documents mis en ligne par le Parc naturel régional du Vexin français (cf. révision du PNR); la vallée de l'Epte est abordée par le diagnostic du territoire et l'évaluation finale de la mise en œuvre de la Charte (2021)

• Fiches communales INSEE (en ligne au nom de la commune)

• PLU (plans locaux d'urbanisme) des communes; certains sont en ligne

• Le Vexin Normand, Guide touristique communautaire du Vexin Normand (), Gisors, 2020, 74 p.

• Schéma régional de cohérence écologique de Haute-Normandie, des Hauts de France et de Picardie (en ligne au terme SRCE de la région correspondante); celui de la Picardie n'a pas été approuvé

• Wikipédia (au nom des communes), des informations souvent utiles

Sources bibliographiques

• Le Pays de Bray. Des trésors et des richesses naturelles, Communauté de communes du Pays de Bray (non paginé et non daté)

• Plaisir(s), Journal du Château de La Roche-Guyon, Exposition « Frontières » juin/novembre 2021, (dir. Marie-Laure Atger)

• Le Vexin. Berceau de la Normandie, Patrimoine Normand, oct /déc. 2021, n° 117, 108 p. (dossier spécial)

• Jean-Claude Cavard, Lutter contre l'érosion de la biodiversité, rôle des parcs naturels régionaux, Sauvegarde Vexin Sausseron, 2021, p.2/16

• Normandie, Vallée de la Seine, Le Guide Vert, 2019, (Vexin Normand et Pays de Bray), p.276/319

• Tanguy Le Goff (en collaboration), Villes des franges de l'agglomération parisienne, « Etre plus qu'une simple campagne de Paris », juin 2019, 80 p. IAU

• Jérôme Vrel, Les moulins de la vallée de l'Epte de Gournay-en-Bray à

Gisors, S.H.G.B.E. n° 78/79, 2018 p.3 /147 (deux parties)

• Jérôme Vrel, Usages de l'eau dans le Bassin de l'Epte, conférence du 28 février 2015, à la S.H.G.B.E. (dans le cadre de la journée d'histoire de Gisors par la S.H.G.B.E. et la ville de Gisors; la conférence a été utilisée pour la rédaction de cet article)

• Jean-Claude Cavard, Ces lectures qui vous donnent des envies de promenades... (sur le tourisme dans le PNR du Vexin Français), *Bulletin des Amis du Vexin Français*, n° 70, p.57/61

• Sylviane Delmas, L'Ile-de-France et les coopérations interrégionales au sein du Bassin parisien, rapport du Ceser, Ile-de-France, 2015, 79 p.

• Jean-Claude Cavard, Un dimanche à Giverny, *Bulletin des Amis du Vexin Français*, n° 70, décembre 2014, p.65/66

• Jean-Claude Cavard et Régis Deroudille, Comptes-rendus d'activités de la commission tourisme du PNR du Vexin, *Bulletin des Amis du Vexin*

Français depuis 2014

• Michel Pierre (dir), Naissance de la Normandie, 911, le traité de Saint-Clair-sur-Epte, 1100° anniversaire, édition SPM, 2013, 166 p.

• Brèves, Haute-Normandie-Aval "Résider en Haute-Normandie maist ravailier en Ile-de-France", 2012, n° 59

• Jean-Luc Montaggion, Philippe Leturcq, Bernard Bodinière et André Goudeau, Eaux vives, eaux dormantes en Normandie, colloque du 17-20 octobre 2012, 47° congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie, 13 p.

• Couleurs du Vexin français, Tourisme dans le Vexin: une vocation durable, Journal du Parc, n° 41, mars 2011, 17 p.

• Le Pays de Bray, documents de référence, consultables à l'AREHN ou sur le site, bibliographie, 20p. 2010, pôle régional des savoirs, Rouen (<http://arehn-asso.superdoc.com>), 115 Boulevard de l'Europe, 76 100, Rouen

• Anthony Green, A la frontière du Val d'Oise, entre le Vexin normand et le Vexin français, *Vivre en Val d'Oise*, n° 100, novembre /décembre 2007

• André Larceneux, Céline Boiteux-Orain, Paris et ses franges : étalement urbain et polycentrisme, Editions universitaires de Dijon, UMR-CNRS, 2006, 267 p.

• Pierre Baudoin, La première Normandie, X^e/ XI^e siècles: sur les frontières de la Haute-Normandie, identité et création d'une principauté, Caen /Mont-Saint Aignan, Presses universitaires de Caen, 2004, 469 p.

• Philippe Levêque, Vexin bossu-Pays de Gisors, géologie, morphologie, écologie, Compte-rendu du week-end de prospective interdisciplinaire des 12 et 13 janvier 2004, p.128/151, Muséum d'Histoire Naturelle de Rouen (en ligne)

• Raymond Woessner, *Conclusions. Caractérisation des territoires de marge(s)*, p.29/36 in, Regards croisés sur les territoires de marges p.29/36, dir. de Jean Alain Héraud et Henri

Nonn, Presses Universitaires de Strasbourg, 2001, 239 p.

• Jérôme Vrel, Gisors, de la filature à la blanchisserie, 1795-1940. Apparition et développement de la grande industrie textile, structure économique et sociale, *Les Cahiers de la S.H.G.B.E.*, n° 36, 1995

• Louis Martin Tard, Guide du Vexin Normand. Capitale Gisors, éditions du Valhermeil, 1994, 258 p.

• Philippe Aubain, Philippe Vatinel, La frontière franco-normande de l'Epte, *Vivre en Val d'Oise*, n° 21, septembre /octobre 1993, p.44/49

• Jacques Sirat, Visite de Saint-Clair-sur-Epte, *Bulletin des Amis du Vexin*, 1988, n° 24, p.6/10

• Jérôme Vrel, Le bocage du Pays de Bray, *Les Cahiers de la S.H.G.B.E.* 1988, n° 22, p.2/36

• André Châtelain, Châteaux-forts et féodalité en Ile-de-France, du XI^e siècle au XIII^e siècle, Patrimoine et Créer, 1983, 523 p. (en ligne en partie

au nom de l'auteur; l'Epte est traitée en 7 pages)

• Jacques Dupâquier, La première guerre de cent ans; français et normands aux prises sur la frontière de l'Epte, *Bulletin des Amis du Vexin Français*, 1979, n° 15, p.11/22

• Jean-Pierre Fruit, Vexin Normand ou Vexin parisien ? Contribution à l'étude géographique de l'espace rural, Presses universitaires de France, Publications de l'Université de Rouen, 1974, 225 p. (un ouvrage capital, en ligne sur <https://book.openedition.org/purh/884>)

• Marie-Claude Wind, La vallée de l'Epte, Mémoire de maîtrise, 1969 (2 volumes), consultable à l'Institut de géographie de Paris (194 rue Saint-Jacques, 75 005, Paris), contribution essentielle à la connaissance de la vallée de l'Epte à la fin des années 1960 (cote, D 1487, 1et 2)

• René Musset, Les industries de la vallée de l'Epte, *Annales de Géographie*, mai/juin, 1962, n° 385, p.328 et sq (en ligne au nom de l'auteur)

Revues

• *Bulletin des Amis du Vexin* depuis 1972 (archives départementales du Val d'Oise) et numéros du bulletin mis en ligne (*Amis du Vexin Français*)

• *Couleurs du Vexin français*, bulletin du PNR, PNR du Vexin (Maison du Parc, Théméricourt, 95), en ligne au titre pnr du Vexin (cf. en particulier sur le portail la référence dite "Révision de la charte", documents mis en ligne)

• *Société Historique et géographique du Bassin de l'Epte* (S.H.G.B.), 84 numéros parus en 2021, (cahiers, colloques, conférences, comptes rendus d'excursions... en ligne (dir. Jean-Marie Baudin), site internet (source capitale pour la connaissance de la vallée de l'Epte), répertoire des ouvrages et revues possédés en archives (en ligne sur shgbe.free.fr)

Remerciements

Vifs remerciements à Jérôme Vrel, ancien pharmacien, naturaliste, éleveur de « bovins-bio » mais aussi historien et Maire de la commune d'Amécourt. Cet article lui doit beaucoup. En effet, sans son aide précieuse, toute la partie brayonne n'aurait pu être écrite. On lui doit par ailleurs beaucoup d'informations pré-rédigées sur les lignes des « fortifications » et sur les « usages de l'eau »; remerciements aussi pour l'envoi de cartes, photographies, informations diverses et courriels bien précieux.

Jean-Claude Cavard tient à adresser ses plus vifs remerciements à « ses » témoins ou rédacteurs, à Nicolas Legrand, chargé d'étude économique au comité d'expansion du Val d'Oise, à François Michon, à Joël Godard, à Jean-Luc Briot, à Pascal Barriot et à Valérie Boubounelle du PNR du Vexin Français. Merci à Joël Godard pour ses envois cartographiques et photographiques. Remerciements à Raymond Woessner, Professeur de géographie pour la cartographie, à Marie-Claude Boulanger, directrice de la publication et

Nb: Cet article a fait l'impasse sur la géographie humaine et économique et a pris comme fil directeur les aspects paysagers, environnementaux en lien avec les activités récréatives. Les divisions administratives ne facilitaient pas les « choses » et on ne peut qu'espérer la publication un jour, d'un beau livre de synthèse sur la vallée de l'Epte. Les deux paragraphes en annexe n'engagent que les deux auteurs (Jean-Claude Cavard et Jean-Pierre Lugnier).

Présidente des AVF, pour sa relecture attentive, et à Axel Fossier pour la mise en page du document.

— Jean-Claude Cavard est géographe et ancien enseignant à la Faculté de Géographie d'Amiens (les idées émises dans ce texte n'engagent que l'auteur).

•••••

DU CÔTÉ DE CHEZ ZOLA...

Par Diane Fossier

Après dix ans de fermeture au public, la maison Zola, située à Médan dans les Yvelines, rouvrait ses portes en octobre dernier, et s'enrichissait d'un tout nouveau musée exclusivement consacré à l'Affaire Dreyfus, inauguré par le Président de la République le mardi 26 octobre 2021.

En dépit de la grisaille automnale, petits et grands se pressent au seuil de la propriété Zola pour découvrir l'ampleur des rénovations amorcées il y a de cela dix ans. Au franchissement de la porte, on est frappé d'entendre s'élever des étages supérieurs le frottement des pas contre le parquet, les chuchotements admiratifs ; en d'autres termes la vie, telle qu'Emile Zola a pu l'expérimenter vingt ans durant sous ce même toit.

Propriété Zola à Médan en octobre 2021 (Photo Diane Fossier)

En 1878, fort de son succès après la publication de *L'Assommoir*, l'écrivain cherche à s'établir paisiblement à la campagne. En amoureux de la nature et en moderne convaincu, il choisit d'acquérir une maison d'été Médan. Ce en raison de l'accès à la Seine et au chemin de fer qui relie depuis peu Paris au Havre. Il écrit à Gustave Flaubert « *J'ai acheté une maison, une cabane à lapins, entre Poissy et Triel, dans un trou charmant au bord de la Seine, 9 000 francs, je vous dis le prix pour que vous n'ayez pas trop de respect. La littérature a payé ce modeste asile champêtre.* » Cette « cabane à lapins » Emile Zola n'aura de cesse de l'agrandir par achats successifs, et d'entreprendre la construction d'extensions baptisées du nom de ses succès, à l'instar de la tour carrée « Nana », ou encore de la seconde, baptisée « Germinal ». Il y reçoit de nombreux écrivains et artistes défenseurs de la modernité, parmi lesquels Maupassant, Huysmans, Hennique, Céard et Alexis. Ils composeront à six mains avec leur ami le recueil *Les Soirées de Médan*. Après la mort de Zola, sa veuve, Alexandrine, fait don de la propriété à l'Assistance Publique des Hôpitaux de Paris. D'abord pouponnière pour enfants convalescents puis école d'infirmières, la maison se vide et se dégrade progressivement. En 1984, préoccupé par la situation alarmante, l'Etat entame une campagne de réhabilitation, plus tard soutenue par le mécénat de Pierre Bergé. L'établissement ouvre ses portes au public en 1985, et ce de façon ininterrompue jusqu'en 2011, où sont engagés de grands travaux de restauration et de création du musée Dreyfus, achevés en 2021.

Occupée à accueillir les visiteurs et sollicitée de toute part en ce jour historique, Martine Leblond-Zola, arrière-petite-fille de l'écrivain, nous reçoit. Elevée dans l'admiration de son aïeul, elle a pleinement épousé la cause zolienne-dreyfusarde en devenant vice-présidente de l'association « Maison Zola-Musée Dreyfus », suivant de ce fait au quotidien les travaux de restauration de la maison, de 2011 à 2016. « *C'est un plaisir de vous accueillir ici après dix ans de combat et de travail collectif* » engage-t-elle. Martine Leblond-Zola se félicite de n'y avoir rencontré aucun souci humain, technique ou financier. La septuagenaire qui porte l'association à bras le corps, supervisant gestion, factures et secrétariat n'a pas hésité à monter

elle-même sur l'échafaudage quand il l'a fallu, tant elle est investie dans cette mission de sauvegarde. Cet engagement spectaculaire n'échappe pas à son amie et collaboratrice, Mme De La Croix

qui renchérit en riant « *Lors de sa visite, le Président Macron a dit de Zola qu'il avait de la chance de l'avoir !* ». Les travaux de la maison avaient pour principal but la



La maison originelle est désormais flanquée de la tour carrée « Nana » (1879-1880) et de la tour hexagonale « Germinal » (1885-1886). (Photo Diane Fossier)

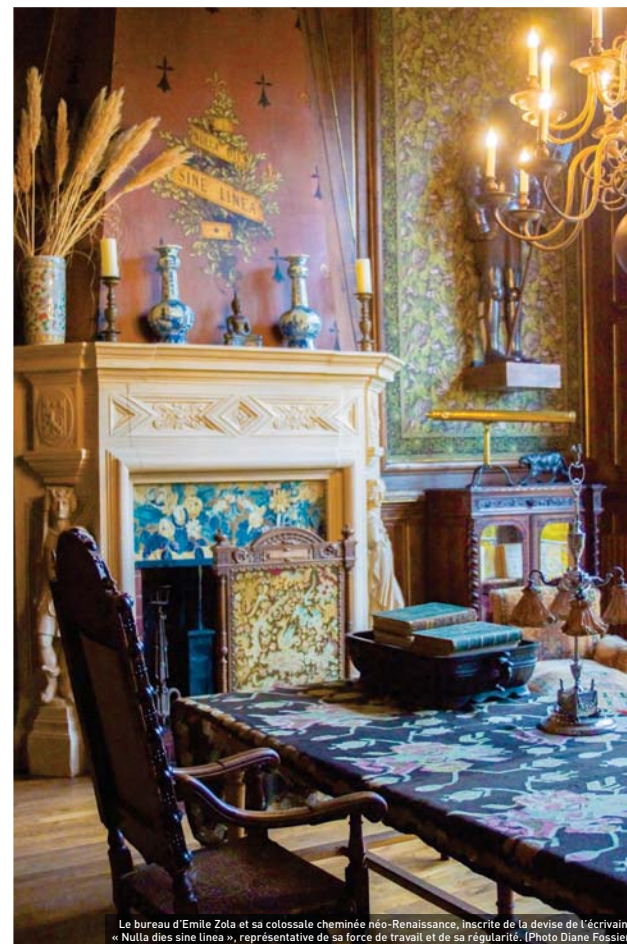
modernisation des infrastructures, l'isolation et la mise aux normes d'accessibilité. Mais des spécialistes du patrimoine sont également intervenus sur les peintures murales

pour en restituer l'éclat d'origine. Martine Leblond-Zola s'inquiète de la hauteur des charges qui pèsent sur le budget de fonctionnement, d'autant plus après la disparition de Pierre

Bergé, qui a participé à hauteur de cinq millions d'euros au chantier : « *En 1985 le public était facile, maintenant l'offre culturelle est immense, confie-t-elle, d'où la nécessité d'adhérer aux Amis de Médan !* ».



Martine Leblond-Zola reçoit les visiteurs dans l'ancienne lingerie de la maison (Photo Diane Fossier)



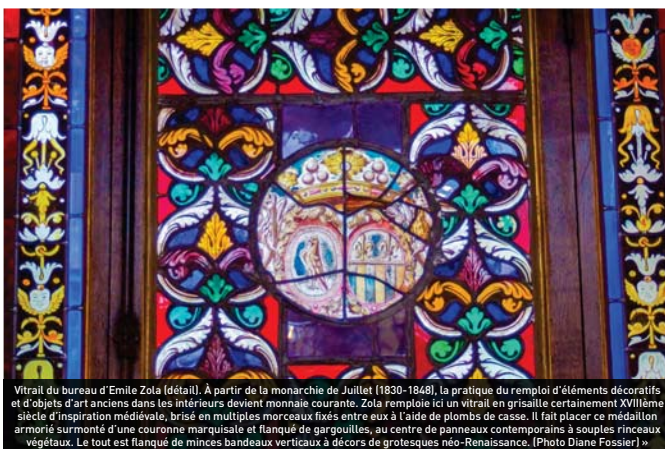
Le bureau d'Emile Zola et sa colossale cheminée néo-Renaissance, inscrite de la devise de l'écrivain « Nulla dies sine linea », représentative de sa force de travail et de sa régularité. (Photo Diane Fossier)

Quel éclat, en effet, a été restitué ! Si la maison a toujours conservé ses plafonds stucqués, vitraux anciens et autres boiseries moulurées, elle fut parée dès sa première réhabilitation d'un sublime mobilier, fruit d'un méticuleux travail de restitution d'après photographies. Le visiteur se retrouve comme happé dans une parenthèse enchantée, une temporalité suspendue, plongé dans ce quotidien confortable et embourgeoisé de la fin du XIX^e siècle. Au détour d'un couloir, on ne s'étonnerait pas de croiser Alexandrine, l'excellente maîtresse de maison. A la vue de l'élégante salle à manger, on s'imaginerait sans peine une joyeuse tablée de convives convoquer et partager de délicieux souvenirs de jeunesse. Le point culminant de la visite, au sens figuré comme au sens propre, réside sans doute le vaste bureau de l'écrivain, perché au second étage de la maison. L'espace de travail est baigné de lumière, s'ouvrant par une verrière spectaculaire sur les bords de Seine parcourus du chemin de fer, premier symptôme de la modernité d'une France en pleine mutation industrielle. Dominé par une massive cheminée néo-Renaissance ornée en lettres peintes de l'inscription *Nulla dies sine linea*, « pas un jour sans une ligne », c'est ici que Zola se retranche dans la solitude et travaille inlassablement pour ne rien perdre de cette gloire durement acquise. Après un lever à sept heures, suivi d'une rapide collation et d'une promenade avec son chien Pinpin, l'écrivain s'attèle à raison de quatre heures par jour à la rédaction de ses plus grands romans. En l'espace de vingt ans, le scriptorium voit fleurir *Nana*, *Germinal*, *La Bête Humaine*, *La Débâcle* et tant d'autres œuvres célèbres.

Au fil de la visite on est surtout frappé par l'amoncellement d'objets issus d'arts divers, toutes cultures et époques confondues, dans un joyeux mélange hétéroclite. Armures médiévales, lustres hollandais, armoires nordiques, cuirs de Cordoue, carreaux de Delft, tentures florales inspirées de motifs ottomans, chaises Henri II, plâtres fleurdelisés, reproductions d'antiques, chinoises...! En 1887, Maupassant restituait avec justesse l'environnement de travail de Zola :



Madame De La Croix, co-administratrice de l'association Maison Zola-Musée Dreyfus (3ème en partant de la gauche), accompagnée de son fils et de ses amis dans le bureau de Zola. (Photo Diane Fossier)



« Cet immense cabinet est tendu d'immenses tapisseries, encombré de meubles de tous les temps et de tous les pays. Des armures du moyen âge, authentiques ou non, voisinent avec d'étonnants meubles japonais et de gracieux objets du XVIIIe siècle. La cheminée monumentale, flanquée de deux bonshommes de pierre, pourrait brûler un chêne en un jour ; et la corniche est dorée à plein or, et chaque meuble est surchargé de bibelots. » Son fidèle ami emploie d'ailleurs le terme « cabinet » à juste titre, convoquant à l'esprit le célèbre cabinet d'études ou *studiolo*, démocratisé au XVIème siècle, lieu de contemplation et de méditation plastique par excellence dans lequel le décor joue un rôle dans l'appréciation même du savoir. Cet ameublement éclectique et historiciste reflète l'esprit résolument cosmopolite de Zola, et témoigne du soin particulier que l'amateur portait à son cadre personnel. En grand perfectionniste, il rédigeait en effet des instructions écrites à ses ouvriers sur la position de la moindre micro-céramique pavementaire, du moindre fragment de vitrail ancien remployé à la confection de baies modernes. Dans cette demeure, Zola cultive aussi le goût du confort et de tout ce qui appelle à la modernité. Cuisinière dotée de plaques de cuisson, poêles en fonte aux meilleurs standards, salle de bain équipée d'un calorifère et évacuation d'air chaud située sous le fauteuil de son bureau sont autant de témoignages d'une forme de revanche sociale de la part de l'écrivain, lui qui avait vécu la misère matérielle durant sa jeunesse, laquelle a contribué à nourrir son œuvre.

Comme chez Balzac qui, à travers la description des intérieurs des maisons cherchait à saisir le reflet de l'âme de ses personnages, on trouve ici, dans l'ameublement de sa maison, l'expression du caractère et des aspirations de Zola : érudit, raffiné, éclectique.

.....

Poursuivons notre visite à l'extérieur. Joutant la demeure Zola, un bâtiment annexe est consacré à **L'Affaire Dreyfus**. Avant même de pénétrer dans l'enceinte du **musée**, on découvre dans la cour une curieuse photographie.



Photographie d'Emile Zola à son bureau, années 1880.



Vue frontale du bureau d'Emile Zola, octobre 2021 (Photo Diane Fossier)

Le 5 janvier 1895, devant une foule hostile, le capitaine Alfred Dreyfus est dégradé dans la cour Morland de l'École militaire, accusé d'espionnage au profit de l'Allemagne. Après s'être vu arracher les derniers galons de son uniforme, l'officier subit l'ultime outrage exécuté par un adjudant qui brise violemment la lame du sabre du capitaine, dernier insigne témoignant de son grade, contre sa cuisse. Appelée à interpellier le lecteur-spectateur sur la légitimité de la condamnation de Dreyfus, la photographie précède l'« Affaire » proprement dite à laquelle est dédié le musée. Celle-ci commence un an plus tard lorsque le lieutenant-colonel Picquart dénonce une erreur judiciaire. L'accueil, orné d'un buste monumental de Zola, ainsi que la première salle où est inscrite en lettres capitales la formule de l'écrivain « *La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera* » rendent manifeste l'ambition du nouveau musée : aborder l'affaire Dreyfus sous le prisme de l'engagement de Zola, et unir en un même lieu les destins entrecroisés de ceux qui luttèrent sans relâche pour obtenir justice.

Le musée qui se déploie sur deux étages retrace ainsi avant toute chose un conflit idéologique et politique qui divisa profondément la France pendant douze ans. En témoignent les 245 photographies de cabinet qui accueillent le visiteur, figurant les principaux protagonistes de l'affaire, toutes sphères de la société confondues. La salle maîtresse du premier étage est sans doute celle dédiée à la fracassante lettre ouverte d'Émile Zola, adressée au président de la République le 13 janvier 1898 dans le Journal *L'Aurore*. « J'accuse » se détache en toutes lettres sur un panneau rétroéclairé, scandé par un comédien préenregistré. Tout concourt à marquer l'esprit du visiteur, comme l'encre d'imprimerie estampille le papier. L'étage supérieur se compose d'une salle unique, dont les murs sombres, tapissés de mots français et étrangers comme « laïcité », « traître », « Unschuld » (innocence en allemand), soulignent la portée internationale de l'affaire.

Brochures, caricatures et affiches, complétées d'enregistrements audios et d'images animées qui participent de l'expérience immersive, témoignent d'un réel scandale médiatique, la presse se faisant le principal relai du camp dreyfusard ou anti-dreyfusard.

Martine Leblond-Zola qui guide les visiteurs au gré des salles d'exposition



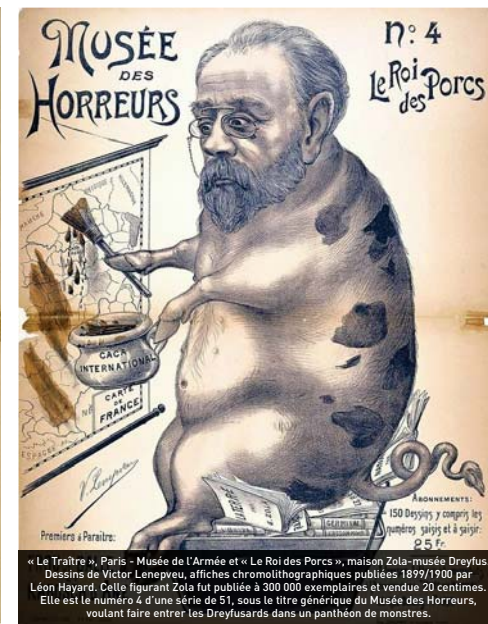
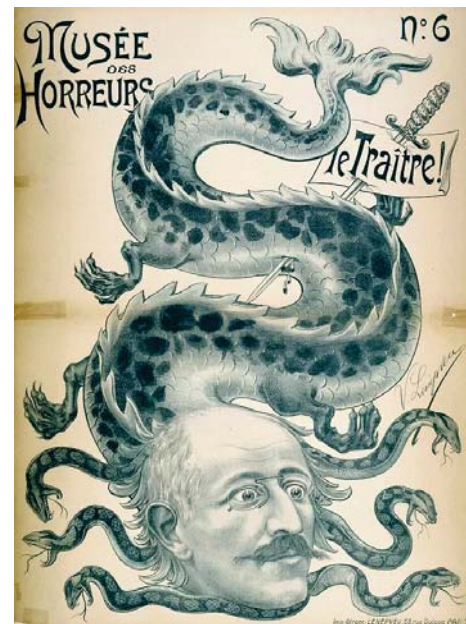
Martine Leblond-Zola à l'accueil du musée, distribuant aux visiteurs des tracts pour l'Association des Amis de Médan, sous le regard de l'imposant buste de son aïeul. (Photo Diane Fossier)



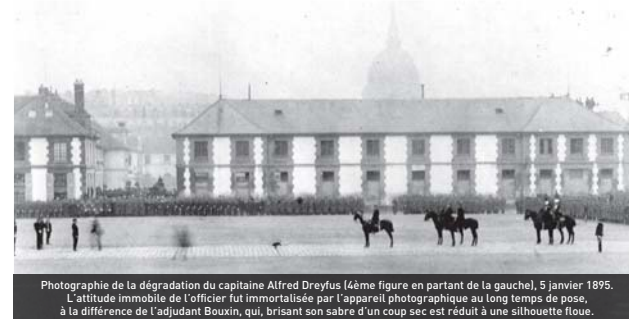
La première salle du musée Dreyfus (source Bernard Lazare)



Étage supérieur du musée Dreyfus



« Le Traître », Paris - Musée de l'Armée et « Le Roi des Porcs », maison Zola-musée Dreyfus. Dessins de Victor Lenepveu, affiches chromolithographiques publiées 1897/1900 par Léon Hayard. Celle figurant Zola fut publiée à 300 000 exemplaires et vendue 20 centimes. Elle est le numéro 4 d'une série de 51, sous le titre générique du Musée des Horreurs, voulant faire entrer les Dreyfusards dans un panthéon de monstres.



Photographie de la dégradation du capitaine Alfred Dreyfus (6ème figure en partant de la gauche), 5 janvier 1895. L'attitude immobile de l'officier fut immortalisée par l'appareil photographique au long temps de pose, à la différence de l'adjudant Bouxin, qui, brisant son sabre d'un coup sec est réduit à une silhouette floue.



Un groupe de visiteurs venus inaugurer le musée Dreyfus, parmi lesquels Madame de La Croix (4ème en partant de la gauche) et Diane Fossier (5ème), administratrice des Amis du Vexin Français, accompagné de Martine Leblond-Zola (6ème), devant une reproduction rétroéclairée de « J'accuse... ».

nous en confie davantage sur la création du musée

Il fut, après la mort de Zola, aménagé dans le « lazaret », un bâtiment érigé par l'Assistance Publique. Destiné à accueillir les chambres du personnel infirmier, il se caractérisait par ses nombreuses cloisons, abattues pour unifier les espaces de visite. Dans l'idée de Pierre Bergé déjà, il faisait sens que maison Zola et musée Dreyfus cohabitent en un même lieu. C'est désormais chose faite, non sans effort. « La réalisation de ce musée s'étale sur dix ans précise Mme Leblond-Zola. Après avoir obtenu le permis de construire, il a fallu concevoir le projet muséographique, trouver des subventions, passer commande aux architectes... sans compter l'impact de la pandémie qui retarda de 18 mois le chantier, s'accompagnant de ruptures d'approvisionnement de bois, cuivre, etc. ! ».

Beau et didactique, le musée qui retrace les racines et le développement de l'affaire, remplit surtout une vocation pédagogique : celle de susciter l'interrogation, de mesurer les prolongements actuels de ce conflit qui ébranla la société française, et de délivrer un message de tolérance et de justice aux jeunes générations, au-delà même du strict fait historique.

La présence de Zola et de ses amis, écrivains et peintres, dans la vallée de la Seine est largement abordée dans la présente revue, sous plusieurs angles et par plusieurs plumes. Bien sûr, Médan y occupe une place éminente, d'autant plus que l'actualité toute récente,

avec l'inauguration solennelle du musée Dreyfus, nous y a appelés.

On peut difficilement évoquer le destin du capitaine Dreyfus sans en entendre chanter l'émotion dite en poésie par son célèbre petit-neveu, Yves Duteil.

Il a, en, 20005, « tout » dit à son oncle dans une lettre dont il m'a confié en avant-première la version destinée à la nouvelle édition augmentée du livre « *Les choses qu'on ne dit pas* » (Archipoche) à paraître.

— MCBM

ALFRED DREYFUS

Par Yves Duteil

Ê

tre le petit-neveu de Dreyfus, et avoir reçu du public le cadeau de la notoriété, m'investit d'une forme de « mission », pour perpétuer la mémoire de son innocence, encore parfois remise en cause, et demande de ma part le respect de la vérité historique, par rapport à une affaire qui a déchiré la France, et imprimé au monde la notion de « conscience humaine ».

Portrait d'Yves Duteil

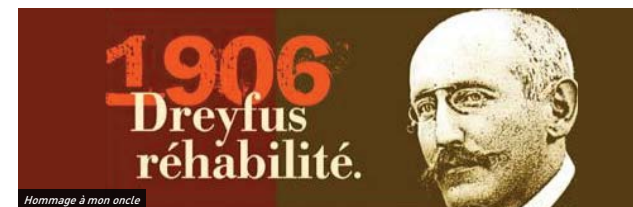
Cher oncle Alfred,

À travers toi, c'est un peu à tous les innocents, mis au banc des accusés, que j'adresse cette lettre. À ceux sur qui un piège s'est refermé sans qu'ils aient pressenti le danger, qui s'éveillent un matin dans l'infamie sans avoir pu dissiper le cauchemar qui va hanter leurs nuits pendant des mois, des années, et qui voient leur vie basculer dans un cataclysme. Devenus un simple dossier, réduits au silence, confrontés à la solitude et au désespoir, impuissants face à ceux pour qui un prévenu qui clame son innocence est d'abord un coupable possible, on découvre comment chacun d'entre nous peut glisser dans cet engrenage kafkaïen. Quand la justice dissèque une vie claire sous sa lumière crue, l'honneur et la réputation ne sont plus que des fétus de paille. Et le temps judiciaire, qui sème le doute sur la transparence d'une vie, nourrit la suspicion de sa culpabilité. Entre la présomption d'innocence et le principe de précaution, l'espace vital est aussi mince qu'une convocation. Une existence, et soudain un champ de ruines.

Je pense à vous, injustement mis en cause par erreur ou par malveillance, aux souffrances et à l'incompréhension qui rongent votre esprit...

Construire sa défense, lorsque l'on n'avait aucune raison de le prévoir, est sans doute plus complexe que de brouiller les pistes à l'avance. Comme dans une partie d'échecs dont le jeu de l'adversaire resterait caché, vos pièces maîtresses sont toutes menacées. Ébloui par les projecteurs et assourdi par la rumeur qui enfle, à quoi devrait ressembler un innocent? Clair, calme, posé et cohérent?

Quels sentiments éprouvais-tu dans ton cachot, oncle Alfred, quand on t'a mis au secret, sans même te dire quelles charges pesaient contre toi? Parmi les questions qui roulaient dans ta tête, ta vie défilait-elle devant tes yeux pour deviner quand et comment tu avais pu mal agir? Tous les innocents partagent -ils ce même parcours, entre révolte, mobilisation et découragement? Toi, tu n'as jamais douté, ni de la France, ni de l'armée. Habité par le visage de l'amour de ta vie, ton épouse exemplaire, Lucie, la sœur de ma grand-mère Alice, tu as tenu, accroché comme à un rocher, à la certitude que la vérité triompherait, avec une foi inébranlable en la Justice. Et pourtant... le calvaire a duré douze ans. Pour Denis Seznec, celui de Guillaume, son



grand-père, dure encore. et n'aura jamais plus de recours... Le déshonneur des innocents s'hérite et le combat pour la vérité se transmet tel un flambeau. Ton existence est entrée en moi, doucement, comme une colère ancienne, ravivée par ma conscience d'adulte. Contre l'injustice, il n'y a pas de prescription. Alors je t'ai accompagné jusqu'à l'île du Diable. J'ai découvert ta loyauté absolue, ton admirable dignité devant l'épreuve et les lettres bouleversantes de Lucie, recopiées sur ordre, de peur qu'elles ne recèlent quelque message secret... J'ai suivi les procès truqués, émaillés de preuves falsifiées ou forgées de toutes pièces, approché la raison d'État et l'intérêt supérieur de la Nation, dérisoires majuscules de l'Histoire... J'ai croisé le courage de ceux qui ont remis la vérité en marche, au risque de leur vie. Seul, on ne peut rien. Il faut toujours une chaîne de courage, de conviction et de conscience pour inverser le destin avant que la résignation ou l'indifférence n'aient recouvert la vérité d'un masque de silence. Aujourd'hui l'Affaire Dreyfus est close. Les historiens savent depuis longtemps qu'il s'agissait d'« une honteuse compromission d'État »*.

Désormais, ta mémoire est innocente du crime de haute trahison dont on t'avait injustement accusé. Il aura fallu cent ans. Que dire pour ceux qui, injustement inquiétés, font l'objet d'une ordonnance de « non-lieu », qui revient à dire que rien n'a eu lieu alors que les victimes, elles, savent bien dans leur chair qu'il y a eu quelque chose, qu'elles restent en quête d'un coupable, et que les innocents, qui ont vu leur vie dévastée par des mois de suspicion, ne seront jamais lavés des soupçons qui pesaient sur eux.

Cher oncle Alfred, je pense à toi qui, sans avoir jamais démérité, as dû te battre pour retrouver ton honneur, face à l'implacable machination des institutions et des hommes.

Ton courage a changé en lumière cette ombre qu'on avait jetée sur ta vie.

T'élèver au grade de général à titre posthume comme l'ont été, de leur vivant, tous tes collègues de promotion, serait une juste réparation à la hauteur de la double blessure faite à ta vie, et à ta mémoire. Je connais les difficultés d'une telle démarche, mais ce que la Nation et la Justice ont eu l'honnêteté et le courage de te rendre, l'Armée te le doit toujours, et sa dette à ton égard ne s'éteindra pas.

Il me reste de toi l'idée qu'au-dessus de la justice il y a l'équité, qu'au-dessus de nos souffrances veille « l'intangible souveraineté de l'âme ». Si l'Histoire a conservé au-delà des siècles le souvenir des chrétiens livrés aux lions, des croyants persécutés par l'Inquisition et de tous les massacres perpétrés par les hommes au nom d'un prince ou d'un Dieu, c'est que l'injustice ne connaît pas d'oubli.

Je pense à toi...

Ton petit-neveu, et fier de l'Etre.
Yves

* Lettre de J. Chirac aux familles de Dreyfus et Zola



Dreyfus

Paroles et Musique d'Yves Duteil

Je suis un peu ton fils
Et je retrouve en moi
Ta foi dans la justice
Et ta force au combat

Dans ton honneur déchu
Malgré ta peine immense
Tu n'as jamais perdu
Ton amour pour la France

Et s'il ne reste qu'un murmure
Pour te défendre
Par delà tous les murs
Il faut l'entendre

Je suis un peu ce frère
Qui remue les montagnes
Lorsque tu désespères
Dans ton île en Guyane

Et je souffre avec toi
Des fers que l'on t'a mis
Pour écraser ton âme
Et pour briser ta vie

Mais pourquoi fallait-il
Pour t'envoyer au Diable
Te prendre dans les fils
De ce piège effroyable ?

J'ai vu souvent mon père
S'assombrir tout à coup
Quand j'évoquais "L'Affaire"
Comme on disait chez nous

Et j'ai vécu longtemps
Sans rompre ce silence
Comme un secret pesant
Parfois sur la conscience

J'imaginai comment
Des hommes étaient capables
D'arrêter l'innocent
Pour en faire un coupable

... /... DREYFUS

Il était Alsacien
Français, juif, capitaine
Vivait parmi les siens
À Paris dix-septième

Quand un matin d'Octobre
On l'accuse, on l'emmène
Vers douze ans de méprise
Et d'opprobre et de haine

Traité plus bas qu'un chien,
Laissé dans l'ignorance
De tous ceux qui sans fin
Luttaient pour sa défense

Courageux, opiniâtres
Jouant parfois leur vie
Sur un coup de théâtre
En s'exposant pour lui

Je suis un peu son fils
Et c'est moi que l'on traîne
Au Palais d'injustice
En l'écouter à peine

Et quand Paris s'enflamme
Alors qu'on l'injurie,
Le coupable pavane
À quatre pas d'ici...

Lucie...
Mon corps est à genoux

Mais mon âme est debout
Un jour je reviendrai
Vers la terre de France
Crier mon innocence
Et retrouver la paix

Ici...
Je n'ai plus rien de toi
Et j'ai peur quelquefois
Que ma raison s'égare
Si je perds la mémoire
Si j'oublie qui je suis
Qui pourra dire alors
À ceux qui m'aiment encore
Que je n'ai pas trahi
Que j'ai toujours porté l'amour
de mon pays
Bien plus haut que ma vie
Bien plus haut que la vie...

... /... DREYFUS

C'était il y a cent ans
Dreyfus est mort depuis
Mais je porte en chantant
Tout l'espoir de sa vie

Pour la mémoire des jours
Puisqu'en son paradis
On sait depuis toujours
Qu'il n'a jamais trahi

Qu'il n'a jamais trahi
Son cœur ni son pays.



ÉLYSÉE

Lettre de M. Jacques Chirac, Président de la République, adressée à la famille du capitaine Dreyfus et à celle d'Emile Zola, Paris le 8 janvier 1998.

Il y a tout juste un siècle, la France traversait une crise grave et profonde. L'Affaire Dreyfus, comme un soc de charrue, déchirait la société française, séparait des familles, divisait le pays en deux camps ennemis qui s'affrontaient avec une rare violence. Parce que le Capitaine Dreyfus devait à tout prix rester coupable, les procès qui se succédaient n'étaient que de tristes mascarades. Après avoir eu les galons arrachés et le sabre brisé, il payait cher, à l'île du Diable, les machinations ourdies dans le secret de quelque bureau.

Malgré la ténacité de la famille du Capitaine Dreyfus, l'affaire aurait pu être classée. Tâche sombre, indigne de notre pays et de notre histoire, colossale erreur judiciaire et honteuse compromission d'Etat. Mais un homme s'est élevé contre le mensonge, la bassesse et la lâcheté. Indigné devant l'injustice qui frappait le Capitaine Dreyfus, dont le seul crime était d'être juif, Emile Zola lança comme un cri son fameux "J'accuse". Publié le 13 janvier 1898 dans "L'Aurore", ce texte devait frapper les esprits comme la foudre et changer en quelques heures le destin de l'Affaire. La vérité était en marche.

Ce jour-là, Emile Zola s'était adressé au Président de la République. Aujourd'hui nous fêtons le centenaire de cette lettre qui est entrée dans l'Histoire. Aujourd'hui je voudrais dire aux familles Dreyfus et Zola combien la France est reconnaissante envers leurs ancêtres d'avoir su, avec un courage admirable, donner tout leur sens aux valeurs de liberté, de dignité et de justice.

N'oublions jamais que celui qui fut réhabilité aux cris de "Vive Dreyfus !" répondit d'une voix forte : "Non, Vive la France !". Malgré l'humiliation, l'exil, la souffrance, atteint dans son cœur et dans sa chair, blessé dans sa dignité, le Capitaine Dreyfus avait su pardonner. Magnifique pardon, magnifique réponse : l'amour de la Patrie contre l'intolérance et la haine.

N'oublions jamais le courage d'un grand écrivain qui, prenant tous les risques, mettant en péril sa tranquillité, sa notoriété et même sa vie, osa prendre la plume pour mettre son talent au service de la vérité. Emile Zola, haute figure littéraire et morale, avait compris qu'il avait la responsabilité d'éclairer et le devoir de parler quand d'autres se taisaient. Dans la lignée de Voltaire il incarne, depuis, le meilleur de la tradition intellectuelle.

La tragédie du Capitaine Dreyfus s'est déroulée il y a un siècle. Pourtant, après tant d'années, elle parle d'une voix forte à nos cœurs. Le texte de Zola est resté dans la mémoire collective comme "un grand moment de la conscience humaine".

Un demi-siècle après Vichy, nous savons que les forces obscures, l'intolérance, l'injustice peuvent s'insinuer jusqu'au sommet de l'Etat. Mais nous savons aussi que la France sait se retrouver pour le meilleur, dans les moments de vérité, grande, forte, unie et vigilante. C'est sans doute cela que nous disent, par-delà les années, Emile Zola et Alfred Dreyfus. C'est parce qu'ils avaient foi dans nos valeurs communes, les valeurs de la Nation et de la République, et qu'ils aimaient profondément la France, que ces deux hommes d'exception ont su la réconcilier avec elle-même.

N'oublions jamais cette magistrale leçon d'amour et d'unité.



Capture d'écran d'un clip de la chanson

UNE SOIRÉE À MÉDAN AVEC MARTINE LE BLOND-ZOLA

Par Marie-Claude Boulanger

Le mardi 26 octobre 2021, le Président de la République inaugurerait officiellement le Musée Dreyfus dans la Maison Zola à Médan. Le 8 décembre 2021, la présidente de la BNF, Laurence Engel, qui venait d'acquérir le manuscrit de l'adaptation de « Germinal » au théâtre, *"se réjouit de voir entrer dans les collections nationales ce manuscrit d'Emile Zola, témoignage capital de son expérience d'écriture théâtrale. Il rejoint le manuscrit du roman et plus largement l'ensemble des manuscrits de l'écrivain, conservés à la BNF, afin d'offrir un éclairage renouvelé sur l'une des œuvres les plus emblématiques de la littérature française. Je souhaite que la BNF puisse présenter prochainement en région cette œuvre à la portée symbolique forte."*

De si forts événements culturels concomitants, en lisière du Vexin Français, ne pouvaient nous laisser indifférents. Il ne s'agit bien sûr pas ici de commenter l'immense œuvre de l'immense Zola, mais d'ancrer un lieu dans une aventure humaine, patrimoniale et artistique de premier plan qui l'éclaire.



Martine Le Blond-Zola lors de notre entretien à Médan

.....

Sainte-Beuve affirmait que l'œuvre d'un écrivain s'explique avant tout par sa vie dont elle est le reflet. Proust, lui, estimait que plus la sensibilité d'un écrivain est riche et complexe, moins elle est réductible aux données factuelles de sa vie. Œuvre reflet d'une vie ou vie laboratoire d'une œuvre ?

C'est fluctuant entre ces deux conceptions, se faufilant entre la tentation du « Zola par lui-même », en écho la célèbre collection du Seuil, et le questionnement sur l'autonomie de la création que nous nous sommes, à trois, acheminés vers Médan, avides des réponses que pourrait nous apporter sur le sujet Madame Le Blond-Zola, l'arrière-petite-fille de l'écrivain.

Catherine de la Croix, qui fut maire-adjointe à la culture à Andrésy pendant 25 ans, et est membre de l'« Association Maison Zola-Musée Dreyfus » dont son amie Martine Le Blond-Zola est vice-présidente, nous avait mises en relation, et avait suggéré que l'entretien pût être filmé et qu'un jeune lycéen pût y participer. C'est donc ravis par cet a priori d'ouverture que nous nous sommes présentés à la porte de la Maison Zola, au 26 rue Pasteur à Médan. La lycéenne Raphaëlle Boulanger, le cinéaste Axel Fossier, et moi. Nous ne fûmes pas déçus : Martine Le Blond-Zola nous accueillit avec une chaleur et un intérêt

qui ne se sont pas démentis de l'après-midi. Le plaisir qu'elle prend à évoquer son arrière-grand-père — sans doute pour la énième fois ! — nous plonge dans l'univers zolien de plain-pied.

Respectueusement, je suis presque tentée de dire « pieusement » tant le lieu rayonne de la présence intimidante de l'écrivain, installés dans le vaste **cabinet de travail**, l'autre de la création, nous entamons une conversation intense, toute centrée sur l'omniprésent arrière-grand-père de notre hôtesse. La pièce est vaste, juchée, à la façon de la « librairie » de Montaigne, en haut d'une tour d'où, à travers des vitraux — malheureusement plus ceux d'origine, religieux, qui furent vendus par Alexandrine Zola à la mort de son mari — qui occupent tout un pan de mur, on domine la vallée. Cette pièce, Zola, mué en architecte et décorateur dirigeant le maçon Burneron, l'avait conçue à la façon d'un atelier d'artiste. Un atelier pourvu d'une mezzanine tapissée d'une bibliothèque abondant d'œuvres de jeunes écrivains dédicant leurs œuvres au « maître », meublée d'un buffet où se côtoyaient les manuscrits, et d'une grande table supportant les documents de travail. Même si le contenu de l'actuelle pièce a été largement reconstitué, il l'a été fidèlement, et l'inspiration Renaissance, très « Viollet-le-Duc », y est patente. Il a écrit douze des Rougon-Macquart et a enrichi la maison de bâtiments nouveaux à mesure de ses succès littéraires.

En effet, **cette maison a une histoire.**

Une histoire qui se confond avec l'évolution de la carrière, de l'œuvre de l'écrivain, et de la vie de l'homme. Zola, dont on connaît l'enfance et les débuts difficiles après la perte prématurée de son père, à Aix, alors qu'il n'avait que sept ans, perte laissant sa mère en proie aux créanciers, était revenu à Paris en 1858, et habita un peu plus tard, adulte, dans le quartier de la gare Saint-Lazare.

Il aspire tôt à se ressourcer à la campagne, à fuir la ville, les premières mondanités, et les injures qui commencent à poindre. En 1866, il a alors 26 ans, il se rend régulièrement avec ses amis aixois, dont Cézanne, bien sûr, à Bennecourt, au hameau de Gloton, dans l'auberge de la mère Dumont. La nature le revitalise. Il dénonce l'homme prédateur. Martine Le Blond-Zola le dit « *écologiste avant l'heure* ». En 1870, il épouse Alexandrine ; il a 30 ans, elle 31. La gare St Lazare, la première édifée à Paris, donne accès à la vallée de la Seine.

En 1876, il écrit à un de ses amis, écrivain russe Boborykine, qu'il rêve de trouver à louer un petit coin dans la nature qui lui serait un havre de paix. Il aime les animaux, les fleurs, et s'isoler pour créer. Il trouve finalement en 1878, sur la ligne, à Médan, une « cabane à lapins » selon l'expression qu'il emploie à l'adresse de Flaubert le 9 août 1878, mais à acheter : « j'ai acheté une maison, une cabane à lapins, entre Poissy et Triel, dans un trou charmant au bord de la Seine 9000 francs, je vous le dis pour que vous n'ayez pas trop de respect. La littérature a payé ce modeste asile champêtre. ». En effet, il peut alors se le permettre, « L'Assommoir », paru un an avant, lui ayant rapporté d'importants droits d'auteur. Au rythme des succès littéraires, la « cabane à lapins » s'agrandit et devient une magnifique propriété. La tour, première du lieu, qui est couronnée par le cabinet de travail où nous sommes installés, date de 1880, année de parution de « Nana », dont elle porte le nom. La tour « Germinal », elle, date de 1885 et abrite la salle de billard. « Pot Bouille », paru en 1882, a permis l'achat de la ferme attenante, avec serre, potager, basse-cour... L'environnement, nous assure Martine Le Blond-Zola, n'a pas changé.



Claude Monet - Sur les bords de Seine à Bennecourt (1868)



Cabinet de travail



MCB devant les vitraux du cabinet de travail



Cheminée



Collection d'instruments

Le rapport à la nature d'Émile Zola avait conservé une sensibilité éminemment romantique. Il n'a jamais renié le poète qu'il fut tout jeune, admirateur du lyrisme de Lamartine et Hugo.

Émile ne quittait pas son loulou de Poméranie qui mourut de chagrin lorsque son maître fut contraint par les conséquences de l'affaire Dreyfus à s'exiler à Londres. Il protégeait, avec la SPA, tous les souffrants : oiseaux, chats... « *La nature était sa drogue* », affirme son arrière-petite-fille.

Zola vivait... et écrivait Les Rougon-Macquart huit mois de l'année à Médan. Et les quatre mois d'hiver, passés à Paris, étaient consacrés à ses indispensables enquêtes qui constituaient ses documents de travail destinés à nourrir les volumes à venir. Il enquêtait à la façon du journaliste qu'il fut à ses débuts.

Mais la maison avait aussi une autre fonction, essentielle, qui motivait les agrandissements successifs : recevoir ses amis. La construction du « pavillon Charpentier », du nom de l'éditeur parisien, a été voulue dans ce but : quatre chambres pour recevoir. Médan était un lieu privilégié de convivialité et d'amitié. Zola y recevait Cézanne, Manet, Pissarro, Goncourt, Mirbeau.



Cuisine de la fondation Zola

les Daudet. Et il y débattait littérature avec Maupassant, Huysmans, Céard, Hennique, Alexis. Le recueil « Les Soirées de Médan » en atteste. Ensemble de six nouvelles – celle de Zola s'intitulait « L'Attaque du moulin » – où les auteurs évoquent et illustrent le thème de la guerre de 1870 à partir des souvenirs de leur vécu, et dont le succès a été marqué entre autres pas « Boule de suif » de Maupassant. Peu importe qui a eu en premier l'idée de ce recueil commun : il existe et

témoigne, en 1880, de l'unité du groupe d'amis.

Pour donner une idée du soin apporté aux travaux de la maison et à la beauté du cadre, y compris dans les lieux de service, il est intéressant d'évoquer un « détail » relatif à la cuisine. À la demande d'Émile Zola, le maître verrier Henri Baboneau réalisa en 1879 un vitrail représentant « Mes Bottes », personnage de « L'Assommoir » pour éclairer la porte d'entrée de la cuisine.



Vue d'ensemble de la Fondation Zola



Alexandrine Zola, portrait accroché dans la chambre à Médan

Ledit vitrail avait été conçu d'après une photographie que Nadar avait prise des acteurs de l'adaptation théâtrale du roman. Acheté en 1925 par la fille d'Émile Zola, Denise Le Blond-Zola, il fut restitué en 1998 par son fils, Jean-Claude Le Blond-Zola, qui le donna à l'Association pour le Rayonnement de l'Œuvre d'Émile Zola devenue en 2004 Maison Zola-Musée Dreyfus. Le vitrail retrouva ainsi en 2009 sa place originelle, et le visiteur peut l'admirer.

Alexandrine jouait dans cette hospitalité chaleureuse un rôle actif de premier plan. Hôtesse attentionnée, elle régnait sur la maison et son personnel disposait de locaux de service remarquables et spacieux : une très grande cuisine, une lingerie magnifiquement équipée. Jusqu'à la mort de son mari, elle est restée l'incontestée et incontournable maîtresse des lieux.

...Et pourtant, des **turbulences** vinrent bousculer cette vivante harmonie et compromettre la sérénité des occupants de la maison.

Émile avait la réputation d'être, sinon chaste, du moins « sérieux », et de ne pas suivre ses remuants amis dans leurs débauches parisiennes. On n'est même pas sûr qu'il ait été vraiment un moment l'amant de la célèbre Valtresse, qui lui inspira Nana. Alexandrine, quant à elle, avait vécu une enfance difficile, malheureuse. Enfance souvent transposée dans l'œuvre de l'écrivain. Elle est fleuriste, puis lingère dans le quartier des Batignolles. Elle rencontre Émile Zola en 1864, grâce à Paul Cézanne pour qui elle est pose en tant

que modèle. Ensemble depuis 1866, Émile et Alexandrine se marient en 1870. À l'âge de 20 ans, en 1859, Alexandrine avait accouché d'une fille qu'elle s'était vu contrainte d'abandonner. Le couple a tout tenté, uni dans la volonté de retrouver l'enfant, et a fini par apprendre que la petite était morte trois mois après son abandon. Jamais plus Alexandrine n'aura d'enfants, ce qui sera pour elle douloureux à porter tout au long de sa vie et qui sema dans l'esprit de Zola un doute sur sa propre fertilité.

Dix ans après leur arrivée à Médan, en mai 1888, les Zola ont éprouvé le besoin de recruter une lingère, la charge de la maison étant lourde. Émile avait 48 ans, Alexandrine 49. Dès le 25 août, la nouvelle employée, Jeanne Rozerot, partait avec les Zola et leurs autres domestiques pour Royan, ce jusqu'au 3 octobre. Zola, qui commence alors à pratiquer l'art de la photographie s'éprend, contre toute attente, de Jeanne. Concomitance intéressante : regard amoureux - mais à ce moment parfaitement platonique - du photographe.

Au retour, Zola installe Jeanne, qui, entre temps, a démissionné, dans un petit appartement situé au 66, de la rue Saint-Lazare. Elle n'est pourtant pas encore sa maîtresse. Elle ne le deviendra que le 11 décembre 1888, date connue grâce à un courrier envoyé de Londres dix ans plus tard : « *ma bien-aimée Jeanne, mille bons baisers du fond de mon exil, en souvenir du 11 décembre 1888, et en remerciement de nos dix années d'heureux ménage, dont le lien*

a été pour jamais resserré par la venue de notre Denise et de notre Jacques. » Edmond de Goncourt note dans son Journal, à la date du 21 novembre 1889 que Zola lui aurait confessé que « *sa femme avait de grandes qualités de femme de ménage, mais bien des choses réfrigérantes, qui l'avaient poussé à chercher un peu de chaleur ailleurs* », et qu'il lui aurait parlé du « *revenez-y de jeunesse, et de fureur de jouissances de toutes sortes* ».

Alexandrine Zola sera la dernière à apprendre la liaison de son mari, après que Jeanne eut mis au monde deux enfants nés « par hasard » et non conçus délibérément : Denise en 1889, et Jacques en 1891. C'est une lettre anonyme qui l'en informe, le 10 novembre 1891. Le choc fut énorme. « *Alexandrine a débarqué chez Jeanne et a tout cassé* » raconte Martine Le Blond-Zola qui parle de « *drame humain* ».

Tout le monde a terriblement souffert de la situation, mais le respect semble avoir finalement pris le dessus. Zola n'a jamais quitté Alexandrine qui l'a soutenu jusqu'au bout dans ses combats et est restée l'hôtesse de Médan. Jeanne fut installée avec ses deux enfants pendant la période annuelle de résidence à Médan, à Verneuil sur Seine, où Émile, torturé d'être contraint au mensonge (il avait promis à Alexandrine de ne pas revoir Jeanne), leur rend quotidiennement visite à bicyclette... et les prend abondamment en photo.



Denise et son époux



Zola photographant



Jeanne Rozerot et leurs deux enfants, Denise et Jacques



Alexandrine et Zola



Zola, Jeanne et leurs enfants

En 1905, trois ans après la mort de son époux dont chacun connaît les circonstances sans pour autant savoir définitivement si l'on se trouve face à un tragique accident ou à un homicide, Alexandrine fit don de la propriété à l'Assistance Publique afin qu'y soit installé un établissement de convalescence pour enfants. Doit-on voir dans cette volonté une façon de combler ce vide d'enfant et cette culpabilité dont elle ne s'est jamais vraiment départie ?

Zola avait explicitement exprimé la volonté que ses enfants puissent porter son nom. Son épouse accéda à cette volonté. Ce qui fut acté le 4 mai 1907 par décret présidentiel, un an avant l'entrée de Zola au Panthéon, où les deux femmes étaient officiellement présente côte à côte.

.....

L'héritage intellectuel, artistique et moral...

Martine Le Blond-Zola est la petite fille de Denise. Denise Émilie Henriette née en 1889, portant depuis le 4 mai 1907 le patronyme d'« Émile-Zola », à laquelle Alexandrine avait fini par s'attacher sincèrement. C'est d'ailleurs grâce à Alexandrine qu'elle rencontra son futur époux, Maurice Le Blond, brillant écrivain et journaliste (à « L'Aurore ! » en 1901) qui manifesta un ferme soutien à l'auteur de « J'accuse » lors de l'affaire Dreyfus, et de 12 ans son aîné. Ils se marièrent en 1908, juste avant que Maurice fût

nommé sous-préfet de Clamecy. Maurice Le Blond consacra toute son énergie au souvenir de son immense beau-père à la mémoire duquel il avait créé, dès 1903, le « Pèlerinage littéraire de Médan » qui depuis se déroule chaque premier dimanche d'octobre.

Cette ferveur admirative a été transmise à notre hôteesse par son père, Jean-Claude, fils de Denise né en 1914, qui vouait un véritable culte à son grand-père, à l'homme autant qu'à l'écrivain. Il a inculqué à sa fille, au quotidien, outre le respect sans jugement aucun des deux femmes de la vie d'Émile, le devoir d'effacement devant la grandeur du génie. Un génie soutenu par des valeurs auxquelles elle adhère avec foi : le « *Je défendrai dans ma vie toute identité franche qui sera attaquée. Je serai toujours du parti des vaincus.* » est devenu son credo. Elle dit avoir « consacré » sa vie à Zola dont elle se fait le porte-valeurs. Elle dit avoir gardé sa liberté de femme afin d'accomplir ce devoir de mémoire. Son dévouement est total, y compris physique, quotidien, en toute discrétion. La mise en valeur et la conservation de la Maison Zola dans laquelle nous nous trouvons constitue pour elle une mission à la fois sacrée et concrète. Les tâches les plus humbles ne la rebutent pas. Elle a choisi de venir habiter tout près, amputant sa retraite d'ingénieur, pour pouvoir suivre au quotidien pendant dix longues années le chantier de rénovation du lieu. Et elle porte en elle encore bien des projets de transmission des valeurs zoliennes, exaltant, en tant qu'« ombre de Zola », « l'humanisme » de son aïeul.

Nous terminons notre longue et riche conversation sur une considération toute littéraire, supposée répondre à la question initiale du rapport de l'œuvre à la vie de son auteur. Nous évoquons le dernier Rougon-Macquart : **Le Docteur Pascal** qui, en 1893, conclut l'histoire de la famille. S'il s'agit là d'un roman scientifique où Zola exalte une médecine qui pourrait tout savoir afin de tout guérir, c'est aussi — et surtout ? — un roman d'amour, le seul, sans doute aussi largement autobiographique. Claude Roy, qui avait, à Médan, lors du pèlerinage de 1959, rendu un hommage vibrant à Zola, estime, se référant à la « chasteté » de l'homme évoquée plus haut, dans un chapitre intitulé « Le génie de l'amour sublimé » que ce dernier volume des Rougon, justement parce qu'il est — platement ? — autobiographique et évoque un « amour heureux » et des sentiments

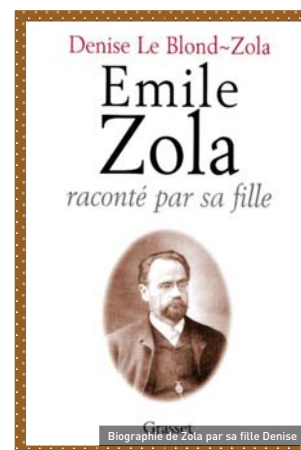
vraiment éprouvés, se trouve paradoxalement le moins bien réussi et « *sonne le moins vrai* ». Selon lui, « *L'amour, le sexe et le désir, la passion et la tendresse, la pureté et la luxure* » dans l'œuvre de Zola, *s'alimentent d'abord à son ignorance et à ses refus. C'est en refusant de vivre l'amour qu'il a fait vivre l'amour. C'est avec ce qu'il ne sait pas qu'il devient ce poète « qui sait ».* C'est ce que l'homme Zola n'est pas qui décide de ce que le romancier Zola sera. Il retrouve la vie en l'ayant refusée. Et cette vie de l'art le quitte dès que la vie réelle le prend. »

Critique manifestement un peu provocatrice pour Martine Le Blond-Zola qui affirme que ce roman est son préféré parce qu'il s'ouvre sur l'espoir, sur la vie, sur l'avenir. Elle s'y attache d'autant plus que dans le roman, la « servante » — dans l'acception que donne Molière à ce mot — se prénomme Martine.... Elle refuse de croire là au hasard, elle qui se vit comme « servante » de Zola.

.....

Nous remercions Martine Le Blond-Zola pour sa disponibilité, son accueil, sa spontanéité et son authenticité qui ont donné à cet échange un intérêt tout particulier.

.....



Biographie de Zola par sa fille Denise



Le Docteur Pascal, ed Charpentier (1893)

LA VALLÉE DE LA SEINE DANS L'ŒUVRE DE ZOLA

DU ROMANTISME ET DU NATURALISME ?

Par Pierre Ribot

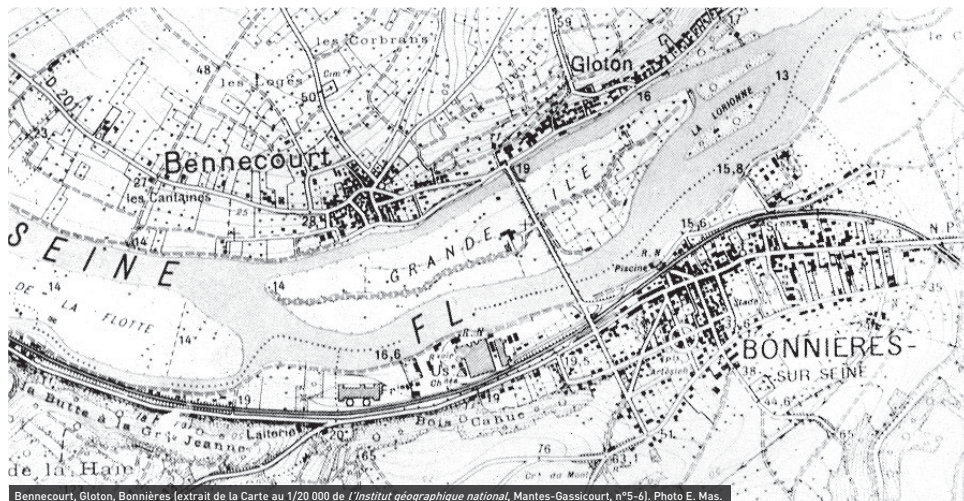
Paul Cézanne, *Coin de rivière*, vers 1866

Transposition romanesque des amitiés de Cézanne et Zola, *L'Œuvre* fut publiée sous forme sérielle en 1885, plusieurs mois après la mort de Victor Hugo¹. Ce roman dépeint les tentatives d'ascension de Claude Lantier, avatar de Paul Cézanne, dans le microcosme parisien des lettres et des arts dont il cherche la reconnaissance. Sont notamment relatés les efforts du peintre et de son ami Sandoz pour se détacher des influences romantiques imprégnant encore l'esprit du temps, mais aussi des canons néo-classiques ayant la faveur des expositions officielles. Rejetant une peinture qu'il estime « abrutissante² » et trop rigide, Claude promeut un contre-modèle esthétique de plein air, où les êtres ne seraient pas tant figés sur la toile que saisis dans leur fugacité, leur imprévisibilité, leur mouvance jamais interrompue :

« Oh ! ce n'est rien, vois-tu, quatre mesures, une impression jetée. Mais ce qu'il y a là-dedans !... Pour moi, d'abord, c'est un paysage qui fuit, un coin de route mélancolique, avec l'ombre d'un arbre qu'on ne voit pas ; et puis une femme passe, à peine de profil ; et puis, elle s'en va, et on ne la rencontrera jamais, jamais plus. »³

Notes

1. Balise symbolique, la mort de Victor Hugo est souvent associée à la fin du romantisme en poésie française.
2. Zola, Emile, *L'Œuvre*, préface et commentaires de Pierre-Louis Roy, Paris, Presses Pocket, 1992, p.106.
3. Propos de Gagnière, Zola, *L'Œuvre*, p.107.



Benneecourt, Gloton, Bonnières (extrait de la Carte au 1/20 000 de l'Institut géographique national, Mantes-Gassicourt, n°5-6). Photo E. Mas.

Si l'esthétique impressionniste et fuyante ici dépeinte relève d'abord d'une tentative d'autolégitimation de courants picturaux encore émergents, son aspiration à révéler la nature éphémère et liquide de la vie se retrouve dans tout le roman, par le biais de commentaires narratifs que cette esthétique semble avoir imprégnés : « Claude peignait le matin, dans un flot de soleil, qui tombait par la baie

vitrée de l'atelier. »⁴ Ou encore : « Les rayons qui ensanglantaient les murs blanchis de la chambre, à travers les fentes des volets. »⁵ Tout se passe comme si le regard narratif, épousant par focalisation interne la sensibilité visuelle de Claude, cherchait à distiller par le roman l'essence même de ce nouvel art pictural de l'écoulement, non sous la forme d'un discours théorique où risquerait de se ternir

l'éclat ce nouveau regard, mais dans son jus.

La Seine, dont les évocations tantôt urbaines tantôt bucoliques creusent leur lit de part et d'autre de *L'Œuvre*, prodigue par son écoulement un miroir extérieur à cette nouvelle esthétique du flux, et cristallise de manière implicite les tensions artistiques et littéraires de la fin du XIX^e siècle.



Paul Cézanne, *Portrait d'Émile Zola*, 1862-1864.



Paul Cézanne, *Autoportrait*, vers 1875

Une génération « barbouillée » de romantisme

Tempête sous un fleuve⁶

Au fil du roman, deux métaphores aquatiques viennent lier de manière implicite la Seine aux soubresauts contre-romantiques de la seconde moitié du XIX^e siècle : celle de la confluence, d'une part, et celle du débarbouillage, d'autre part.

La première, introduite au chapitre II, assimile la transition littéraire du romantisme et du réalisme vers le naturalisme à la rencontre de deux fleuves : « [Sandoz] aussi se lamentait d'être né au confluent d'Hugo et de Balzac. »⁷ Insistant sur le tiraillement des auteurs post-romantiques, cette métaphore spatialise la succession temporelle des mouvances littéraires afin de mieux exposer les dynamiques transhistoriques, organiques et presque darwiniennes régissant, comme l'hérédité, les lettres et les arts. L'écoulement fluvial, invoquant celui de la Seine, reflète ici l'ambition zolienne de mêler sciences et lettres dans le grand projet sociologique du naturalisme. Elle intervient comme un miroir à la fois poétique, et quelque peu déterministe en raison du poids millénaire de son écoulement, des ambitions zoliennes. Il n'est ainsi pas étonnant que cette métaphore soit associée à Sandoz, projection romanesque de Zola, dont le nom lui semble partiellement emprunté.⁸

La deuxième métaphore, revenant plusieurs fois pour désigner la fièvre romantique ayant creusé son lit vers les nouvelles générations d'écrivains, oppose la barbouille (désignant le romantisme) à l'eau purifiante (désignant l'ensemble des propositions contre-romantiques). Une remarquable expression s'en trouve dans une lamentation du peintre au chapitre 2 :

*Ah ! nous y trempons tous dans la sauce romantique. Notre jeunesse y a trop barboté, nous en sommes barbouillés jusqu'au menton. Il nous faudra une fameuse lessive.*⁹

Cette métaphore aquatique, assimilant la condition post-romantique à du barbotage en eau croupie, est d'autant plus marquante qu'elle se trouve réitérée presque exactement par Sandoz dans les dernières pages du roman, juste après le suicide et l'enterrement de son ami :

Notre génération a trempé jusqu'au ventre dans le romantisme, et nous en

*sommes restés imprégnés quand même, et nous avons eu beau nous débarbouiller, prendre des bains de vérité violente, la tache s'entête, toutes les lessives du monde n'en ôteront pas l'odeur.*¹⁰

Cette manière dédaigneuse de qualifier le romantisme arbore dans ce contexte l'allure d'une plainte funèbre, et les eaux métaphoriques, celle d'un lieu morbide, presque tragique où se perdrait l'humanité dans le fatal et décadent élan du romantisme. Dans ces deux extraits, dont la disposition enserré littéralement le roman, le mal romantique est associé à l'un des attributs récurrents de la sociologie zolienne : l'atavisme.¹¹ S'infiltrant comme une moisissure de génération en génération, le romantisme semble ici souiller jusqu'aux eaux censées le purifier, conjurant l'écoulement « noirâtre »¹² de la Seine au début du roman, et son aura funéraire de « fosse

profonde »¹³ anticipant la mort de peintre. Manquant à leurs aspirations exorcisantes, les eaux deviennent l'élément même où se distille la pensée romantique, dans le roman comme en cette fin de siècle encore entachée par elle.

Par ces deux métaphores aquatiques de la confluence et du débarbouillage, la Seine, quoique jamais directement nommée, semble devenir une cristallisation spatiale, symbolique des troubles post-romantiques. Loin de n'être qu'un lieu, elle devient une entité semi-métaphorique, presque symbolique, où se lisent les troubles du temps, et par là ceux du peintre Claude aux ambitions tiraillées. À ce titre, les paysages séquanais correspondent bien à ce que Jean-Jacques Malby appelle « psycho-espace », c'est-à-dire « la signification de l'espace romanesque par rapport aux personnages et aux événements ».



Paul Cézanne, *La Seine à Bercy*, 1876-1878

Notes

⁴ Zola, *L'Œuvre*, p. 115.

⁵ Zola, *L'Œuvre*, p. 183.

⁶ Référence à l'un des chapitres des *Misérables* (II, 73), intitulé « Tempête sous un crâne ».

⁷ Zola, *L'Œuvre*, p. 65.

⁸ Du moins si l'on accepte les interprétations freudiennes évoquées dans l'interprétation du Rêve : « Dans son roman artistique *L'Œuvre*, l'écrivain, comme on le sait, a introduit un épisode narratif de sa propre vie et du bonheur de sa famille, où il apparaît sous le nom de Sandoz. Il est probable qu'il ait procédé de la manière suivante pour transformer son nom : lorsque l'on inverse Zola (comme aiment tant le faire les enfants), on trouve « Alox ». Mais c'était encore trop peu déguisé pour lui. Il a donc remplacé la syllabe « Al », qui se trouve au début du nom

Alexandre, par la troisième syllabe du même nom, « sand », et c'est ainsi qu'est né Sandoz. » (Traduit de l'anglais). In Freud, Sigmund, *The Interpretation of Dreams*, Newburyport, Dover Publications, 2015, p. 253.

⁹ Zola, *L'Œuvre*, p. 65.

¹⁰ Ibid., p. 430.

¹¹ Le terme n'est ici pas entièrement adéquat, car s'il désigne bien au sens large l'hérédité dans son acception presque déterministe, il décrit aussi l'apparition imprévue, chez un individu, d'un ou plusieurs caractères qui s'étaient manifestés chez ses ancêtres mais avaient disparu depuis une ou plusieurs générations. Or, cette idée de latence n'est ici point du tout présente.

¹² Zola, *L'Œuvre*, p. 22.

¹³ Ibid., p. 22.

Paris et Bennecourt

Les deux pôles rivaux de L'Œuvre

La Vallée de la Seine, où se reflète l'écartèlement de Claude entre Paris et Bennecourt, vient lier dans *L'Œuvre* deux spatialités, deux esthétiques, deux conceptions de l'art pictural qui ne pourraient autrement cohabiter. Paris, dépeinte comme un lieu frénétique en cette fin de XIX^e siècle, est la ville par excellence du progrès, de l'industrialisation rampante, mais aussi des querelles artistiques et littéraires où se décide l'émergence de formes et de styles nouveaux. Preuve en est qu'à l'inverse d'*Une Farce*¹⁴, ce n'est point à Bennecourt que se rassemble « l'héroïque et remuante colonie » des Aixois¹⁵ pour évoquer les divergences théoriques et littéraires qui les opposent, mais à Paris. Le microcosme bennecourtois, décrit par Rodolphe Walter comme une anti-chambre révolutionnaire et enflammée de la pensée naturaliste¹⁶, perd dans *L'Œuvre* cette fonction de laboratoire d'idées pour devenir un *locus amoenus*¹⁷ bucolique et pour ainsi dire, hors du champ de la dispute politique, idéologique ou stylistique. L'espace de « confrontation des idées » où s'élaborent des « doctrines tantôt éclectiques, souvent révolutionnaires »¹⁸, ainsi que le formule Walter en référence au Bennecourt de la nouvelle, se trouve dans le roman déplacé à Paris.¹⁹ Les derniers paragraphes du chapitre VI, annonçant le retour de la

Claude à la capitale, manifestent cette impression de capillarité parisienne au détriment de Bennecourt :

*[Claude] frémissait, Paris l'appelait à l'horizon, le Paris d'hiver qui s'allumait de nouveau. Il y entendait le grand effort des camarades, il y rentrait pour qu'on ne triomphât pas sans lui, pour redevenir chef, puisque pas un n'avait la force ni l'orgueil de l'être.*²⁰

Par le truchement d'une focalisation interne, le narrateur oppose ici les espaces bennecourtois et parisien sur le mode d'une carence dont souffrirait le premier. Dans le creux de cet « horizon » flamboyant, agité dont rêve Claude non sans mélancolie, git Bennecourt comme l'incarnation stagnante et placide de l'anti-modernité. Véritable « bout du monde »²¹, la petite bourgade apparaît de fait inconciliable avec la frénésie révolutionnaire des lettres et des arts qui se vit à Paris. Le rural et l'urbain, le végétal et le pavé, le fleuve au libre cours et la Seine canalisée, créent dans *L'Œuvre* un champ gravitationnel impossible, à double tête, autour desquelles orbite un protagoniste tiraillé.

C'est probablement dans le dernier chapitre du roman que se manifeste le mieux cette opposition diamétrale des

vies bennecourtoise et parisienne. Usée de supporter jour après jour la déchéance passionnelle de son peintre, et toujours endeuillée de la mort de son fils, Christine appelle Claude à quitter la capitale et renouer avec les plaisirs bucoliques et simples qu'ils connurent à Bennecourt :

*Nous irions loin de ce Paris maudit, nous trouverions quelque part un coin de tranquillité, et tu verrais comme je te rendrais l'existence douce, comme ce serait bon d'oublier tout aux bras l'un de l'autre... Le matin, on dort dans son grand lit ; puis ce sont les flâneries au soleil, le déjeuner qui sent bon, l'après-midi paresseuse, la soirée passée sous la lampe.*²²

Dans cette plainte nostalgique, dramatisée par l'inattendu passage du conditionnel au présent, la description des plaisirs bennecourtois se pare d'une teinte d'éternité²³, suggérant la permanence tranquille de cette vie d'en-dehors, se vivant par-delà les murs de la cité parisienne.

De manière plus implicite, le contraste des vies parisienne et bennecourtoise vient opposer deux conceptions de l'art pictural. D'une part, la peinture de « plein air », associée à Bennecourt, est marquée par un fantasme de l'immédiateté où le réel ne serait pas tant re-produit que directement projeté sur la toile, ainsi qu'en témoignent les ambitions du peintre Fargerole, ami de Claude :

*Bien qu'il continuât de peindre avec une adresse d'escamoteur, il ne parlait plus que de peinture grasse et solide, que de morceaux de nature jetés sur la toile, vivants, grouillants, tels qu'ils étaient.*²⁴

À l'inverse, Paris, ville de passions tragiques, de doublures et de dissociations, est la scène d'une approche plus macabre et duale de l'art pictural où la re-présentation, dissociant l'œuvre de son modèle, finit par l'évincer. « Ah ! comme elle aurait voulu le reprendre à cette peinture qui le lui avait pris ! », s'exclame ainsi le narrateur en focalisation interne pour évoquer les tourments de Christine à l'idée d'avoir été remplacée par son double pictural, voyant en cette œuvre une « maîtresse » qu'il faudrait craindre.²⁵

Cette éviction de l'original par la copie, et du réel par la peinture, trouve son expression paroxystique dans les dernières pages du roman, à la mort de l'enfant de Claude et de Christine que vient ponctuer l'amère accusation de la mère : « Ah ! tu peux le peindre, il ne bougera plus ! », puis lors du suicide de Claude et l'internement de sa femme. Dans une soif que l'on pourrait qualifier de romantique, l'art de Claude, vampire insatiable et tyrannique, semble épuiser l'énergie même du monde et de ses modèles, rappelant par le tarissement précoce qu'il leur impose la proximité étymologique des mots « image » et « masque mortuaire ».²⁶ À l'inverse, Bennecourt apparaît comme un espace où le réel ne se subordonne jamais à la peinture mais, s'écoulant dans un flot libre et tranquille, force le peintre à une plus grande attention, à recevoir et transposer les infimes variations de couleurs, de mouvements qu'il perçoit :

Claude, cependant, fit quelques tentatives de travail. Il commença une étude du coteau de Jeufosse, avec la Seine au premier plan ; mais dans l'île où il s'était installé, Christine le suivait,

*s'allongeait sur l'herbe, près de lui, les lèvres entr'ouvertes, les yeux noyés au fond du bleu ; et elle était si désirable dans ces verdure, dans ce désert où seules passaient les voix murmurantes de l'eau, qu'il lâchait sa palette à chaque minute, couché près d'elle, tous les deux anéantis et bercés par la terre. Une autre fois, au-dessus de Bennecourt, une vieille ferme le séduisit, abritée de pommiers antiques, qui avaient grandi comme des chênes. Deux jours de suite, il y vint ; seulement, le troisième, elle l'emmena au marché de Bonnières, pour acheter les poules ; la journée suivante fut encore perdue, la toile avait séché, il s'impatienta à la reprendre, et finalement l'abandonna. Pendant toute la saison chaude, il n'eut ainsi que des velléités, des bouts de tableaux ébauchés à peine, quittés au moindre prétexte, sans effort de persévérance.*²⁷

Dans cette description des journées bennecourtoises, le réel – par opposition aux peintures – est distingué par son excès, regorgeant de joyaux à peindre, de curiosités, de prétextes à se laisser aller à autre chose, au point de subjuguer le regard du peintre et l'empêcher d'al-

ler au bout de ses projets. Quoi qu'elle prenne ici la forme négative de l'oisiveté, la surabondance du réel vis-à-vis des représentations picturales inverse la relation parisienne de la peinture au monde, montrant que le regard d'artiste, tout disposé qu'il soit à révéler la beauté de son environnement, ne pourra jamais épuiser ce qu'il peint, l'embrasser entièrement ni l'extraire au contexte mondain qui l'environne. Bien plutôt semble-t-il condamné – mais est-ce vraiment une malédiction ? – à révéler des franges et des flux de vie, des « coins » jamais finis, révélant dans le creux des peintures la présence environnante de tout ce qu'il reste encore à montrer.

En d'autres termes, et au risque de paraître quelque peu schématisé, la peinture parisienne du dédoublement se démarque de celle bennecourtoise de l'immédiateté par ceci que la première subordonne le réel à la représentation, et la seconde vient placer le regard du peintre toujours en amont du réel, n'encorsetant jamais les êtres et les choses à une exigence esthétique particulière, mais les révélant pour ainsi dire dans leur flux.

On peut donc oser dire...

Dans *L'Œuvre*, le contraste des mondes bennecourtois et parisien ne saurait se réduire à une opposition géographique ou sociale. Si les allers-retours entre ces deux pôles donnent bien l'impulsion d'une étude naturaliste – par l'imitation, notamment, d'un parler paysan dans la bouche du père Faucheur, ou la description des manières rustiques du père Poirrette – il semble que ces déplacements nourrissent une réflexion métanarrative²⁸ de bien plus grande ampleur, traduisant symboliquement les oscillations littéraires et esthétiques de la fin du XIX^e siècle. En dépit des courants impressionnistes et naturalistes émergents, l'esthétique romantique semble hanter la création artistique, ainsi qu'en témoignent notamment les amours passionnelles de Claude et de Christine, ou la mythologie épique recréée autour du peintre dans sa quête d'enfantement artistique :

[Claude] couvrit la toile violemment, pris d'une telle fièvre qu'il vivait sur son échelle les journées entières, maniant des brosses énormes, dépensant une force musculaire à remuer des

*montagnes. Le soir, il chancelait comme un homme ivre, il s'endormait à la dernière bouchée, foudroyé ; et il fallait que sa femme le couchât, ainsi qu'un enfant. De ce travail héroïque, il sortit une ébauche magistrale, une de ces ébauches où le génie flambe, dans le chaos encore mal débrouillé des tons.*²⁹

Notes

¹⁴ Nouvelle de Zola se déroulant à Bennecourt, et publiée en 1888.

¹⁵ Walter, Rodolphe, « Emile Zola et Paul Cézanne à Bennecourt, en 1866 », in *Le Mantais*, n°12, 1961, p.33.

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Expression latine signifiant littéralement « lieu amène » ou « idyllique ».

¹⁸ Walter, « Zola et Cézanne à Bennecourt », p.34.

¹⁹ Au niveau de la chronologie, il conviendrait plutôt de dire que le lieu de la dispute littéraire est déplacé de Paris à Bennecourt, étant donné qu'*Une Farce* fut publiée en 1888, et *L'Œuvre* en 1885.

²⁰ Zola, *L'Œuvre*, p.208.

²¹ Zola, *L'Œuvre*, p.177.

²² Zola, *L'Œuvre*, p.416.

²³ L'éternité est, en effet, l'une des valeurs du présent. Par distinction au présent de vérité générale, il ne désigne pas tant une vérité toujours vraie qu'une vérité ne se trouvant plus dans le domaine du temps, ainsi qu'on le trouve dans ces fameux vers d'Apollinaire : « Vienne la nuit sonne l'heure / Les jours s'en vont

je demeure. » Cette valeur d'éternité exprime, dans *L'Œuvre*, l'essence profondément antimoderniste de Bennecourt comme espace romanesque, c'est-à-dire son existence en dehors des flux indomptables du *Zeitgeist*.

²⁴ Zola, *L'Œuvre*, p.106.

²⁵ Zola, *L'Œuvre*, p.290.

²⁶ Le terme *image* pouvant désigner en latin le masque mortuaire, en tant que moulage de cire prélevé sur le visage du défunt dans les familles patriciennes afin de préserver, par emprunte et peinture, la ressemblance du défunt.

²⁷ Zola, *L'Œuvre*, p.186.

²⁸ Le concept de *métalepse* ou de *métanarrativité* fut introduit en 1970 par William Cass, et implique l'auto-observation textuelle et l'autoréflexion. Bien que cette notion soit davantage liée au post-modernisme, elle est de fait une constante dans l'histoire du roman. Dans *L'Œuvre*, les débats récurrents sur la nature de l'art pictural et les oppositions théoriques du postromantisme peuvent être qualifiés de méta-narratifs, en ceci qu'ils reflètent l'ambition zolienne de créer un projet littéraire absolument nouveau, « au confluent d'Hugo et de Balzac. »

²⁹ Zola, *L'Œuvre*, p.285.



Paul Cézanne, *Les Toits de Paris*, 1881-1882

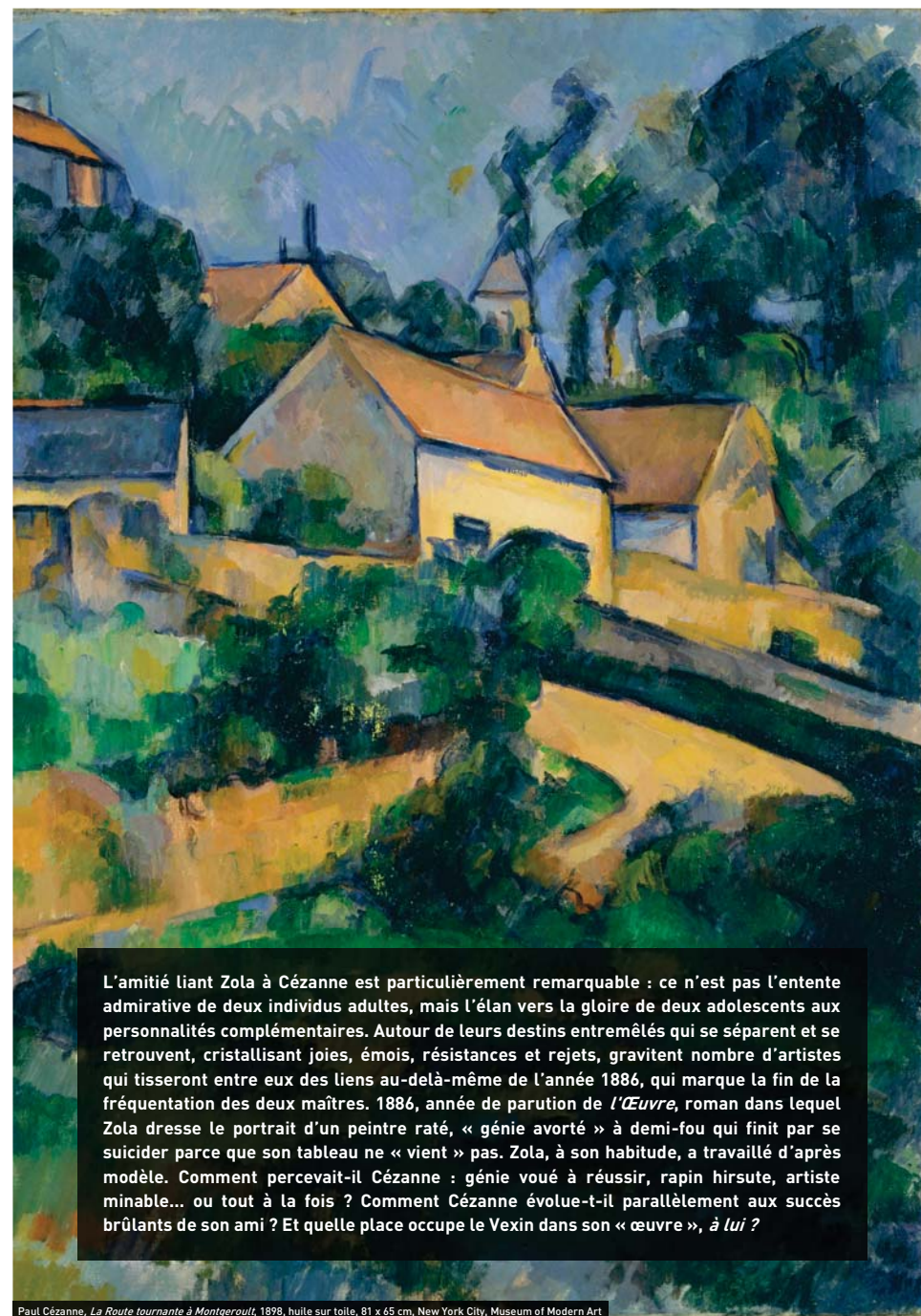


CÉZANNE, ZOLA ET LE VEXIN

Par Diane Fossier

Il est aujourd'hui établi que peinture et littérature marchent main dans la main au XIX^e siècle. L'artiste démiurge lit, sort, et se constitue un réseau d'alliances et de complicités dont il tire le meilleur profit, sa peinture se faisant le greffier de cette vie intellectuelle. Réciproquement, l'écrivain qui tâte de la critique d'art, et dont les descriptions permettent tout autant de saisir l'image peinte que d'en créer une nouvelle, transcrit et poursuit le langage pictural, convoquant tout un monde de signes et de *correspondances* qui enrichissent sa littérature. Il n'est pas étonnant, donc, de constater l'association récurrente de certains des plus grands peintres et écrivains français de leur temps : Baudelaire et Delacroix, Mallarmé et Manet, Zola et Cézanne.

Paul Cézanne, *Autoportrait à la palette*, 1886, huile sur toile 92 x 73 cm, Fondation et Collection Emil G. Bührle, Zurich



L'amitié liant Zola à Cézanne est particulièrement remarquable : ce n'est pas l'entente admirative de deux individus adultes, mais l'élan vers la gloire de deux adolescents qui se séparent et se retrouvent, cristallisant joies, émois, résistances et rejets, gravitent nombre d'artistes qui tisseront entre eux des liens au-delà-même de l'année 1886, qui marque la fin de la fréquentation des deux maîtres. 1886, année de parution de *L'Œuvre*, roman dans lequel Zola dresse le portrait d'un peintre raté, « génie avorté » à demi-fou qui finit par se suicider parce que son tableau ne « vient » pas. Zola, à son habitude, a travaillé d'après modèle. Comment percevait-il Cézanne : génie voué à réussir, rapin hirsute, artiste minable... ou tout à la fois ? Comment Cézanne évolue-t-il parallèlement aux succès brûlants de son ami ? Et quelle place occupe le Vexin dans son « œuvre », à lui ?

Paul Cézanne, *La Route tournante à Montgeroult*, 1898, huile sur toile, 81 x 65 cm, New York City, Museum of Modern Art

Une jeunesse aixoise

« L'histoire », leur histoire, commence à Aix-en-Provence, sur les bancs du collège Bourbon. Paul est le fils d'un chapelier devenu banquier, qui a bâti sa fortune à la seule force de ses mains, et cette richesse nouvelle permettra à Paul de peindre toute sa vie sans se préoccuper vraiment de vendre ses toiles. Elevé dans les conventions bourgeoises et la foi catholique, il se fait doux et introverti, avant de devenir l'homme colérique et provocateur que nous connaissons. Emile, lui, est né à Paris d'un père italien et d'une mère beauceronne. Il grandit à Aix-en-Provence, où son père, ingénieur civil, construit le barrage qui alimente la ville en eau. Mais celui-ci meurt alors qu'Emile n'a que 7 ans. Sa mère, dans la gêne matérielle, se démène alors pour offrir à son fils des études couteuses. Emile est rêveur, chétif, raillé pour son accent parisien et son zéaïsme. Un jour, alors qu'une bande de jeunes provençaux le querellent au prétexte de son statut d'« étranger », Paul, plus costaud et passant outre les interdictions de la pension, le protège au prix de blessures. En remerciement, Emile lui offre un panier de pommes. La pomme n'est pas ici pomme de discorde mais d'amitié, et sa célébration dans les toiles de Cézanne en devient hautement symbolique. Pour preuve, le peintre, des années plus tard, confie à Joachim Gasquet « *Tiens, les pommes de Cézanne, elles viennent de loin !* ».

Les deux comparses profitent sans relâche des charmes de la vie de province. Ivres de poésie et de liberté, ils vagabondent sans cesse dans la nature aixoise, bientôt rejoints par un troisième garçon : Jean-Baptistin Baille, promis à un brillant avenir de polytechnicien. Quel cadre que cette campagne luxuriante, baignée de lumière chaude et couronnée par ce triangle minéral dressé vers le ciel que l'on nomme Sainte-Victoire ! Paul n'aura qu'à saisir les vibrations de cette harmonieuse scénographie pour les retranscrire dans ses toiles. Mais la misère noire d'Emile met rapidement un terme à cette jeunesse arcadienne. En 1858, alors âgé de 18 ans, Zola est contraint de déménager à Paris avec sa mère. Cézanne est perdu, comme endeuillé : « *Depuis que tu as quitté Aix, mon cher, un sombre chagrin m'accable, je ne mens pas, ma foi. Je ne me reconnais plus moi-même, je suis lourd, stupide et lent.* ».

Son père, soucieux de sa carrière, l'oblige à

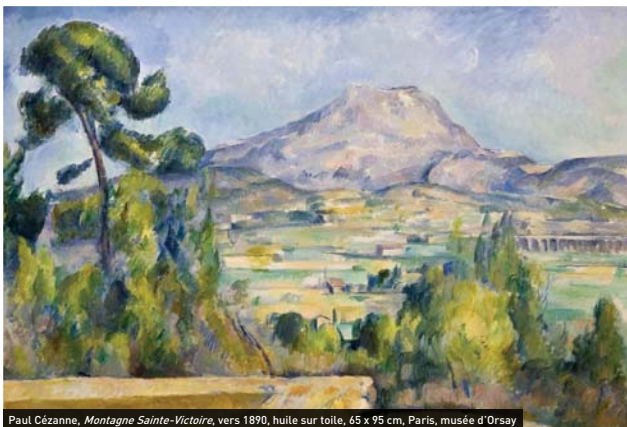


Paul Cézanne, *La Corbeille de Pommes*, 1895, huile sur toile, 65 x 80 cm, School of the Art Institute of Chicago

s'inscrire en faculté de droit, tandis que Cézanne, qui se découvre une passion pour la peinture, suit avec assiduité des cours de dessin. A Paris, Emile ne se porte guère mieux. Le « marseillais » est rejeté par ses camarades, et tombe gravement malade six semaines durant.

À l'été 1859, quand les trois amis se retrouvent et goûtent à nouveau aux joies des escapades provençales, Zola incite Cézanne à « monter » à Paris. La capitale, devenue épicentre de modernité et des arts, est alors en proie aux révolutions intellectuelles comme aux mutations industrielles. C'est, en somme, l'endroit où il faut être. Et puis il y a le Louvre, des professeurs de dessin qualifiés, le Salon. Mais il faut convaincre Louis-Auguste Cézanne, patriarcal autoritaire et clanique, matérialiste forcené. Zola s'attèle alors

à la confection d'un emploi du temps pour son ami « *Voici comment tu pourras diviser ton temps. De six à onze tu iras dans un atelier peindre d'après le modèle vivant ; tu déjeuneras, puis de midi à quatre tu copieras, soit au Louvre soit au Luxembourg, le chef d'œuvre qui te plaira.* ». Il organise même le budget de Paul, sachant son père grippé-sou : 125 francs par mois. « *Les études faites dans les ateliers, surtout les copies prises au Louvre se vendent très bien ; et quand tu n'en feras qu'une par mois, cela grossirait gentiment la somme pour les menus plaisirs.* ». Deux ans s'écoulent, pendant lesquels Cézanne, à la fâcherie de Zola, se montre inconstant, hésite, puis se ravise. Ce jusqu'en avril 1861, où Paul s'installe enfin à Paris, rue des Feuillantines. La vie parisienne trépidante peut commencer.



Paul Cézanne, *Montagne Sainte-Victoire*, vers 1890, huile sur toile, 65 x 95 cm, Paris, musée d'Orsay

La vie parisienne

Les deux amis passent de longues heures au Louvre dont Cézanne dira à la fin de sa vie « *Il me semble qu'il y a tout dans le Louvre, qu'on peut aimer et comprendre par lui.* ». Cézanne peint sans relâche : le matin il travaille à l'Académie Suisse, l'après-midi il est conseillé par Joseph Villevieille, un peintre aixois. Mais son tempérament cyclothymique a raison de lui, il sent poindre le découragement. Insatisfait d'un portrait de Zola, il finit par le lacérer rageusement, et ce malgré les nombreuses heures de pose octroyées par son ami qui espérait ainsi retarder son départ pour Aix. Ce dernier confie à Baille dans une lettre :

« *Après avoir recommencé deux fois, toujours mécontent de lui, Paul voulut en finir et me demanda une dernière séance pour hier matin. Hier je vais donc chez lui ; lorsque j'entre je vois la malle ouverte, les tiroirs à demi vides ; Paul, d'un visage sombre, bousculait les objets et les entassait sans ordre dans la malle. Puis il me dit tranquillement : Je pars demain - Et mon portrait lui dis-je ? - Ton portrait, me répondit-il, je viens de le crever. J'ai voulu le retoucher ce matin, et comme il devenait de plus en plus mauvais, je l'ai anéanti ; et je pars.* ».

Seule rescapée de ces longues et vaines



Paul Cézanne, *Portrait d'Emile Zola*, vers 1862-1864, huile sur toile, 25x20cm, Aix-en-Provence, musée Granet

heures de travail : une petite étude de Zola conservée au musée Granet. Sur le maillage encore visible de la toile se détache le buste d'Emile Zola, qui semble presque émerger d'une nuée noire. Malgré un traitement maladroit de la physionomie, Cézanne rend avec justesse le front dégarni, baigné de lumière et traité par de larges empâtements, siège de la pensée créatrice de celui qui deviendra un des plus grands génies de la littérature française. L'influence des portraits académiques copiés au Louvre est manifeste, tempérée par un expressionnisme noir. Mais pour l'heure, Cézanne n'a que faire de



Paul Cézanne, *Tête de femme* (portrait présumé de Gabrielle-Eléonore-Alexandrine Meley), 1864, huile sur toile, 45 x 37 cm, collection particulière

Paris, il veut retrouver sa Provence. Cet épisode marque le début d'incessants allers et retours entre Paris (où il déménage six fois entre 1863 et 1870) et le sud. Il en sera ainsi toute sa vie : « *Je croyais en quittant Aix laisser loin derrière moi l'ennui qui me poursuit. Je n'ai fait que changer de place et l'ennui m'a suivi.* ».

Notes

1. Joachim Gasquet, Cézanne, *Cyrano*, 1988
2. Lettre de Paul Cézanne à Emile Zola, 9 avril 1859
3. Lettre d'Emile Zola à Paul Cézanne, 3 mars 1860
4. Lettre d'Emile Zola à Jean-Baptistin Baille, sans date, probablement août 1861
5. Lettre de Paul Cézanne à Joseph Huot, 4 juin 1861

Gabrielle-Eléonore-Alexandrine Meley

À l'été ou l'automne 1863, errant dans Paris, Cézanne tombe sous le charme d'une femme plébéienne qui exerce le métier de fleuriste place de Clichy : Gabrielle-Eléonore-Alexandrine Meley, dite Gabrielle. Bien que l'on ne puisse l'attester, Gabrielle fut vraisemblablement la maîtresse de Paul qui réalise son portrait en 1864. La beauté charnue se détache en buste sur un fond noir profond, tandis que son visage pâle, traité en touches larges, est éclairé violemment. Le contraste intense qui en résulte rappelle la manière hispanisante du premier Manet, de même que l'épais manteau brun qui drapé le modèle, tout droit hérité de Velasquez. Cela n'est pas anodin, dans la mesure où Gabrielle pose au même moment pour Edouard Manet, dans l'arrière-plan du désormais emblématique *Déjeuner sur l'herbe*. Fait intéressant, le portrait de Gabrielle par Cézanne est la plus ancienne toile



Paul Cézanne, *L'Enlèvement*, 1867, huile sur toile, 90 x 117 cm, Cambridge, Fitzwilliam Museum

du peintre à être à la fois signée et datée (en rouge, dans le coin inférieur gauche). Or, cette pratique, rare dans l'œuvre de Cézanne, ne concernait que les toiles destinées à des amis, collectionneurs particuliers, ou à des expositions. L'œuvre fut effectivement offerte par le peintre à Zola en 1864, année durant laquelle Cézanne lui présente Gabrielle... future Madame Zola !

Emile a alors considérablement amélioré sa situation. Le poste qu'il

occupe chez Hachette lui permet de rencontrer des écrivains notoires comme Michelet ou Lamartine, et de signer la publication de ses *Contes à Ninon*. Il emménage avec Gabrielle rue de Vaugirard dans un appartement bourgeois. C'est précisément à cet endroit que Cézanne peindra *L'Enlèvement*, une mystérieuse toile d'apparence tourmentée figurant une femme charnue à la peau pâle emportée par un homme brun, le tout dans un paysage montagneux convoquant la campagne aixoise. L'œuvre, datée et

signée, est offerte à Emile, et peut être lue comme une allusion au début de la liaison de celui-ci avec Gabrielle, comme arrachée à l'affection de Paul. Un an plus tard en 1868, Zola publie *Madeleine Féral*, roman dans lequel il développe la théorie scientifico-psychologique de « l'imprégnation », selon laquelle une femme garde à jamais le souvenir de son premier amant. Les esprits les plus rusés y verront sans doute l'écho des relations sentimentales entre Cézanne, Zola et Gabrielle...

Un rapport ambigu au triomphe de Manet... admiration et jalousie

Evoluant dans la sphère artistique parisienne, Cézanne est naturellement amené à investir le Salon officiel, cette vitrine annuelle des arts où experts et amateurs débattent de la notion de « bon goût ». Ces expositions sont largement encouragées par l'Etat,

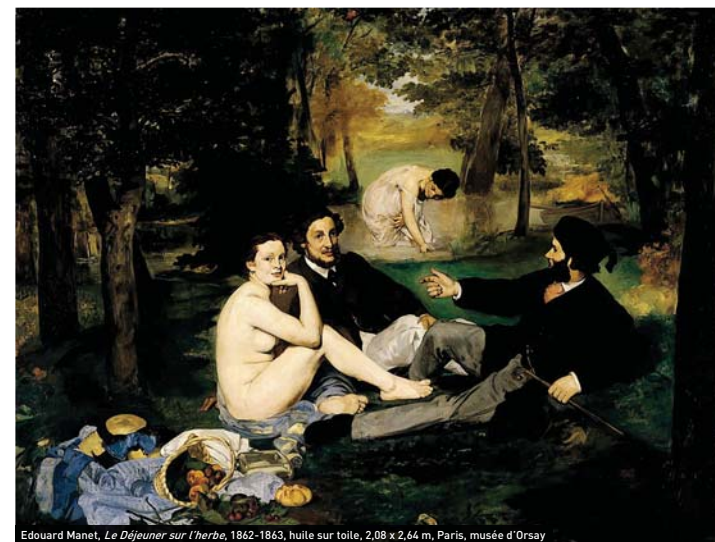
jugées comme le moyen le plus efficace de se faire reconnaître pour les artistes, sélectionnés par des jurys d'admission. Cézanne, tiraillé entre un besoin de légitimité auprès ses pairs et une obstination à faire triompher sa manière propre, y soumet par défi des toiles

teintées d'une forte individualité, lesquelles sont systématiquement rejetées. C'est sans compter le « Salon des Refusés », institué sur ordre de l'Empereur lui-même à la suite de vives contestations quant à la sévérité du jury. Inauguré le 15 mai 1863, l'exposition accueille 7000 visiteurs le premier jour... et les railleries du public et de la critique. Cézanne expose deux tableaux qui ne retiennent guère l'attention, mais s'émervillent devant un scandale fracassant signé M. Edouard Manet : *Le Déjeuner sur l'herbe*. On reproche au peintre sa facture lâche, son modelé nul et son sujet scabreux investi de deux nudités montrées dans toute leur quotidienneté. Deux ans plus tard, au salon officiel de 1865, Manet revient à la charge avec *Olympia*, une prostituée de haut vol figurée en attitude souveraine. Cézanne exulte ; Manet malmène les conventions bourgeoises qui corsetaient l'art officiel, ouvrant par la même une brèche de liberté dans laquelle Cézanne pourra s'enfoncer.

En 1866, c'est au tour de Zola de glorifier Manet, prenant magistralement sa défense au travers de trois articles publiés dans le quotidien *L'Événement*, qui en paiera de sa publication, rapidement rattrapé par la censure. Zola voit en Manet son héros, et était ses opinions artistiques. L'artiste moderne doit unir un goût décidé pour la réalité contemporaine à un « tempérament », un caractère trempé, solide, énergique : « *Faites vrai, j'applaudis ; mais surtout faites individuel et vivant, et j'applaudis plus fort.* ». A l'été 1866, Zola compile ses articles dans le recueil *Mon Salon*, satisfait du coup qu'il a porté. « *J'ai défendu M. Manet, comme je défendrai dans ma vie toute individualité franche qui sera attaquée. Je serai toujours du parti des vaincus.* »

Il y a une lutte évidente entre les tempéraments et la foule. Je suis pour les tempéraments et j'attaque la foule.⁶ Pourtant, Zola n'a pas défendu Cézanne, il ne l'a même pas cité. Il lui dédie toutefois une longue préface, touchante lettre d'amitié sincère. Mais c'est à l'« ami Paul » qu'il s'adresse, et non pas au peintre qui par ses recherches obstinées et son génie propre ouvrira une voie nouvelle à la peinture moderne. Pourquoi celui qui encouragea autrefois son ami à le rejoindre à Paris, convaincu de son talent au point de lui confier dans une lettre « *Toi ! Ne pas réussir ? Je crois que tu te trompes sur toi-même.* »⁷ ne semble-t-il plus soutenir publiquement son art ? Incompréhension ? Crainte d'être taxé de « copinage » ? Rivalité consciente ?

Manet, très flatté des articles de *L'Événement* propose à Zola de le rencontrer régulièrement au café Bade. C'est le début d'une amitié dont l'apogée constitue l'année 1867, au cours de laquelle Zola rédige la toute première monographie dédiée au peintre sous la forme d'une petite brochure bleue. Cette dernière sert en réalité un propos commercial : promouvoir l'exposition personnelle du peintre organisée la même année, sans doute en concertation avec Zola. Elle figure en bonne place sur le *Portrait de Zola* par Manet, faisant office de signature, liant irrémédiablement les deux intellectuels sur la surface même de la toile. Zola a saisi



Edouard Manet, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1862-1863, huile sur toile, 2,08 x 2,64 m, Paris, musée d'Orsay

l'importance de la presse : elle fait l'opinion, le pouvoir, et cela depuis Balzac déjà ! Par son coup d'éclat médiatique, l'écrivain se constitue un cercle d'influence, à commencer par Edouard Manet lui-même, qui endosse le rôle de porte-parole de la nouvelle peinture. Cette école de peinture aux contours flous, à laquelle les jeunes Monet, Bazille et Renoir font obédience, est fixée sur la toile par Henri Fantin-Latour en 1870 dans

Un atelier aux Batignolles. Zola y figure naturellement en bonne place.

Cézanne est lui aussi amené à rencontrer Manet en 1866. Ce dernier qui a vu ses natures mortes chez Antoine Guillemet a demandé à le rencontrer. Paul jubile de cette reconnaissance de la part d'un grand peintre. Mais leur rencontre s'avère singulière. Lui qui s'attendait à un rapin hirsute et révolté fait en réalité la connaissance d'un bourgeois raffiné. Il s'est fourvoyé : Manet n'est pas un protestataire, mais un dandy trop sage, à l'image de sa peinture. A un journaliste, il confie en 1870 « *Je peins comme je vois, comme je sens et j'ai les sensations fortes. Eux aussi ils sentent et voient comme moi, mais ils n'osent pas. Ils font de la peinture de Salon. Moi j'ose [...], j'ai le courage de mes opinions, rira bien qui rira le dernier.* »⁸ L'admiration qu'il a eue pour Manet s'est muée en léger mépris. Cézanne se montre couvert de tâches sur les grands boulevards, attifé d'une longue barbe et d'une crinière en bataille, redoublant de provocation envers le chef de l'école des Batignolles qu'il salue d'un « *Je ne vous serre pas la main monsieur Manet, je ne me suis pas lavé depuis huit jours.* »⁹, jaloux peut-être l'admiration que ce dernier inspire à Zola.



Edouard Manet, *Portrait d'Émile Zola*, 1868, huile sur toile, 1,46 x 1,14 m, Paris, musée d'Orsay



Henri Fantin-Latour, *Un atelier aux Batignolles*, 1870, huile sur toile, 204 x 273,5 cm, Paris musée d'Orsay

Notes

- ⁶ Emile Zola, *Mon Salon*, été 1866
- ⁷ Lettre d'Emile Zola à Paul Cézanne, 16 avril 1860
- ⁸ John Rewald, *Un article inédit sur Paul Cézanne en 1870*, *Artis* 21-22 juillet 1964
- ⁹ Propos rapportés par Claude Monet

Deux conceptions de l'art et du rapport au monde s'affrontent...

Cette divergence de perception vis-à-vis de la peinture de Manet s'explique au-delà de lointaines jalousies amicales, et nous fait entrer dans l'essence même de ce qui oppose les deux comparses. D'un point de vue artistique, Zola, fervent naturaliste, célèbre la peinture qui recompose avec franchise le spectacle de la vie contemporaine, si possible teinté d'individualité. Cézanne, lui, donne le primat aux sensations, s'efforce d'en revenir à la genèse de l'impression. Ce discours est servi par une radicalité plastique : décomposition de l'espace en plans, modelé par la couleur, ramenée à la pureté même du médium. A l'aune de ce postulat, la peinture de

Manet est immanquablement moins « couillarde », pour reprendre une des expressions favorites de Paul. D'autre part, Cézanne tient en horreur le bourgeois et les préceptes de l'art officiel qui gâte les natures personnelles. Ironie pour ce révolté, dont la radicalité plastique et intellectuelle est possible précisément en raison de sa fortune familiale, qui lui permet de jouir du statut de peintre sans craindre de ne pas vendre ses toiles. Zola au contraire, affiche des opinions plus retenues. Lui qui a grandi dans la misère le sait : pour faire carrière, il faut parfois ménager les sensibilités, car ce n'est certainement pas l'ouvrier qui achètera sa littérature. On n'est donc pas étonné

de le voir s'élever dans les hautes sphères de la société aux côtés de Manet, lequel est amateur de diners mondains et de soirées élégantes.

Pourtant, à partir de 1868-1869, Zola se détourne de plus en plus de la critique d'art, appelé à une ambition plus haute : dépeindre la société du Second Empire de la façon la plus exhaustive possible. « *Les Rougon-Macquart* personifieront l'époque, l'Empire lui-même. ». Cependant, l'époque est bientôt frappée par la guerre. Cézanne s'exile à l'Estaque, tandis que Zola se réfugie à Bennecourt, destination bien connue de ses escapades séquanienues avec Paul.

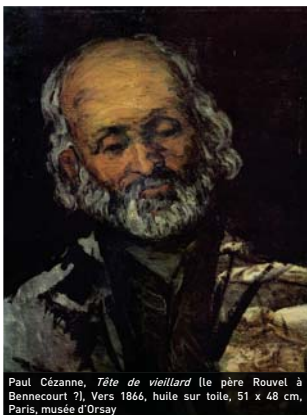
Le charme partagé de Bennecourt, la paisible et bucolique riveraine

Au printemps-été 1866, sur recommandation d'Antoine Guillemet, la bande des Aixois constituée d'Emile Zola, Paul Cézanne, Jean-Baptistin Baille, du sculpteur Philippe Solari, du poète Antony Valabrègue et d'autres encore, s'en va, accompagnée de Gabrielle, séjourner à Bennecourt. Pour y parvenir, les joyeux camarades empruntent la ligne de chemin de fer reliant Paris à Rouen, laquelle dessert le petit village de Bonnières-sur-Seine. La ligne achevée onze ans auparavant, et le train par extension, constituent l'un des nouveaux spectacles de la vie, devenant un des thèmes incontournables de la littérature naturaliste et de la peinture impressionniste. Depuis Bonnières, on rejoint Bennecourt en empruntant un premier bac par lequel

on accoste à la Grande Ile. Après l'avoir traversée à pied, un second bac permet de rejoindre le village. Sensations d'aventure garanties.

Cézanne et Zola se laissent facilement gagner par le charme des excursions en bac. *Le Bac à Bonnières* figure, depuis la Grande Ile, l'arrivée d'une calèche flanquée de plusieurs personnages au pied de l'imposante église. Une cheminée perce l'horizon, rappelant la forte activité industrielle qui se développe sur la rive, notamment dans l'usine Singer, qui nourrira l'imagination d'Emile Zola lors de la rédaction des *Rougon-Macquart*. La scène est paisible. Pas une onde ne vient troubler la pureté du reflet de l'eau qui affleure au bas de la composition. Le ciel nuageux

ponctué d'éclaircies témoigne d'une attention particulière aux effets atmosphériques ; on imagine sans mal la scène prendre place dans le calme revenu d'une lourde tempête estivale. Le tableau rejoint une description très picturale des lieux par Zola, qui dans un numéro de *La Tribune*, écrit en 1868 : « *La nuit tombait lorsque je suis arrivé à Gloton. Le bac a glissé sur l'eau, doux et lent dans la sérénité du soir, laissant derrière lui des traînées d'argent. Debout à l'avant, j'ai regardé d'un œil attendri, comme de vieux camarades, les grands peupliers des îles, qui se dressaient puissamment dans la pâleur tendre du crépuscule. Des voix lointaines des bruits vagues traînaient. Un frisson universel venait des arbres et des eaux, du ciel et des prairies.* »



Paul Cézanne, *Tête de vieillard (le père Rouvel à Bennecourt ?)*, Vers 1866, huile sur toile, 51 x 48 cm, Paris, musée d'Orsay



Carte de Bonnières-sur-Seine (78)

La vie est belle, loin de l'effervescence parisienne assortie de ses scandales. On pêche, on canote, on crée « *Paul emportait tout un attirail de peintre. Moi, j'avais simplement un livre dans la poche.* ». Aux repas et pour la nuit, les Aixois envahissent l'auberge de la « mère Gigoux » située à Gloton, un hameau en amont de Bennecourt. C'est l'actuelle boulangerie de Bennecourt,

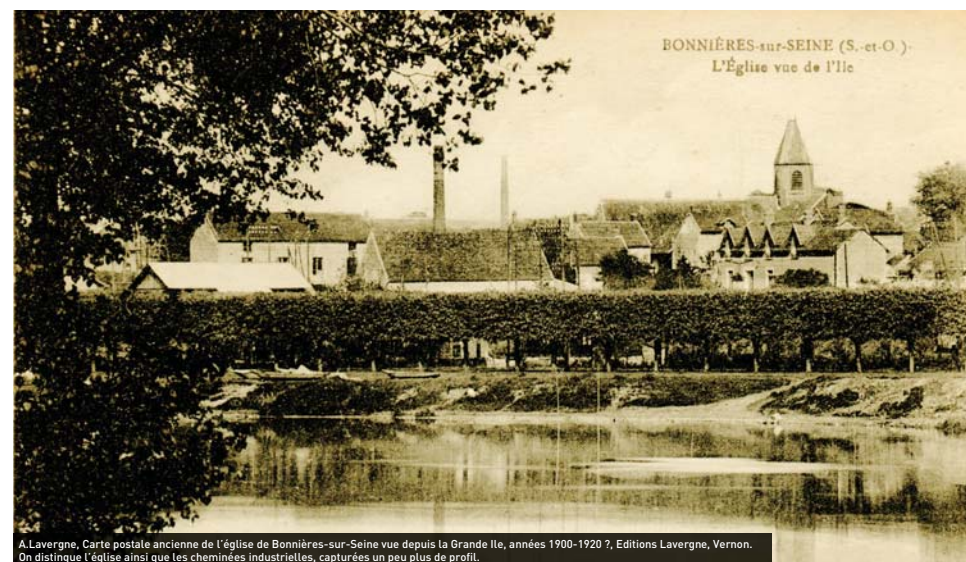
située au 47 rue Emile Zola. Cézanne y réalise une tête de vieillard inachevée, portrait présumé du Père Rouvel, le père de la mère Gigoux. Les longs cheveux retombant en boucles souples, la barbe blanchie de philosophe et les paupières mi-closes exaltent la sagesse de l'individu, tandis que la gamme chromatique éteinte et le cadrage resserré accentuent l'intimité et la

simplicité de la scène. Zola appréciera tant ses séjours à Bennecourt qu'il y retournera plusieurs fois avec Gabrielle jusqu'au lendemain de la Commune en 1871.

Notes
10. Emile Zola, *Le Bois*, Le Figaro, 2 mai 1881



Paul Cézanne, *Le Bac à Bonnières*, été 1866, huile sur toile, 38 x 61 cm, Musée Faure, Aix les Bains, France



A. Lavergne, Carte postale ancienne de l'église de Bonnières-sur-Seine vue depuis la Grande Ile, années 1900-1920 ?, Editions Lavergne, Vernon. On distingue l'église ainsi que les cheminées industrielles, capturées un peu plus de profil.

Pontoise, une nouvelle étape picturale



Camille Pissarro, *Vue sur la maison des Mathurins*, Pontoise, 1873, huile sur toile, 60 x 73 cm, collection particulière



Paul Cézanne, *Le Clos des Mathurins à Pontoise*, 1875, huile sur toile, 58 x 71 cm, Moscou, musée Pouchkine



Camille Pissarro, *Rue de l'Ermitage*, Pontoise, 1875, 81 x 52 cm, huile sur toile, 52 x 81 cm, collection particulière, dépôt au Kunstmuseum, Bâle

Au sortir de la guerre franco-prussienne, à l'été 1871, Cézanne et sa compagne Hortense Fiquet regagnent la capitale. La ville est meurtrie, elle conserve les cicatrices encore fumantes de l'épisode fratricide de la Commune. Bientôt, au mois de janvier 1872, Hortense accouche d'un petit garçon, Paul, auquel Cézanne vouera la plus profonde affection. Sur le conseil de Camille Pissarro, qui juge la campagne indispensable à la santé des nourrissons, la famille Cézanne plie bagage et le rejoint à Saint-Ouen-l'Aumône, près de Pontoise. Le petit village qui ne comptait que 5000 habitants au milieu du XIX^e siècle connaît alors un sursaut démographique en raison de sa position stratégique : aux portes d'un Vexin fertile et verdoyant, tout en étant accessible en 45 minutes de train depuis Paris, fraîchement desservi par une ligne de chemin de fer inaugurée en 1864. En conséquence, la tradition agricole évolue ; le paysage s'enrichit de vergers, de cultures maraîchères et petites usines. Pissarro aura à cœur de reconnaître ces espaces ruraux dans ses compositions ; maisons, clôtures et chemins participant de l'idée d'une terre humanisée et reconquise.

Au contact de Pissarro, seul maître que Cézanne ait jamais reconnu et dont il avouera plus tard qu'il « fut un père [...], quelque chose comme le Bon Dieu¹¹ », une nouvelle étape picturale commence. Dans la plus pure tradition paysagiste et impressionniste, Pissarro regarde la réalité, tend à l'objectivité. Plantant son chevalet devant le motif, il débarrasse sa palette des tons noirs qui l'encombraient et cisèle patiemment le paysage de mille couleurs. En conséquence, la peinture de Cézanne s'éclaircit, la matière se fait moins dense. Réciproquement, Pissarro s'approprie progressivement la vigueur d'exécution de Cézanne, et tend à l'élargissement de sa touche. De façon émouvante, tous deux évoluent ensemble, respectueux du « tempérament » de l'autre.

Un des exemples les plus saisissants de cette communion artistique participant d'un processus évolutif de l'acte de création est sans doute représenté par la série du Clos des Mathurins. Pissarro demeure alors au numéro 1 de la rue du Fond de l'Hermitage, qui doit son nom aux ermites de l'ordre des Mathurins qui y avaient établi leur couvent sous Henri III. En 1873, le peintre traite ce motif par temps clair,

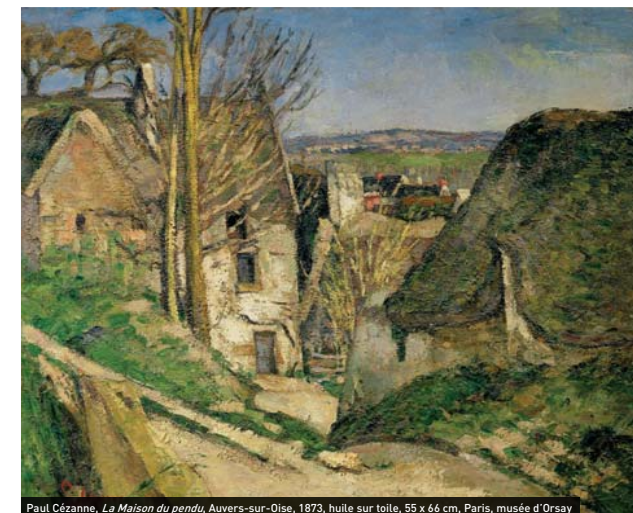
équilibré par l'horizontale qui coupe le tableau à mi-hauteur, tandis que d'élégants arbres filiformes caressent de leur cime un ciel maculé de nuages. Douceur tonale et vie rurale sont de mise. En 1875, à l'occasion d'un nouveau séjour à Pontoise, Cézanne reprend le même motif, avec un tempérament plus brutal. Plus de cariole ni de paysan, la minéralité agressive du mur s'impose par elle-même, contrebalancée par des arbres

massifs au feuillage opaque. La même année, Pissarro immortalise une ultime fois les lieux, en réalisant la synthèse émouvante de la légèreté impressionniste et de la pugnacité cézannienne. Les arbres plus touffus contrastent avec ce morceau géométrique de toit rouge qui articule systématiquement la composition. Les paysans refont leur apparition, mais évoluent sur un chemin vallonné, traité en aplats plus grossiers. Durant plus de vingt ans, Pissarro et

Cézanne forment une véritable « paire » dans le collectif impressionniste, élaborant, au fil de nombreuses expérimentations un nouveau langage pictural. Si le dernier séjour de Cézanne à Pontoise date de 1881, alors installé au quai du Pothuis, les deux amis entretiennent une relation épistolaire assidue, et ne manquent pas de se croiser, comme à l'occasion de l'exposition des Cathédrales de Monet chez Durand-Ruel en 1895.

Chez le docteur Gachet à Auvers-sur-Oise

À la fin de l'année 1872, Cézanne qui a logé à l'hôtel du Grand Cerf de Saint-Ouen-l'Aumône décide de s'installer durablement dans cette région qu'il affectionne. Il emménage avec sa famille au 6 rue Rémy (actuellement situé au 66 de la même rue) à Auvers-sur-Oise, à une cinquantaine de mètres de chez le docteur Gachet. C'est une bicoque sommaire constituée de trois pièces mal éclairées et mal chauffées, si bien que l'hiver 1873 y est particulièrement rude. Le fils du docteur Gachet en fera une peinture en 1906. Mais qu'importe, au plan personnel comme artistique s'ouvre une des périodes les plus heureuses et les plus stables de la vie de Cézanne. Ce dernier multiplie les soutiens amicaux auprès de confrères comme Pissarro, Guillaumin, Béliard, Piette, mais surtout du Docteur Gachet. Cet homme attachant vient tout juste de s'établir à Auvers pour espérer restaurer la santé fragile de son épouse phthisique.



Paul Cézanne, *La Maison du pendu*, Auvers-sur-Oise, 1873, huile sur toile, 55 x 66 cm, Paris, musée d'Orsay



Paul Cézanne, *Guillaumin au pendu*, 1873, eau-forte, 14,5 cm x 11 cm, collection particulière



L'actuel emplacement de la Maison du Pendu, Photographie Pavel Machotka

Notes
11. Propos confiés Par Paul Cézanne à Ambroise Vollard à la fin de sa vie

Louis van Ryssel (Paul Gachet), *Maison habitée par Cézanne en 1873, 1906*

La Maison habitée par Cézanne aujourd'hui, Photographie Raymond Hurlu



Groupe d'amis à Auvers-sur-Oise en 1874 : Camille Pissarro se tient à droite, Paul Cézanne est assis. Les autres sont peut-être Armand Guillaumin, Cordey et Victor Vignon, accompagnés au centre de l'enfant Lucien, fils de Camille Pissarro

Philanthrope, amateur d'art et médecin, cet homme doté d'une ouverture d'esprit sans bornes alliée d'une grande générosité s'efforce à œuvrer pour le bien commun. Gachet ouvre à Paul les portes de son propre atelier, et ce malgré son apparence misérable, tout d'habits élimés vêtus, il offre l'hospitalité à Hortense, et avance même certaines dépenses au couple.

Cézanne tombe sous le charme des paysages vallonnés de l'Oise, peuplés ça-et-là de paisibles chaumières ; une douceur située à l'antithèse des falaises acérées de Provence. Quel meilleur endroit pour s'essayer à la transcription de tous ces camaïeux de verts, fractionnés à l'infini par une lumière délicate et vibrante. D'où la nécessité de peindre sur le motif. Dès 1866, dans une lettre à Zola, Cézanne avait l'intuition de cette vérité : « Vois-tu, les tableaux faits à l'intérieur, dans l'atelier, ne vaudront jamais les choses faites en plein air. En représentant des scènes du dehors, les oppositions des figures sur les terrains sont étonnantes, et le paysage est magnifique. Je vois des choses superbes et il faut que je me résolve à ne faire que des choses en plein air... »¹² S'il ne fallait retenir qu'un chef-d'œuvre de Paul Cézanne à Auvers-sur-Oise, ce serait *La Maison du Pendu*. La toile exécutée au début de l'année 1873 représente un groupe de bâtisses situées en haut de la rue du Four.

Son titre terrible fait référence à une légende selon laquelle un paysan s'y serait suicidé, si ce n'est un hommage à la célèbre *Ballade des Pendus* de François Villon, poète auversois. On retrouve les leçons de Pissarro dans la touche fragmentée et légère, l'abandon de la manière âpre et sombre de ses premières œuvres. Mais Cézanne ne renonce cependant pas à son tempérament. Il ne sacrifie rien au pittoresque, dénuant sa toile de toute vie humaine, et construisant savamment sa composition sur un jeu d'opposition des masses combiné à un assemblage de formes géométriques vigoureuses. La toile est cruciale dans sa carrière. Elle figure d'une part à la première exposition

impressionniste de 1874, largement raillée par la critique, le journaliste Marc de Montifaud allant jusqu'à émettre que Cézanne est un alcoolique atteint de démence : « Monsieur Cézanne n'apparaît plus que comme une espèce de fou, agité en peignant du delirium tremens.¹³ » Par ailleurs, *La Maison du Pendu* est la première œuvre du peintre à être vendue à un amateur.

À Auvers-sur-Oise enfin, Paul s'essaye épisodiquement à la gravure. « Le groupe d'Auvers » constitué de Guillaumin, Cézanne, Pissarro et du Docteur Gachet se réunit dans le grenier de ce dernier, aménagé en vaste atelier. La technique de l'eau-forte, qui

consiste à griffer le motif escompté sur une plaque de cuivre, répond pleinement au besoin d'authenticité et de franchise recherché par le groupe. Paul n'en réalisera que cinq, ayant du mal à assimiler les contraintes du médium : nécessité de dessiner le motif à l'envers, perte de fluidité dans le dessin. Parmi ses essais, on compte un portrait de Guillaumin marqué dans le coin supérieur gauche d'un petit symbole, le quatuor de graveurs signant ses plaques d'un dessin différent pour chacun. Paul choisit un pendu, sans doute en référence à sa célèbre *Maison du Pendu* ! Savait-il déjà la postérité à laquelle était appelée la toile ?...

Notes

12. Lettre de Paul Cézanne à Emile Zola, 19 oct 1866.
13. Marc de Montifaud, *L'Artiste*, 1er mai 1874.
14. Lettre de Paul Cézanne à Emile Zola, 4 juillet 1880.

Médan, « modeste asile champêtre »

En 1878, fort de son succès après la publication de *L'Assommoir*, Zola fait l'acquisition d'un pavillon avec jardin en bord de Seine à Médan, facilement accessible depuis Paris grâce au chemin de fer. Il y invite son ami d'enfance à partir de juin 1879. Leurs correspondances fournies font état de cinq séjours du peintre entre 1879 et 1885, parfois étalés sur plusieurs semaines. La plupart des récits biographiques dressent le portrait d'un Cézanne grossier et sauvage en compagnie des hôtes que reçoit le couple à l'apogée des réunions naturalistes du « groupe de Médan ». Ces témoignages sont à modérer. À l'évidence, le peintre ne se sent guère à l'aise au contact de ces intellectuels mondains et de l'ostentation affichée par celui qui fut autrefois son ami de province. Le constat est implacable : seul Zola rencontre le succès parisien dont les deux amis d'enfance rêvaient, ce qui contribue à instaurer une gêne diffuse entre les deux hommes. Une anecdote relatée par Denise Leblond contribue d'ailleurs à confirmer ce constat. Au cours de l'été 1880, Cézanne qui annonçait ne pas vouloir « être sujet de gêne¹⁴ », prend ses quartiers à Médan. Il entreprend alors de peindre Mme Zola prenant le thé dans son jardin. Mais particulièrement autoritaire et insatisfait de son travail, il crève la toile dans un accès de rage, au prétexte que son modèle a bougé.

Pourtant, Cézanne multiplie les séjours à Médan, proche d'Auvers et Pontoise dont il conserve les meilleurs souvenirs. Lorsqu'il a besoin de la tranquillité propice à l'exercice de la peinture, il emprunte au propriétaire sa barque plate « Nana », et se rend sur l'île sauvage du Platais.

Paul Cézanne, *Le Château de Médan*, vers 1880, huile sur toile, 59 x 72 cm, Glasgow City Art GalleryPaul Cézanne, *Le Château de Médan*, 1885, aquarelle, 13 x 18 cm, Zurich Kunsthau



Emile Zola, Vue du château de Médan, photographie, 1895-1897, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine



A. Breger Frères, Carte postale ancienne, Médan (S. et O.) - Le Château, 1904-1907, photographie



Actuel château de Médan, Licence photo©webmaster B-E

Il y réalise notamment une somptueuse vue du *Château de Médan*. Cette construction très élaborée s'étage sur cinq plans parallèles, le ciel répondant au bleu frétilant de la Seine, tandis que le cœur du tableau est fondé sur une harmonie intense d'ocres et de verts. Nombreux sont ceux, comme Gauguin qui acquiert la toile en 1885, à avoir cru voir dans l'édifice aux volets vermillon situé sur la droite une représentation de la maison de Zola. Il s'agit en réalité d'une aile du château construite au XVIII^e siècle, alors adjointe aux tours Renaissance, avant sa destruction en 1980. Elle fut immortalisée par Emile Zola lui-même dans une photographie de dix ans postérieure au tableau, et qui reprend presque le même point de vue. À l'extrémité gauche de la composition, chez Cézanne comme Zola, on distingue en revanche bien les tours de l'ancienne ferme fortifiée du château. L'aquarelle du château de Médan par Cézanne, parfaitement aboutie elle aussi, fut longtemps considérée comme une étude préparatoire pour le tableau de Glasgow qui porte le même titre. Si le point de vue est identique, le cadrage décentré sur la droite varie. Elle témoigne des nombreuses expérimentations de Cézanne, le médium de l'aquarelle permettant davantage le travail fugitif sur le motif. Paul Gauguin, d'après une histoire de Guillemet, rapporte à ce propos une autre anecdote sur Cézanne à Médan. Un jour, alors que ce dernier est occupé à travailler sur les rives de la Seine, un promeneur s'interrompt pour observer son étude. Il se présente comme un disciple de Corot. Le passant se saisit alors de la toile pour en rectifier les contrastes grimaçants et les couleurs criardes. D'abord interloqué, Cézanne, fâché, s'empresse de récupérer son matériel et de gratter les corrections effectuées par l'homme. Ça pour un tempérament !..

Voilà en tout cas des œuvres à mille lieues de celles de Claude Lantier, le peintre raté dont Zola narre l'histoire tragique dans *L'Œuvre*, parue en 1886. A sa lecture, Cézanne qui se reconnaît dans la jeunesse aixoise du protagoniste au caractère ombrageux et sauvage, est accablé. Il voit pour la dernière fois Zola à Médan en 1885, sa dernière lettre date de 1886 : « *Mon cher Emile, Je viens de recevoir l'Œuvre que tu as bien voulu m'adresser. Je remercie d'auteur des Rougon-Macquart de ce bon témoignage de souvenir, et je lui demande de me permettre de lui serrer la main en songeant aux anciennes années. Tout à toi sous l'impulsion des temps écoulés.* ».



Paul Cézanne, *La Route tournante à La Roche Guyon*, 1885, huile sur toile, Northampton, Smith College Museum of Art



Actuelle route tournante de La Roche Guyon, photographie de Pavel Machotka



Auguste Renoir, *La Roche Guyon*, 1885, crayon sur papier

Dans le milieu impressionniste, on reproche à demi-mots sa trahison de la cause à l'écrivain, qui en fut jadis le champion. Ainsi Monet écrit-il « *je lutte depuis un assez long temps et j'ai des craintes qu'au moment d'arriver les ennemis ne se servent de votre livre pour nous assommer.* »¹⁶. Si la publication du roman marque la fin de l'intimité des deux hommes, Cézanne jusqu'à la fin de sa vie éprouvera la même affection pour son ami que pendant son enfance.

De passage à La Roche-Guyon

Renoir a toujours été très admiratif de la manière de Cézanne. En 1882, leur amitié se noue lorsqu'Auguste contracte une violente pneumonie, chaleureusement soigné par Cézanne et sa mère à l'Estaque. Il n'attache guère d'importance à l'apparence négligée de Paul, qui l'introduit à la beauté de la Provence, déclarant « *Lui au moins il est vrai, et ses manières expriment toutes les finesses du Midi.* » C'est donc naturellement au tour de Renoir de l'inviter à le rejoindre dans une maison louée par ses soins à La Roche Guyon, lorsque Cézanne se trouve en proie à des tourments amoureux. Paul s'essaye à la rédaction de brouillons de lettres d'amour, destinées à une femme demeurée inconnue, et charge Zola, alors très occupé, d'être son intermédiaire dans leur relation épistolaire. En réalité, Renoir traverse lui aussi une crise, parvenu à la constatation qu'il ne sait « *ni peindre ni dessiner* »¹⁷.

Malgré leur bref séjour, tous deux s'attachent à transcrire un même motif : la route tournante du village, peut-être en écho au virage qui bouleverse alors le cours de leurs existences. La toile de Cézanne se caractérise par une grande économie de moyens, servie par une gamme chromatique réduite et quelques coups de pinceaux vigoureux. Cézanne témoigne de sa capacité d'observation accrue du paysage : il peint les striations de craie de la falaise, et reporte au crayon le tracé des montagnes sur la toile laissée inachevée, dont on conserve une esquisse préparatoire. Toute vie humaine est absente, seuls les volumes géométrisés importent, fruits d'un processus de fragmentation, repris et approfondi par le cubiste Georges Braque dans ses célèbres vues du même village.

Notes
¹⁶ Lettre de Paul Cézanne à Emile Zola, 4 avril 1886
¹⁷ Lettre de Claude Monet à Emile Zola, 1886
¹⁷ Auguste Renoir cité par Vollard, dans *Renoir*, Paris, 1920

Cézanne à Giverny, chez Monet

Du 30 septembre au 28 novembre 1894, Paul Cézanne séjourne à Giverny, dans le désormais célèbre village de son ami Claude Monet, qui s'y est établi avec sa famille une huitaine d'années auparavant. Il loge à l'hôtel Baudy, qui constitue alors le premier établissement en France aménagé spécialement pour les artistes-peintres. L'institution meublée à la dernière mode dispose ainsi de deux ateliers installés sous les toits, éclairés au nord par des verrières de façon à faire entrer une lumière constante, ainsi que d'une grande terrasse d'angle exposée plein sud-ouest. C'est depuis cette dernière que Cézanne réalise une vue automnale de Giverny inachevée. La végétation se fait rare, accentuant l'étonnante force constructive de l'architecture des bâtisses. Au contraire, une carte postale ancienne prise depuis le même point de vue en été, nous révèle une végétation foisonnante parmi laquelle se dissimulent deux meules coniques, célèbre motif prisé par Monet en ces mêmes années.



Paul Cézanne, Giverny, 1894, huile sur toile, 65 x 81 cm, collection particulière Texas

En novembre 1894, à l'occasion de son cinquante-quatrième anniversaire, Claude Monet invite Cézanne à se joindre aux illustres invités parmi lesquels Octave Mirbeau, Georges Clémenceau et Auguste Rodin. À la surprise générale, Cézanne se montre absolument charmant, ému aux larmes par sa poignée de main avec Rodin. Une autre fois cependant, au cours d'un déjeuner en compagnie de Sisley et Renoir, Cézanne se montre méfiant à l'égard des éloges que lui adresse Monet, s'empare et quitte précipitamment Giverny, laissant à l'auberge les toiles sur lesquelles il travaillait. Dans une lettre à un ami Monet déplora : « *Quel malheur que cet homme n'ait pas eu plus d'appui dans son existence. C'est un véritable artiste et qui en est arrivé à douter de lui par trop. Il a besoin d'être remonté*¹⁸ ».



Carte postale ancienne, Un coin de Giverny (vu de l'Hôtel Baudy), photographie

Montgeroult et Marines ou les adieux au Vexin

Après la mort de sa mère en octobre 1897, cette femme aimante qui l'avait toujours encouragé, Cézanne s'effondre. La vente de la propriété familiale du Jas-de-Bouffan en Provence, finit de l'achever. En 1898, il décide de s'installer plusieurs mois à Montgeroult, pittoresque village situé près de Pontoise. Pour rompre sa solitude, Pissarro encourage Louis Le

Bail, qui réside Marines, à lui rendre visite. Rapidement Cézanne se prend d'affection pour ce jeune peintre à qui il prodigue de précieux conseils. Louis Le Bail demeure fasciné par le génie de Cézanne dans la mise en place de ses mythiques natures mortes : « *La serviette a été drapée à peine sur la table, avec un goût inné, puis Cézanne a placé les pêches, en opposant*

*les tons les uns aux autres, faisant vibrer les complémentaires, les verts aux rouges, les jaunes aux bleus, penchant, inclinant, équilibrant les fruits comme il voulait que ce soit, se servant pour cela de pièces d'un sou et de deux sous. Il y apportait un très grand soin et beaucoup de précautions, on devinait que c'était pour lui un régal de l'œil*¹⁹ ».

Lorsque les deux amis s'égarent dans la campagne pour peindre sur le motif, Le Bail note la vigueur de Cézanne dans l'application des couleurs vives sur la toile, d'un geste sûr : « *il dessinait au pinceau avec l'outrémer dilué dans beaucoup d'essence de térébenthine, mettant en place avec fougue, sans hésitation*²⁰ ». Ce bleu profond dont parle le jeune peintre est particulièrement sensible dans les trois œuvres majeures que l'on conserve du maître à Montgeroult et Marines, tant

retrouvé dans le ciel immaculé que dans le cerne indigo qui souligne avec audace les arêtes tranchantes des maisons. Les deux villages qui accrochent le soleil et se parent de végétation luxuriante prennent des allures de Provence, préfigurant sans doute le départ imminent et définitif de Cézanne pour Aix. Bientôt, Louis Le Bail sera lui aussi victime des sautes d'humeur de Cézanne, cyclothymique jusqu'à la fin. Son séjour à Montgeroult marque la fin d'une longue et fructueuse

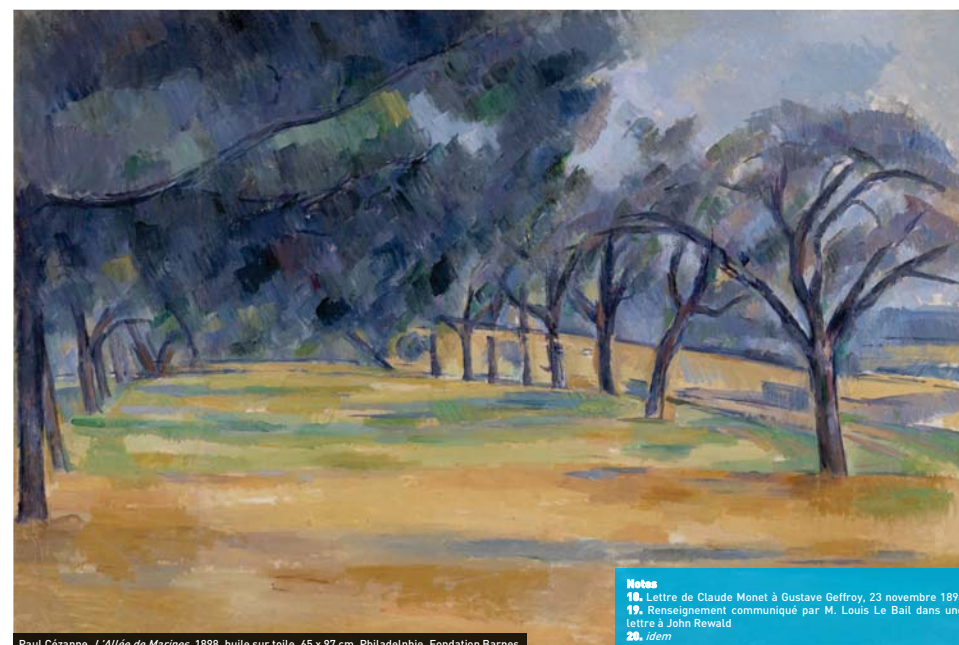
production artistique sur cette terre promise impressionniste. Tantôt au contact de son ami d'adolescence Zola, ou de ses confrères qui l'entourent et le soutiennent, Paul Cézanne ne cessera d'y renouveler sa manière, cherchant au-delà de l'illusionnisme multiforme, un décryptage des structures élémentaires. Dans ce processus de simplification, il témoigne d'une maîtrise absolue de l'art de peindre, de laquelle se réclameront tous les mouvements artistiques ultérieurs.



Paul Cézanne, Ferme à Montgeroult, 1898, huile sur toile, 64 x 52 cm, Arkansas Museum of Fine Arts



Carte postale ancienne, Montgeroult - Entrée de ferme, photographie



Paul Cézanne, L'Allée de Marines, 1898, huile sur toile, 65 x 97 cm, Philadelphie, Fondation Barnes

Notes
¹⁸ Lettre de Claude Monet à Gustave Geffroy, 23 novembre 1894.
¹⁹ Renseignement communiqué par M. Louis Le Bail dans une lettre à John Rewald.
²⁰ *Idem*.